

LE MARI

DE

SOEUR THÉRÈSE

I

Le bain était fini. La mer se retirait au loin, frangeant d'un peu d'écume blanche les bancs de varech qui marquaient le point extrême où elle s'arrêtait. On ne l'entendait plus que comme un murmure.

Le soleil brûlant du mois d'août séchait le sable durci que les flots calmes laissaient à découvert au delà de la plage de galets. Les barques échouées montraient leurs flancs desséchés d'où filtrait un peu de goudron liquide. Et plus haut, les hautes falaises inondées de lumière étalaient leurs grands murs crayeux dont la blancheur brûlait les yeux.

A l'extrémité de la plage, près de l'immense porte ogivale qui termine la grève d'Étretat, un

cône d'ombre s'allongeait et, dans cet espace resserré, un peintre s'était installé.

Il peignait une barque attachée à quelque distance, au milieu de rochers, et qui marquait, comme une tache d'encre, la surface de la mer que l'éclat du soleil rendait d'un blanc laiteux.

Le peintre n'était pas seul dans ce coin isolé de la plage.

Deux dames se tenaient à quelque distance et leurs toilettes claires se détachaient sur la petite partie d'ombre où elles s'étaient réfugiées.

Lorsque André Vigneras, qui avait été longtemps absorbé par son travail, leva les yeux pour juger à distance l'effet de sa toile, il aperçut ces deux dames.

Il eut un léger tressaillement. Il ne les croyait pas si près de lui. Il lui semblait les avoir vues, une heure auparavant, à l'extrémité de la falaise.

C'est qu'à mesure qu'il travaillait, le soleil avait chassé peu à peu les baigneurs de la plage.

Seules, madame de Coromera et sa fille avaient tenu bon. Elles s'étaient contentées de se retirer à mesure que les rayons brûlants avançaient sur elles, et comme l'ombre avait toujours été se rétrécissant, elles avaient fini par se trouver tout près d'André Vigneras.

Mercédès de Coromera, assise sur les galets de la grève, appuyait contre les genoux de sa mère sa belle tête aux cheveux dénoués. Ses yeux noirs

se tenaient invariablement fixés sur l'immense étendue. Elle rêvait, les deux mains croisées, comme en extase. Mais sous cette apparence tranquille, on sentait que la vie courait ardente dans son jeune sang; et les battements qui soulevaient sa poitrine, les mouvements légers qui animaient de temps en temps les ailes fines de son nez, lorsqu'un peu de brise venait de la mer, témoignaient que cette belle statue était pleine de force et de vie.

Au contraire, madame de Coromera pouvait réaliser le type de ces femmes créoles qui restent tout un jour sans parler, sans penser et sans se mouvoir. Renversée dans un fauteuil d'osier, les yeux demi-clos, les deux bras étendus à distance et laissant pendre de belles mains qui semblaient de cire, elle paraissait plongée dans un engourdissement profond.

Vigneras regarda longtemps ce groupe qui présentait à son œil d'artiste tant de beautés charmantes. Il avait déjà remarqué Mercédès. Lorsqu'elle prenait son bain le matin, il y avait foule, et bien des mains émues essuyaient fiévreusement le verre des lorgnettes. On guettait le moment trop court où, la jeune fille sortant de l'eau avec son costume bien plaqué sur ses formes de déesse, la négresse Aspasia se précipitait, brandissant un peignoir de flanelle blanche, et enveloppait chaste-ment ces merveilles un instant aperçues.

Il la revoyait maintenant de plus près; il s'en-

hardissait à la regarder, d'autant plus que Mercédès, perdue en un long rêve, semblait ne pas s'apercevoir de sa présence.

Insensiblement, il tourna son chevalet et son petit siège en bois. Il ne songea plus ni à la mer lumineuse ni à la barque noire; mais se cachant derrière sa toile, il fixa un regard troublé sur la belle créole.

Tout à coup, un bruit de pas froissant les galets interrompit ces trois rêveurs.

Aspasie, la négresse, s'avancait lentement, abritée sous une grande ombrelle blanche. Elle semblait s'apercevoir à peine de l'ardeur du soleil et marchait souriante dans cette fournaise qui lui rappelait peut-être les sables brûlants de son pays. Elle portait sur la hanche une corbeille pleine de fruits et de gâteaux d'où sortait le col doré d'un flacon de malvoisie.

Arrivée devant sa jeune maîtresse, elle posa son ombrelle et prit la corbeille.

Mercédès tendit ses deux mains en souriant. Le mouvement qu'elle fit découvrit ses bras de marbre.

Aspasie lui jeta une grappe de raisin dans laquelle la jeune fille se mit à mordre, en montrant ses dents blanches et sa petite langue rose comme celle d'une chatte.

La négresse jeta une autre grappe sur les genoux de sa maîtresse. Madame de Coromera parut s'éveiller de son long rêve. Ses doigts pares-

seux allèrent rejoindre les raisins et les égrenèrent mollement.

Aspasie mit encore dans les mains de Mercédès deux gâteaux blonds, puis se penchant vers sa jeune maîtresse, elle lui tendit le flacon de malvoisie et la fit boire à même.

Mercédès eut un accès de rire et faillit s'étrangler :

— Bête, dit-elle en jetant à la tête de la négresse les grappes égrenées et les débris de gâteaux, tu as manqué me faire étouffer !

Elles se mirent à rire toutes deux follement, comme deux enfants.

En ce moment, ayant tourné la tête pour éviter la grosse main noire d'Aspasie, Mercédès aperçut André Vigneras qui la regardait. Un peu de rouge courut sur le beau teint mat de ses joues. Elle fit tomber ses manches sur ses bras nus et rentra sous sa jupe son petit pied qui s'épanouissait au soleil, dans un bas de soie blanc, comme un coquillage nacré.

— Ah ! maîtresse, voici une lettre pour vous ; je l'oubliais.

Aspasie tendit à madame de Coromera une enveloppe qu'elle avait été chercher au fond de sa corbeille et qui était tachée par les gâteaux et par les fruits.

— Quelle heure est-il ? demanda vivement madame de Coromera, dès qu'elle eut parcouru des yeux la lettre.

— Deux heures bientôt, dit la négresse.

— Bonté de Dieu! lève-toi, chère; c'est ton père qui arrive.

Elle repoussa doucement la tête brune de Mercédès qui avait repris sa place habituelle sur les genoux maternels et se leva péniblement.

— Comment allons-nous faire pour traverser la plage? demanda encore l'indolente créole qui semblait ne se décider qu'avec peine à s'éloigner de ce pied des falaises où elle avait commencé une si douce sieste.

Cette étendue brûlante l'effrayait.

— Il faut que nous soyons à l'hôtel dans une demi-heure. Ton père m'annonce son arrivée pour deux heures et demie.

Madame de Coromera étira ses bras en se penchant en arrière avec un mouvement qui fit valoir sa ferme et opulente taille de créole. S'appuyant sur Aspasia, elle se mit à marcher d'un pas traînant. Mercédès la suivait, abritée sous son ombrelle rose.

— N'y avait-il pas un peintre près de nous? C'est singulier; je ne l'avais pas remarqué, dit au bout d'un instant madame de Coromera en se retournant à demi vers sa fille.

— Oui, j'ai entendu parler de lui hier par deux dames, au Casino. C'est l'auteur de ce tableau qui t'a tant plu au salon, cette année.

— Et lequel?

— La *Mort d'Hernani*.

— Ah! oui, je me rappelle, un beau garçon blond qui mourait écrasé par son cheval.

— Mais non, chère mère, c'était Mazeppa celui-là.

— Ah! c'est possible, dit madame de Coromera qui ne pensait déjà plus ni à ce qu'elle avait vu au salon, ni à ce qu'elle venait de dire. Et comment s'appelle-t-il, ce peintre?

— André Vigneras.

— Tu sais, chère, il paraît qu'on porte beaucoup de rose cet été, dit la belle créole qui avait une facilité surprenante pour passer d'un sujet à un autre.

Au bout d'un instant, elle s'arrêta suffoquée :

— Quelle chaleur! dit-elle, nous avons eu bien tort de marcher! Nous aurions dû rester encore un peu à l'ombre. C'est ta faute, Mercédès. Pourquoi t'es-tu levée?

— Mais, bonne mère, parce que papa arrive tout à l'heure.

— Ah! bon Dieu! je l'avais oublié. Marche donc, Aspasia, tu vas comme une tortue. S'il ne nous trouve pas à l'hôtel, il sera furieux... C'est étonnant comme madame Santelli avait l'air jeune hier soir au Casino, n'est-ce pas, Mercédès? Elle a pourtant dix ans plus que moi. Je le sais bien : le comte Brühner a vu son acte de naissance à Turin.

Lorsque madame de Coromera entra dans la cour de l'hôtel, elle aperçut une voiture d'où l'on déchargeait une malle et près de cette voiture un petit homme très brun, au profil anguleux, aux yeux perçants, qui donnait ses ordres d'une voix brève.

— Ah ! don José est arrivé, dit-elle avec une moue significative.

Le voyageur vit les deux dames et marcha rapidement vers elles.

— Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? demanda-t-il brusquement.

— Si, mon ami. Elle arrive à l'instant. Nous étions sur la plage... Nous l'attendions si peu...

Cela fut dit avec l'accent boudeur d'un enfant qui craint d'être grondé.

— Bonjour, papa, dit Mercédès en tendant son front aux lèvres sèches de son père.

— A quelle heure dit-on les vêpres ici? demanda M. de Coromera.

Mercédès ne répondit pas et regarda sa mère, qui, elle-même un peu troublée, fixa les yeux sur Aspasia. Et celle-ci, suivant son invariable coutume en pareil cas, se mit à rire en découvrant ses grandes dents blanches. Elle s'imaginait toujours qu'elle désarmerait par cet épanouissement sauvage l'irritation nerveuse de son maître. Mais généralement, elle obtenait un effet tout contraire.

— Vous ne le savez pas? dit M. de Coromera en promenant son regard sur les trois femmes. Comment vivez-vous donc ici? Dimanche dernier vous n'avez pas été aux vêpres? Je vois que j'ai bien fait de venir.

Il appela un garçon et lui demanda ce renseignement. Celui-ci alla trouver la maîtresse de l'hôtel qui fut elle-même obligée d'avoir recours à une vieille marchande de tabac, très dévote, qui logeait en face et nouait précisément les brides de son chapeau pour aller aux vêpres.

— Tu n'as que dix minutes, dit M. de Coromera en s'adressant à sa fille. Dépêche-toi. Je te conduirai à l'église. Quant à vous, poursuivit-il en s'adressant à sa femme, je ne vous demande pas de nous accompagner. Les vêpres seraient dites trois fois avant que vous eussiez le temps de changer de robe.

Madame de Coromera ne répliqua pas et monta dans sa chambre. Mercédès l'avait précédée. Elle redescendit bientôt. Elle avait jeté sur sa robe un peu négligée un grand cache-poussière de soie beige ; un gros nœud de mousseline bleue lui servait de cravate et elle avait sur la tête un joli chapeau de paille couvert de fleurs des champs.

— Voilà votre toilette pour aller à l'église ? dit M. de Coromera en inspectant sa fille d'un air sévère.

Mercédès, interdite, fit un pas pour se retirer.

— Non, non, dit son père en la retenant, nous n'avons pas le temps. Une autre fois, vous vous mettez plus décemment. Je regrette que vous n'ayez pas compris qu'un pareil costume était inconvenant. Vous brûlerez deux cierges pour demander pardon à Dieu d'entrer dans son temple avec cette toilette ridicule. Venez !

Mercédès courba la tête et accompagna son père. En arrivant à la petite église encombrée de monde, où, sous prétexte de chanter les louanges du Seigneur, trois paysans normands, le surpris passé par-dessus la blouse, jetaient de lourdes fausses notes sur les accents criards de l'orgue, mademoiselle de Coromera se glissa jusqu'à une vieille femme qui sommeillait près d'un if en fer rouillé chargé de trois ou quatre cierges de cire jaune.

— Tenez, mettez-moi deux cierges, fit-elle en déposant son offrande dans la main de la femme.

Puis, baissant les yeux, modeste, tout imprégnée d'un religieux respect, elle alla s'agenouiller dans un coin à côté de son père et courba dévotement son beau front.

Ce temps radieux du mois d'août avait été précédé de deux ou trois violents orages, survenus à la fin de juillet, qui avaient causé de grands désastres sur la côte normande.

Deux barques d'Étretat, surprises par une tempête soudaine, avaient sombré au large. La colonie de la plage où les artistes, c'est-à-dire les gens de cœur abondaient, avait aussitôt organisé une loterie au profit des deux malheureuses familles des pêcheurs.

Cette loterie devait se tirer le lendemain. Les lots étaient exposés dans une des salles du Casino.

Pendant que son mari et sa fille étaient aux vêpres, madame de Coromera s'habilla et se rendit sur la plage. Là, elle rencontra son amie, madame Santelli, une Italienne autrefois fort belle, qui lui proposa de venir voir les lots.

Il y avait un peu de tout dans cette exposition

organisée par des baigneurs privés des ressources du grand Paris. On y voyait une foule de coquillages vernis, de galets peints, d'objets en ivoire, de vues photographiques que les gens à court d'imagination s'étaient contentés d'acheter dans les bazars de la plage et de déposer sur les tables couvertes de lustrine verte. Puis, contre les murs, étaient fixés des lots plus intéressants. Des autographes de quelques écrivains célèbres en villégiature à Étretat, une page musicale de Massenet, des pochades rapidement bâclées par quelques peintres. Parmi ces esquisses, on remarquait une superbe ébauche d'André Vigneras représentant un torse de femme en pleine lumière.

Un groupe d'artistes stationnait devant cette esquisse qui était saluée d'éloges unanimes.

— Que regarde-t-on là? demanda madame de Coromera en s'approchant du groupe.

— C'est une petite toile d'un jeune peintre qui se fait en ce moment une grande réputation. Il avait au Salon un beau tableau qui a obtenu la première médaille.

— Que représentait-il?

— La *Mort d'Hernani*.

— Ça se joue aux Français, n'est-ce pas? dit madame de Coromera, incapable de suivre une idée et qui lorgnait en ce moment une vue photographique des falaises d'Étretat.

Madame Santelli se mit à rire de cette distraction de son amie.

— Ah! voyons ce tableau, fit madame de Coromera en s'approchant tout à coup.

— Ce sera un nouvel Henri Regnault, dit un jeune peintre qui s'effaça pour laisser passer la belle créole.

— Ah! c'est très bien, c'est très bien! dit madame de Coromera en lorgnant le tableau. Qu'est-ce que ça représente? ma chère.

— Une étude de femme.

— Vous ne la connaissez pas? reprit l'incorrigible créole avec une étourderie qui fit sourire autour d'elle. Il est heureux que mon mari ne soit pas ici, ajouta-t-elle plus bas, ce décolletage le ferait mourir. Au Salon, il ne nous a menées que devant les tableaux de sainteté.

— Voulez-vous que je vous présente ce jeune homme, il est de mes amis?

— Lequel?

— L'auteur de cette ébauche.

— Ah! volontiers. Comment s'appelle-t-il?

— André Vigneras.

— Tiens! Je connais ce nom-là, dit-elle en faisant un effort de mémoire. Je ne me rappelle plus qui m'a parlé récemment de lui.

— Ah! le voici justement.

Et, sans façon, madame Santelli appela le jeune peintre qui venait d'entrer dans la salle et dont

l'arrivée était saluée par une acclamation sympathique du groupe réuni autour de l'ébauche.

— Ma chère amie, dit madame Santelli en prenant la main d'André qui s'était empressé de répondre à son appel, je vous présente monsieur Vignerass dont nous venons de parler. Madame de Coromera est une de vos admiratrices, cher monsieur, acheva l'Italienne avec aplomb. Elle me parlait encore tout à l'heure de votre beau tableau, la *Mort d'Hernani*.

— Ah! j'y suis, s'écria la créole, frappée d'une inspiration soudaine, vous étiez ce matin près de nous sur la grève. Je vous reconnais maintenant.

André Vignerass cherchait des yeux mademoiselle de Coromera et éprouvait une pénible surprise de ne point la voir à côté de sa mère.

— Viendrez-vous ce soir au Casino? demanda madame Santelli.

— Oh! non, répliqua la créole, mon mari n'aime pas que Mercedes danse. Êtes-vous Espagnol monsieur? demanda-t-elle ensuite brusquement à André.

— Non, madame, et je le regrette, fit-il avec un sourire, car, d'après ce que je devine, nous serions sans doute compatriotes, et ce serait pour moi un titre précieux à votre bienveillance.

— Vous êtes Italien alors?

— Pas davantage; je suis né à Arras.

— Ah! c'est curieux. Votre teint pâle, vos che-

veux noirs et ces grands yeux.... Savez-vous que vous avez de fort beaux yeux, monsieur?

André sourit et s'inclina. C'est ce qu'il avait de mieux à faire devant ce compliment à brûle-pourpoint.

— Notre ville d'Arras a été occupée autrefois par les Espagnols, madame.

— Ah! c'est donc cela. Eh bien! je suis fort aise de faire votre connaissance, monsieur *Vignasse*. Votre petite femme est très bien. Ma chère, je connais une dame qui est faite absolument comme cela, madame Brodska. Au revoir, monsieur. Quand vous nous verrez sur la plage, venez nous saluer; ma fille aime la peinture.

André s'inclina de nouveau. Mais cette fois, une certaine émotion lui serra le cœur et il se promit bien de profiter de l'invitation que lui faisait cette tête folle.

IV

M. de Coromera avait à Paris des affaires qui ne lui permettaient pas de s'absenter longtemps.

Le jour suivant, il partit. Avant son départ, il eut avec Mercédès une longue conversation.

— J'ai été mécontent, très mécontent, pendant ces deux jours, dit-il d'un ton âpre. Si ta mère est folle, du moins tu devrais avoir de la raison, toi que j'ai pris soin d'élever et d'instruire. Fais bien attention à toutes tes actions. Il y a ici quelqu'un qui me rendra compte de ta conduite, je t'en prévient. Évite tous ces frivoles plaisirs du monde. Pense à Dieu et à la sainte Vierge. C'est là le but de la vie, le reste n'est que sottise, vanité et péril. Tu es pieuse, je le sais; mais il faut l'être encore plus et marcher sans cesse dans le chemin de la perfection. Ne te règle que d'après ta conscience et surtout ne fais pas plus attention à ta mère que si elle n'existait pas. C'est une enfant sans raison.

Après ce petit discours, M. de Coromera effleura de ses lèvres le front de sa fille qui avait écouté ces paroles avec beaucoup d'émotion.

Il fit rapidement un signe de croix et monta en voiture. Mercédès revint vers sa mère qui, rebelle aux sermons, était restée un peu en arrière.

La jeune fille était songeuse et troublée. Chaque fois qu'elle voyait son père, elle éprouvait cette impression de soucieuse inquiétude. Alors le monde l'effrayait; la vie lui semblait vide et inutile, elle sentait des frissons de peur en songeant qu'à chaque instant, sans s'en douter, elle exposait l'éternel salut de son âme.

Et elle avait dix-huit ans! Elle était la plus pure comme la plus belle des vierges; et telles étaient la droiture de son caractère, la loyauté de son âme, que dans toutes les situations de la vie elle aurait été préservée, sans qu'elle eût besoin, pour suivre le droit chemin, d'être stimulée par ces craintes surnaturelles faites pour les cœurs vulgaires!

C'était une charmante nature, pleine d'effusion, de tendresse, de naïveté. Mais on pouvait déjà deviner sous ces qualités natives qui auraient dû se développer librement dans la joie et dans les sourires, de funestes germes jetés par la main farouche d'un fanatique. Il y avait des moments où Mercédès n'osait plus penser, craignant que ses rêveries ne fussent criminelles, où elle hésitait

à parler de peur d'offenser cette divinité toujours courroucée dont son père l'effrayait sans cesse, où elle redoutait même de paraître aux yeux du monde, dans la crainte d'éveiller ce péché qu'on lui montrait prêt à surgir à chacun de ses pas, comme un serpent sous les fleurs.

Au moment où elle revint près de sa mère, elle trouva madame de Coromera toute joyeuse.

— Chère, chère, cria la créole à sa fille en tapant des mains comme une enfant, nous avons gagné!

Mercédès, encore sous le coup de l'impression qu'avaient faites sur elles les paroles sévères de son père, ne parut pas comprendre tout d'abord.

— Eh! oui, nous avons gagné à la loterie le tableau de ce jeune homme, tu sais bien... M. chose. Au fait non, tu n'étais pas avec moi avant-hier et tu ne l'as pas vu. Tiens! avec qui étais-je donc? Bah! n'importe. Viens, je vais te le montrer si le Casino est ouvert.

La salle où les lots étaient exposés était plongée dans une demi-obscurité. De grandes housses de lustrine cachaient les bibelots rangés sur les tables. Les fenêtres étaient presque closes et laissaient pénétrer seulement une raie lumineuse. Sur le plancher de sapin, on voyait les dessins arrondis tracés par le jet fin d'un arrosoir.

— Je crois que c'est de ce côté-ci. Tiens! le voilà.

Et madame de Coromera qui, d'abord surprise

par l'obscurité, s'était arrêtée sur le seuil, fit quelques pas en avant et dirigea la pointe de son ombrelle vers l'ébauche d'André Vignerac.

Par un singulier hasard, le soleil, si avare de ses rayons dans cette pièce assombrie, projetait justement une bande de lumière vive sur le beau torse peint en pleine pâte par la brosse hardie du jeune artiste.

Sous ce rayon doré, les chairs prenaient les teintes chaudes de la vie. Toute une triomphante vitalité pleine de passion et d'exubérance éclatait dans cette poitrine aux seins puissants, dans ce cou d'un si beau mouvement, dans ces deux bras levés comme pour retomber sur l'épaule d'un amant, dans cette physionomie où il y avait une sorte d'extase voluptueuse.

Madame de Coromera regarda l'ébauche avec intérêt, sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'on lui avait dit que c'était une œuvre de haute valeur.

Mercédès fut un peu troublée.

— Jamais nous ne pourrons mettre ce tableau chez nous, dit-elle à voix basse à sa mère. Il est trop indécent. Papa le brûlerait comme il a fait de ton petit Diaz.

— Ah! c'est vrai, dit madame de Coromera d'un ton contrarié. Comment faire? Je pourrai demander au peintre d'habiller cette dame.... Tiens, en rose, par exemple, c'est à la mode. Pourquoi

pas?... C'est étonnant comme elle ressemble à madame Brodska, ajouta-t-elle en regardant la toile de plus près.

En ce moment, un bruit de pas légers lui fit tourner la tête. Elle reconnut André Vignerac.

Celui-ci surpris salua les deux dames.

— Ah! monsieur, je vous reconnais, s'écria madame de Coromera avec cet élan naïf qui lui était habituel. Vous êtes le peintre de ce portrait.

— De ce tableau, madame, rectifia l'artiste avec un sourire.

— C'est ce que je voulais dire. Savez-vous que je suis bien heureuse? Je l'ai gagné à la loterie.

— J'apprends cette nouvelle à l'instant, madame. Je venais, je vous l'avoue, voir mon tableau une dernière fois avant que vous me l'enleviez.

— Est-ce que cela vous contrarie de me le donner? demanda-t-elle naïvement.

— Non, assurément, madame; du moment où je l'ai offert à cette loterie, j'ai renoncé à tout droit sur lui. Je venais seulement lui dire adieu, comme on fait lorsqu'un ami part pour un grand voyage. Nous avons toujours, nous autres artistes, une sorte de tristesse au moment de nous séparer de nos œuvres qui sont un peu nos enfants.

— Et si nous vous laissions votre tableau, seriez-vous satisfait, monsieur? interrogea Mercédès qui jusqu'alors était restée à l'écart.

— Aurait-il le malheur de vous déplaire? fit André avec un peu d'angoisse.

— C'est une merveilleuse peinture, dit la jeune fille. Croyez bien, monsieur, que ma mère et moi savons apprécier votre beau talent, mais le billet était à mon nom, c'est moi qui ai gagné cette esquisse... mon Dieu! je ne sais comment m'exprimer...

— Il suffit, mademoiselle, dit André en s'inclinant, je comprends votre scrupule. Ce n'est pas là, j'en conviens, un tableau pour une jeune fille.

— Je n'osais vous le dire et je vous sais gré d'avoir deviné ma pensée.

André alla ouvrir une petite armoire qui avait été mise à sa disposition dans la salle voisine et qui contenait ses chevalets, ses toiles et ses couleurs. Il revint avec une autre esquisse de même dimension et dit en la montrant à Mercédès :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir cette petite toile en échange de celle-ci?

La jeune fille ne put réprimer une exclamation de surprise et madame de Coromera, toujours expansive, s'écria en joignant les mains :

— Ah! Seigneur Dieu, est-ce ressemblant! mais c'est nous, ma chère, et Aspasia avec son ombrelle blanche et la corbeille de fruits!... Mais, sais-tu, qu'il m'a faite très jolie; est-ce que je suis encore aussi bien que cela?

C'était, en effet, une reproduction vive et admirablement venue de la scène dont André Vignerat avait été témoin deux jours auparavant, au pied de la falaise.

Cette toile, tout ensoleillée, éblouissait comme une vue de l'Orient. Mercédès assise auprès de sa mère, les bras à moitié nus et son petit pied dépassant sa robe claire, tendait les deux mains à Aspasia qui lui jetait une grappe de raisin. C'était plein de grâce, de vie, de chaleur, quoique traité rapidement, en ébauche, sur un coin de la toile où André avait déjà placé un bout de mer, quelques rochers et l'avant de la barque noire.

Mercédès, après avoir admiré cette esquisse au milieu de laquelle elle rayonnait dans toute la fleur de sa beauté orientale, leva les yeux sur le jeune homme pour le remercier.

Lui, de son côté, regardait Mercédès avec une expression profondément admirative qui la troubla.

Elle remarqua alors combien était belle cette puissante physionomie d'artiste, avec ses grands yeux qui semblaient dévorer comme des charbons ardents les teintes pâles de la face, ses cheveux noirs, drus et bouclés, sa barbe fine et sa tournure nerveuse qui le faisait ressembler à un patricien de Florence ou à une de ces figurines si élégamment ciselées par Benvenuto.

Le travail incessant auquel il se livrait, l'ambition qui le dévorait, ces succès retentissants qui

lui donnaient si tôt une si belle gloire et peut-être quelque autre sentiment intime récemment éclos dans son âme enthousiaste, illuminaient son visage et y jetaient un reflet de douce fierté.

Quand il eut disparu, Mercédès resta un moment immobile, rêveuse, vivement frappée de l'apparition de ce jeune homme et flattée, au fond de l'âme, d'avoir si heureusement inspiré un pinceau déjà célèbre.

Au bord de la mer, tout le monde se connaît. Les Parisiens légers et indifférents qui, à Paris, vivent vingt ans dans une maison sans savoir le nom et l'existence des locataires voisins, deviennent, lorsqu'ils sont saturés d'air de province, aussi curieux, aussi avides de nouvelles que les habitants d'une petite ville. C'est l'effet qui se produit d'ordinaire lorsqu'une poignée d'hommes, même fort sceptiques et fort intelligents, sont réunis par le désœuvrement dans un cercle étroit où ils tournent sans cesse.

On a bien vite connu ceux qui vous entourent et appris par cœur tous les petits événements, tous les scandales qui se rapportent à leur vie passée et à leur existence présente. On guette les nouveaux arrivants et lorsqu'on les voit poindre, pour peu qu'ils aient quelque côté digne de frapper l'attention, on veut savoir qui ils sont, d'où ils

viennent, ce qu'ils font. Généralement, on le sait le lendemain, quand ce n'est pas le jour même. Au besoin, on demande des renseignements par correspondance.

André Vignerac n'avait donc eu qu'à interroger la première personne venue pour apprendre l'histoire de M. et madame de Coromera.

Ils étaient de la Havane. Depuis dix ans à peu près, ils habitaient Paris. M. de Coromera dirigeait une banque catholique dont les affaires étaient médiocrement prospères, mais qui avait l'appui de quelques grandes familles françaises et étrangères. Quelles étaient au juste les opérations de cette banque? Cela était assez difficile à définir. Madame de Coromera menait un train d'environ cinquante mille francs de rentes. Mais on ne leur connaissait pas de propriétés en France, ni à la Havane. On voit que les renseignements venaient de loin.

M. de Coromera avait un caractère autoritaire, despotique et qui même aurait été très violent s'il n'avait pris soin de bonne heure de le modérer, afin de mieux conserver sa correcte tenue d'homme pieux. Ce despotisme et cette vivacité de caractère éclataient surtout lorsqu'il était amené à discuter les choses de la religion. Il avait alors l'âpreté, le feu, la conviction de ces moines espagnols, noirs et violents, qui brûlaient autrefois si volontiers ceux qui ne pensaient pas comme

eux. Il était président de la Société de Saint-Vincent de Paul de sa paroisse.

Toute autre femme que madame de Coromera n'aurait sans doute pu supporter l'existence avec un homme pareil. Mais l'indolence et la profonde apathie de sa nature créole lui permettaient de s'accommoder, sans trop souffrir, d'un tel compagnon. Elle lui avait opposé une si grande force d'inertie; elle avait des étonnements si vrais, ou si bien joués, chaque fois qu'il entraît dans une de ces sombres fureurs de sectaire, qu'il avait fini par renoncer à lui parler et à la convertir. Il la regardait comme une créature à peu près privée de libre arbitre et de raison, qui était, pour ainsi dire, irresponsable de ses actes et dont Dieu aurait sans doute pitié au jour du jugement dernier.

Il s'était entièrement consacré à sa fille. Il semblait avoir sur elle des projets profonds dont il ne parlait à personne. Il l'avait façonnée à son gré. Ses mains dures avaient essayé de plier cette jeune âme aux idées étroites, aux préjugés mesquins, aux ridicules pratiques dont il exagérât encore la minutie. Il lui avait montré, toute petite, ces images grossières qui représentent sur les vieux missels le diable avec sa fourche, ses griffes et ses charbons ardents. C'est en l'effrayant qu'il lui avait appris le devoir; c'est en faussant toutes ses idées, en lui donnant des sentiments factices, qu'il lui avait montré le monde. Elle avait une ignorance à

peu près complète des choses extérieures. Il ne lui restait que de vagues instincts. Il la maintenait dans une sorte de rêverie impossible, exaltée, ne lui permettait de penser qu'à des sujets mystiques et occupait sa vie de petites pratiques religieuses faites pour dégrader l'esprit et annihiler les sentiments naturels du cœur.

Ce qu'André Vigneras avait appris de cette jeune fille l'avait profondément intéressé. Entre cette mère frivole et ce père fanatique, Mercédès lui semblait une victime digne du plus profond et du plus tendre intérêt.

Un peintre, surtout un peintre de grand talent comme André, a presque les mêmes facilités qu'un prêtre pour pénétrer dans les familles. Le jeune artiste proposa le lendemain à madame de Coromera de faire son portrait. Il accompagna cette offre d'un compliment d'autant plus facile que la mère de Mercédès était encore très belle. Cette tête pâle et langoureuse, aux yeux noirs, à la bouche rose, ces épaules arrondies, cette taille d'un si beau dessin, devaient séduire un artiste très amoureux de la forme et de la couleur.

Il peignit madame de Coromera avec une rose rouge placée très bas dans les cheveux près du cou et drapée dans un léger burnous algérien qui découvrait l'épaule, le haut du bras et la moitié d'un sein.

Au bout de quelques jours, une grande intimité

régnait entre le peintre et son modèle. Madame de Coromera se liait très facilement et elle avait beaucoup d'amis dont elle ignorait généralement le nom exact.

La nature vive d'André Vigneras lui plut tout de suite. Elle l'assourdissait de son bavardage d'oiseau, lui racontait les histoires de toutes ses amies de la Havane et de France, lui parlait à la fois peinture, courses, toilettes, tout cela à la diable, sans suite, mais avec un imprévu qui avait quelque chose d'amusant.

Mercédès assistait généralement à ces séances. Lorsqu'André parlait, elle le regardait avec attention et se sentait parfois remuée par cette voix sonore, bien timbrée, qui annonçait l'intelligence, la force et la volonté.

Lui, de son côté, ne perdait pas une occasion de témoigner à la jeune fille l'admiration que lui inspirait sa beauté. Invoquant ses privilèges d'artiste, il lui demandait parfois la permission de la coiffer, de la draper de certaine façon qui faisait mieux ressortir encore cette beauté merveilleuse. Elle se laissait faire en souriant; heureuse, au fond du cœur, des hommages de ce jeune homme qu'elle voyait déjà si célèbre et si recherché.

Un matin, André se trouva comme par hasard sur la plage à l'heure matinale où elle se baignait.

Madame de Coromera était assise à côté de la cabine de sa fille qui venait de sortir de l'eau. Auprès

d'elle, Mercédès, enveloppée de son peignoir de laine blanche, se chauffait aux premiers rayons du soleil; ses cheveux défaits tombaient en masse lourde sur ses épaules.

En apercevant André, elle voulut se retirer et rentrer dans sa cabine pour s'habiller, car il était facile de voir qu'elle avait son peignoir pour tout costume. Mais sa mère, qui habituée à la libre vie des colonies, ne pouvait comprendre les pudeurs de sa fille, ne lui laissa pas le temps d'opérer sa retraite. Elle fit signe à André de venir près d'elle et lui tendant la main :

— Je suis contente de vous voir, mon cher peintre, dit-elle, je m'ennuyais.

— Vraiment?

— Oui. Et puis, je meurs de sommeil, j'espère que vous me réveillerez. Ce bain matinal est absurde. Comprenez-vous M. de Coromera? Il nous force maintenant à nous lever à six heures du matin parce qu'il ne veut pas que Mercédès se baigne devant du monde. Les premiers jours, j'envoyais ma fille avec Aspasia. Mais il paraît que mon mari a ici des gens qui le renseignent exactement sur tout ce que nous faisons. Hier j'ai reçu une dépêche dans laquelle il m'ordonne d'accompagner moi-même ma fille.

André regarda Mercédès. Jamais il ne l'avait vue si belle. Elle se pelotonnait un peu timide et frieuse dans son peignoir et se drapait si exactement

qu'il n'était possible de voir qu'une main et un pied d'un blanc de lait qui dépassait l'étoffe trop courte.

Au bout d'un instant, elle parut s'habituer à cette situation un peu étrange. Elle releva les yeux, prit part à la conversation et osa même regarder André.

Celui-ci ne cachait pas son admiration. Son œil ravi suivait la ligne courbe que les plis du peignoir ne suffisaient pas à atténuer. Ce beau profil se détachant si nettement sur l'azur du ciel, ces cheveux dénoués qui laissaient bien voir la forme de la tête, ce léger renflement du cou, signe rare dont les sculpteurs grecs ont marqué l'idéale beauté, ce pied blanc aux ongles polis bordé en dessous d'une ligne rosée, il regardait toutes ces merveilles avec une sorte de recueillement ému et respectueux qui ne pouvait offenser la jeune fille.

Malgré l'heure matinale, il faisait très chaud. Madame de Coromera en voyant cette mer si calme déroulant à ses pieds sa petite frange écumeuse, en sentant ces chaudes effluves qui l'enveloppaient, eut tout à coup l'envie de prendre un bain.

Ce désir fort naturel était particulièrement dangereux dans ce moment, car il devait avoir pour conséquence de laisser seuls, en tête à tête, Mercédès et André. M. de Coromera, s'il avait su la chose, aurait certainement vu là une inspiration du démon. D'autant plus que c'était un désir presque sans précédent, madame de Coro-

mera se baignant très rarement dans la mer qui lui inspirait une peur affreuse.

Mais cette fois elle avait un caprice, et, sans réfléchir, elle le satisfit. Elle prit un costume et entra dans la cabine.

Dès qu'ils furent seuls, André se rapprocha de Mercédès. La jeune fille baissa les yeux et rougit. Une angoisse qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors la suffoqua.

André la regarda un instant avec ses grands yeux attentifs et ardents.

Puis, lui-même perdit la tête. Il lui sembla qu'un flot de parfums capiteux s'exhalait de ses cheveux défaits et de cette chair blanche placée si près de lui. Il eut comme un éblouissement.

Saisissant tout à coup dans ses deux mains la main de Mercédès, il se pencha brusquement et l'effleura de ses lèvres.

La jeune fille devint toute pâle; ses lèvres blanchirent et s'écartèrent comme pour laisser passer un cri qui ne put sortir de sa gorge serrée.

Elle jeta sur André un tel regard de colère qu'il pâlit à son tour, voyant qu'il l'avait mortellement offensée.

— Ah! je suis un misérable! dit-il entre ses dents.

Et se levant brusquement, il s'éloigna comme un fou.

VI

Quelques jours se passèrent. André évitait madame de Coromera et sa fille. Ses amis plaisantaient l'humeur sombre et taciturne qui n'était guère dans sa nature,

Parfois, au détour des cabines, ou dans les rues étroites d'Étretat, il se trouvait tout à coup en face de Mercédès. Alors, il faisait un brusque crochet et disparaissait avant que madame de Coromera eût le temps de lui tendre la main.

— Je crois qu'il est un peu toqué, dit-elle un jour à sa fille. Il ne m'a pas dit adieu l'autre matin. Quand je suis sortie de la cabine, il avait disparu. Maintenant il m'évite. Et mon portrait qui reste en plan!... Ces artistes ont tous quelque chose de dérangé dans la cervelle.

Mercédès ne répondait pas.

André ne put supporter la situation qu'un instant de folie lui avait faite. Il souffrait cruellement.

Il résolut de partir, d'aller chercher au loin des distractions à cet amour dont il sentait que toute sa vie allait être dominée.

Ce ne fut pas sans de violents combats qu'il prit cette résolution. Le soir, on aurait pu le voir courant sur les falaises, livrant son front brûlant au souffle des brises marines, haletant, fou de douleur, de remords et d'amour. Avec l'exagération de sa nature d'artiste, il se croyait pour Mercédès un objet de haine, il se disait que jamais elle ne lui pardonnerait. Il revoyait toujours ce regard courroucé que sa brutalité lui avait attiré.

Un peintre anversois de ses amis lui avait écrit pour lui demander de venir passer un mois en Belgique, lui promettant de lui faire voir à fond les musées et les collections privées de son pays. André avait tardé à répondre, car depuis quinze jours il ne pensait qu'à Mercédès. Mais une fois sa résolution prise, il écrivit à son ami pour lui annoncer sa prochaine arrivée. Il donna en même temps des ordres afin que ses toiles et ses chevalets fussent promptement emballés.

Il devait partir à cinq heures du matin. Au moment de quitter pour toujours mademoiselle de Coromera, il voulut la revoir une dernière fois. Il savait que la jeune fille avait l'habitude d'aller à l'église tous les soirs à huit heures.

Le soir venu, il entra donc dans la petite chapelle et se tint debout contre un pilier en attendant

l'arrivée de Mercédès. Il faisait nuit noire. Une vague odeur d'encens et de moisissure tombait des voûtes froides. Une petite lampe brûlait devant l'autel et envoyait un peu de lumière rousse sur le surplis d'un prêtre agenouillé qui disait rapidement des prières auxquelles répondaient une vingtaine de femmes serrées au premier rang du chœur.

André s'était mis dans un des bas-côtés, se cachant un peu, car il voulait la voir sans qu'elle pût l'apercevoir elle-même. Dix minutes après, Mercédès entra dans l'église; mais au lieu de pénétrer dans la nef, comme le croyait André, elle se dirigea vers la chapelle de la Vierge et passa devant lui, si près qu'elle l'effleura.

Le jeune homme eut un tressaillement. Il suivit du regard cette belle forme droite, à la démarche tranquille, qui s'enfonçait peu à peu dans la nuit des voûtes.

Il n'osa pas avancer. Il resta en place, collé au pilier, attendant le moment où elle reviendrait et où il sentirait encore le voluptueux frôlement de sa robe.

Mercédès resta longtemps à genoux sur la marche de pierre, devant la grille de l'autel. Ses prières étaient entrecoupées de signes de croix nerveux qu'elle multipliait selon la mode espagnole en baisant à chaque instant l'ongle rose de son pouce. Elle poussait des soupirs. Aspasia age-

nouillée près d'elle dormait ferme, avec sa grosse tête appuyée sur ses deux poings.

Au bout d'une demi-heure, mademoiselle de Coromera se leva. Elle regarda la statue de la Vierge couverte de peintures rouges et bleues et attacha ses yeux sur ce visage rose et bouffi de jeune nonne, croyant peut-être que par la force de sa volonté et l'intensité de sa foi, un miracle allait avoir lieu et que l'image de plâtre lui donnerait la réponse qu'elle semblait lui demander instamment.

Mais la statue restait immobile, avec ses deux bras étendus dans une attitude gauche.

Mercédès fit une profonde révérence devant l'autel, se signa et se dirigea lentement vers la porte.

André entendit d'abord le bruit vague de sa marche; il eut au cœur une impression poignante. Puis les pas se rapprochèrent peu à peu. Il lui sembla qu'à mesure qu'elle avançait vers lui, elle allait plus lentement. Il crut qu'il ne la verrait jamais. Enfin, il l'aperçut noyée dans l'obscurité qui lui donnait une apparence étrange et presque surnaturelle. Elle glissait doucement sur les dalles, comme un gracieux fantôme, avec le balancement souple de sa taille de créole.

- Elle passa devant André; il fut de nouveau touché par les vêtements de la jeune fille.

- Puis, tout à coup, au moment où elle allait dis-

paraître à l'angle du pilier, il sentit une main nerveuse saisir sa main, il reçut une brûlante étreinte...

Lorsqu'il revint de sa surprise et de son trouble profond, l'église était déserte; les dernières dévotes l'avaient quittée.

Il régnait autour de lui une obscurité et un silence de tombeau. Il marcha vers la porte comme un homme ivre, chercha le loquet à tâtons et l'ouvrit.

Un beau rayon de lune l'inonda de la tête aux pieds. Il faisait une superbe nuit d'été toute constellée d'étoiles...

VII

Le lendemain André rencontra madame de Coromera sur la plage et lui demanda quand il lui plairait de reprendre le portrait. Elle était seule.

— Tiens! vous n'êtes donc pas parti? dit la créole avec surprise; on nous avait dit à l'hôtel que vous aviez retenu votre place pour le matin.

— On vous a trompée, madame; je n'aurais certainement pas quitté Étretat sans vous revoir et sans terminer votre portrait.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Pourtant, sans reproche, vous vous êtes fait rare depuis plusieurs jours. Je croyais que vous me boudiez.

— Je vois que décidément vous avez tout à fait mauvaise opinion de moi et que j'ai beaucoup à me faire pardonner, dit André dont le visage rayonnait de bonheur.

— Vous paraissez bien gai ce matin, mon cher peintre, observa madame de Coromera qui, malgré

sa distraction, fut frappée de l'expression radieuse dont la physionomie d'André était éclairée.

— Oui, je suis très heureux, dit-il, je me sens en veine de faire de la bonne peinture. Quand voulez-vous que nous reprenions les séances?

— Mais aujourd'hui même si vous le désirez. Tenez, voyez-vous là-bas ce trou noir au pied de la falaise? nous avons découvert cet endroit, ma fille et moi, il y a deux jours. On y est délicieusement; même pendant la grande chaleur, il y fait très frais. Venez nous trouver là, après déjeuner, vers deux heures.

André s'inclina et serra si vivement la main qui lui était tendue que madame de Coromera poussa un petit cri de douleur.

— Eh! bon Dieu, quels doigts vous avez aujourd'hui, dit-elle en s'éloignant; c'est du fer! Adieu, cher, adieu, et à tout à l'heure, n'est-ce pas?

Un peu avant deux heures, André se dirigea vers la grotte que madame de Coromera lui avait indiquée.

A mesure qu'il approchait, il se sentait très ému. Les succès précoces qu'il obtenait comme peintre et les faveurs d'un autre genre qui lui avaient été sans doute facilement accordées, lui avaient heureusement laissé toute la fraîcheur, toute la vivacité de ses sentiments.

Il tremblait comme un enfant, tout en faisant rouler sous ses pieds les galets ronds de la grève,

et lorsqu'il aperçut au bord de l'excavation vers laquelle il se dirigeait, un petit bout d'étoffe blanche qui passait, il s'arrêta si troublé qu'il crut être pris de vertige.

C'est qu'aussi ce qui lui arrivait était bien étrange. L'émotion violente qu'il avait éprouvée la veille, lorsqu'il avait senti la main de Mercédès presser la sienne dans l'église ne s'était point encore calmée. Il n'essayait pas de réfléchir, ni d'analyser le singulier revirement qui paraissait s'être fait tout à coup dans les sentiments de mademoiselle de Coromera. Il vit qu'elle lui pardonnait un moment de folie, il devina qu'elle l'aimait, il crut comprendre qu'elle venait à lui comme vers un sauveur et s'imagina que, par cette chaude étreinte, elle voulait se rattacher à la vie, au bonheur, à l'amour, seul Dieu que dût adorer une belle fille comme elle.

Mercédès était tout au bord de la grotte. Si sa mère avait eu l'esprit un peu plus observateur, elle eût remarqué que, deux ou trois fois, la jeune fille avait penché la tête sous son ombrelle rose et avait jeté sur la grève un rapide regard.

— Tu ne sais pas, lui avait dit madame de Coromera avant le déjeuner, j'ai rencontré M. *Villeras* ce matin. Nous avons pris rendez-vous pour aujourd'hui. Il va continuer mon portrait.

Cette nouvelle n'avait rien appris à Mercédès. Elle savait bien qu'André ne partirait pas.

Tout à coup, il parut devant elle. Elle ne l'avait pas vu venir. Elle eut un brusque mouvement de surprise.

— Ah! c'est vous, mon cher monsieur *Vignelas*, s'écria madame de Coromera. Nous arrivons à l'instant. Tenez, nous avons apporté votre toile.

André salua madame de Coromera, puis se tourna vers Mercédès et s'inclina devant elle.

La jeune fille lui rendit son salut en pâlisant légèrement et en baissant les yeux.

Ils étaient gênés l'un et l'autre. André aurait mieux aimé la revoir le soir, pendant une de ces tièdes nuits d'été où il est si facile de parler d'amour.

Il appuya la toile contre un rocher et ouvrit sa boîte de couleurs qu'il avait apportée.

Madame de Coromera défit tranquillement son corsage, l'enleva, prit la rose rouge et la piqua dans ses cheveux.

— Oh! maman, maman, murmura Mercédès un peu étonnée en voyant sa mère les bras et les épaules nues devant André.

— Eh bien! quoi? dit madame de Coromera qui se drapa dans son léger burnous. Je ne suis pas plus décolletée qu'au bal. Et puis, sois tranquille, un peintre est habitué à ces choses-là.

Mercédès jeta sur le jeune homme un regard un peu anxieux.

— Tu ne te souviens donc plus de cette petite

toile que nous avons gagnée? reprit madame de Coromera en riant. Vous avez eu là un joli modèle, cher... C'est étonnant comme elle ressemblait à mon amie madame Brodska!..

Elle revenait toujours sur ce point qui lui paraissait curieux.

— Vous ne la connaissiez pas, par hasard? reprit-elle vivement.

— Non, madame, j'ai fait mon étude d'après une pauvre fille qui doit être morte à l'heure qu'il est. Elle s'est empoisonnée.

— Désespoir d'amour, sans doute?

— Oui, madame.

Le regard que Mercédès attachait sur le jeune homme devint plus perçant. Une pensée troublante parut voiler ses yeux qu'elle baissa lentement vers la terre.

VIII

André Vigneras se mit à travailler. Il s'était placé de manière à pouvoir regarder constamment Mercédès.

Une source filtrant à travers le rocher et dont l'eau moirait les parois de la grotte, répandait autour d'eux une grande fraîcheur. Une petite fleur rose s'élevait svelte et élégante sur sa tige mince au-dessus de la tête de Mercédès. Dans le cadre étroit découpé par les arêtes vives de la grotte, on apercevait un pan de ciel bleu, un morceau de mer, et au premier plan trois ou quatre gros rochers bleuis par des bancs de moules. C'était une marine en miniature qu'animaient une voile rousse courant sur la mer, et, tout au bout de l'horizon, un filet de fumée grise.

En descendant, le soleil entra un peu plus profondément dans la grotte. Mercédès qui était tout au bord changea de place et vint s'asseoir à côté

d'André. Elle le regardait peindre et suivait avec plaisir les mouvements sûrs et rapides de son pinceau.

Tout en peignant, André, sollicité par madame de Coromera, raconta sa vie si courte et pourtant déjà si remplie.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, il avait habité Arras. Son père, un officier, avait été tué en Crimée. Sa mère, restée veuve, possédait si peu de ressources qu'elle n'avait pu lui donner qu'une instruction incomplète. Il avait été à l'école, comme tous les enfants pauvres. Un jour, les dessins qu'il faisait furent remarqués par un inspecteur. Un concours ayant eu lieu entre toutes les écoles de l'arrondissement, il obtint le premier prix et l'un des conseillers municipaux, qui était homme de goût et amateur éclairé, fut si frappé de ces dessins qu'il demanda à la ville de donner une pension à cet enfant et de l'envoyer à Paris continuer ses études. Cette faveur lui fut accordée. Sa pauvre mère était morte après avoir assisté à ses premiers succès et entrevu peut-être, comme une suprême consolation l'avenir meilleur qui était destiné à son fils.

Elle n'avait pour vivre que la petite pension militaire donnée par le gouvernement et qui s'éteignit avec elle.

— A seize ans, poursuivit André, je me trouvai jeté avec douze cents francs sur le pavé de Paris.

J'avais de plus cette agréable perspective que si je ne justifiais pas les espérances conçues à mon égard, ma ville natale me couperait ses généreux subsides, et que je me trouverais, par conséquent, dans une absolue misère. Je crois que c'est cette raison qui m'a déterminé à travailler. Je ne regrette pas ma pauvreté d'alors, car c'est à elle que je dois le peu que je suis. N'importe, j'ai eu de durs moments....

Après un moment de silence, il reprit, tout en brossant légèrement sa toile :

— Je n'ai jamais été à l'École des beaux-arts, malgré les avantages assez réels qu'aurait pu me réserver l'enseignement officiel. Le conseiller d'Arras, mon protecteur, m'avait donné une lettre de recommandation pour un peintre fort célèbre. J'allai le trouver, je lui montrai mes certificats, mon prix qui était calligraphié sur parchemin et dont j'étais aussi fier qu'un descendant des Montmorency peut l'être de ses titres de noblesse. Le grand artiste sourit, me regarda avec attention, puis poussant une feuille devant moi :

» — Tenez, faites-moi un dessin, un bonhomme, n'importe quoi. Vous avez ici des modèles, des bosses, et il me montra les plâtres et les dessins qui ornaient les murs de son atelier.

» La fenêtre était ouverte ; l'atelier, au rez-de-chaussée, donnait sur une large avenue. En face se

trouvaient les bureaux d'une intendance militaire et devant la grande porte vert foncé stationnait un chasseur tenant deux chevaux par la bride. Je vis là un motif plus intéressant que les plâtres et les dessins. Je pris un crayon, j'appuyai sur le rebord de la croisée le papier que l'on m'avait donné et je me mis à dessiner. Je ne supposais, certes pas, que tout mon avenir se jouait en ce moment et je faisais marcher mon crayon bravement, avec la belle confiance de ma jeunesse, regardant mes deux chevaux et mon troupiér, lequel ne se doutant guère que son image allait commencer la fortune d'une pauvre déshéritée, roulait tranquillement une cigarette.

» Absorbé par cette étude assez difficile, je ne m'aperçus pas que le peintre regardait par-dessus mon épaule. Au bout d'un quart d'heure, il me toucha le bras et prit vivement le dessin inachevé. Il l'examina un instant.

» — Vous serez mon élève, me dit-il enfin, mais voici comment vous travaillerez. Vous me ferez tous les jours un dessin d'après nature dont vous prendrez le sujet soit à Paris, soit dans la campagne. Vous viendrez vers quatre heures et nous le corrigerons ensemble.

» Cela dura cinq ans. Je ne dessinai, puis ensuite je ne peignis que d'après ce que je voyais. Dans les milliers d'études que je fis et que j'ai conservées, je reproduisis la nature sous tous les aspects que

je pus saisir. Ce fut la mine inépuisable à laquelle j'allais demander chaque jour de nouvelles richesses. Mon maître revisait très soigneusement mon travail, mais il me laissait une très grande indépendance dans l'interprétation de mes sujets. Il redressait certaines erreurs de dessin; en un mot, il ne soignait que l'orthographe et me permettait de choisir librement mon style. A vingt ans, j'exposai. Mon premier tableau ne passa pas inaperçu. Depuis... Mais pardon, chère madame, voici assez longtemps que je vous parle de moi et vous devez en être fatiguée. Si nous passions à un sujet plus intéressant?

— Mais comment donc, tout ce que vous avez dit là est fort attachant. Vous racontez très bien, dit madame de Coromera qui, pendant une partie de ce récit, avait regardé les ébats de deux mouettes sur la grève.

Mercédès avait attentivement écouté. La façon très simple dont André avait parlé de ses laborieux commencements, de cette misère pleine d'angoisses qui s'était si promptement changée, grâce à sa volonté, en une opulence relative, — ces détails l'avaient profondément intéressée.

— Votre maître doit être bien fier de vous, dit-elle.

— Le pauvre homme n'a pu voir que mes premiers succès, dit André avec tristesse.

— Il est mort?

— Non, il est fou. Il s'était marié; il avait une femme légère, frivole, folle de luxe. Pour satisfaire aux besoins de cette sottie créature, il s'est épuisé de travail. Bref, depuis trois ans, il est dans une maison de santé. Il croit être Michel-Ange.

— On prétend que les artistes ne devraient jamais se marier, dit Mercédès, les yeux baissés, en remuant du bout de son ombrelle le sable fin de la grotte. Croyez-vous qu'on ait raison, monsieur?

— Ceci est une question bien grave, mademoiselle, dit André d'une voix lente et basse. Je crois que l'artiste qui se marie est comme l'officier qui se jette tête baissée dans la mêlée. Il risque d'être tué, mais s'il en sort sain et sauf, il peut devenir général.

— Ce qui veut dire?

— Qu'un artiste étant un être essentiellement impressionnable et sensitif, s'abandonne tout entier lorsqu'il devient véritablement amoureux d'une femme. Son avenir, sa gloire, son génie tiennent désormais dans le creux d'une petite main. Si cette femme le comprend et le seconde, ses facultés se décuplent; il monte au premier rang. Si, au contraire, elle gêne ses goûts et détourne ses aptitudes, son talent se perd, il meurt... ou il devient fou.

Il y eut entre eux un moment de silence. André avait cessé de peindre pour répondre à Mercédès;

lorsqu'il reprit son pinceau, il s'aperçut que madame de Coromera s'était doucement endormie dans la moite fraîcheur de la grotte.

Mercédès voulut la réveiller, mais André lui dit vivement :

— Mademoiselle, un mot, je vous en conjure. Je ne retrouverai peut-être jamais l'occasion que le hasard m'offre en ce moment. Je vous supplie de m'écouter. Depuis trois jours, il s'est passé entre nous des choses qui m'ont plongé dans la surprise et le ravissement. Autant qu'un cœur d'homme peut aimer, je vous aime. Je ne pense qu'à vous. Vous êtes tout pour moi désormais. Je devais partir ce matin. Je suis resté vous le voyez. Je suis resté parce que j'ai cru comprendre que vous m'aviez pardonné un moment de folie... Oh! je vous en conjure... un mot, un seul mot... Puis-je espérer?

— Quoi donc? dit-elle d'une voix très douce en traçant toujours avec la pointe de son ombrelle des lignes courbes sur le sable.

— Puis-je espérer que vous voudrez bien être ma femme?

— Vous n'avez donc pas peur de vous jeter dans la mêlée? dit-elle avec un sourire, tout en gardant les yeux baissés.

— Je ne crains qu'une chose, c'est de vous déplaire... c'est de me tromper... Et cependant, j'ai eu hier soir un rêve... une surprise...

— J'ai vu avec plaisir que vous étiez venu prier à l'église, dit Mercédès d'un ton recueilli.

— J'étais venu adorer Dieu dans la plus belle de ses créatures.

— Vous êtes religieux, n'est-ce pas?... Je désire que vous soyez religieux, dit-elle d'une voix grave.

André resta un peu interdit. Heureusement, la grande ombre noire d'Aspasie qui se plaça devant l'entrée de la grotte vint interrompre l'entretien. En même temps, madame de Coromera se réveilla.

— Ah! tu viens bien, s'écria la créole en rajustant le burnous qui avait un peu glissé pendant son sommeil. Je meurs de soif. Voyons, que nous apportes-tu?

Elle jeta un regard gourmand vers le panier que la négresse portait au bras.

— Voilà, dit Aspasie en posant le panier à terre. Prenez ce que vous voudrez.

— Il n'y a pas de lettre de mon mari dans le fond, n'est-ce pas? demanda madame de Coromera en retirant vivement sa main qu'elle étendait déjà vers un fruit.

La négresse fit un signe négatif.

— Au fait, quel jour sommes-nous?

— Vendredi.

— Il n'est pas venu dimanche dernier, n'est-ce pas?

— Non.

— Nous l'aurons sans doute après-demain.

Et sa physionomie heureuse et épanouie se rembrunit tout à coup.

— Enfin ! dit-elle en poussant un gros soupir.

Elle but un doigt de vin d'Alicante, oublia absolument M. de Coromera et se remit à sourire.

— Ce soir, si vous voulez, dit-elle à André, nous ferons une grande promenade sur les falaises. Nous n'avons pas encore osé nous y aventurer, ma fille et moi, mais avec vous, nous n'aurons pas peur.

André remercia, ravi de cette offre qui allait au-devant de ses plus secrets désirs.

— Vous êtes un peu fatiguée de poser, n'est-ce pas ?

— Oui, un peu.

— Eh bien ! nous remettrons la fin du portrait à demain.

— Il sera fini demain ?

— Je l'espère.

— Quel bonheur ! dit-elle en frappant des mains comme un enfant. Écoutez, vous nous trouverez ce soir sur la plage à l'angle du Casino. Venez de bonne heure.

— Soyez tranquille, madame, dit André en attachant sur Mercédès un regard heureux et souriant. Je serai exact.

Le soir, à huit heures, André Vigneras rejoignit madame de Coromera à l'endroit qu'elle lui avait indiqué. Madame Santelli était avec Mercédès et sa mère.

Après quelques instants de causerie, ils se levèrent pour gravir les falaises.

La journée était très chaude. Mais le soleil venait de disparaître et il arrivait maintenant une brise fraîche qui faisait flotter les voiles légers des dames.

En montant l'étroit sentier de la falaise, Mercédès qui marchait la première appliquait sa petite main sur son chapeau pour l'empêcher de s'envoler. Le vent, la prenant par-devant, découpait nettement dans sa robe légère la délicieuse silhouette de son corps.

Elle marchait un peu vite. André la suivait de près. Ils se trouvèrent au haut de la falaise bien avant madame de Coromera et sa compagne. Ils

prirent un petit sentier où l'on avait juste la place de se tenir deux de front.

— Eh bien! où sont nos jeunes gens? dit madame Santelli en arrivant essoufflée au haut du sentier. Mais voyez donc, ma chère, les voici déjà loin. Ils sont bien près l'un de l'autre, ajouta-t-elle en souriant, et pourtant je pense qu'il y a encore place entre eux pour un troisième compagnon.

— Et lequel?

— Vous ne devinez pas? Mais l'Amour tout simplement, ma chère. N'avez-vous pas pensé à cela?

— Vous croyez que M. *Vigerasse* aime ma fille? dit madame de Coromera de son ton indifférent en prenant languissamment le bras de sa compagne.

— Mercédès est assez jolie, ce me semble, pour inspirer une passion et elle pourrait trouver plus mal qu'André Vigneras. Bien des mères seraient heureuses de l'avoir pour gendre.

— Eh bien! alors qu'ils s'aiment s'ils en ont envie, dit madame de Coromera avec insouciance.

— Vous avez raison. Moi, j'aurais voulu que ma fille épousât un artiste. Seulement, il faut tenir compte des nécessités de la vie. Je l'ai mariée à un gros négociant de Turin.

Pendant ce temps, André et Mercédès causaient.

Au début, ils s'étaient sentis très troublés d'être seuls l'un près de l'autre. Ils ne savaient que dire.

Ils échangeaient des paroles banales. Ils admiraient les derniers reflets du soleil sur la mer.

Mais André avait hâte de reprendre le sujet qui lui brûlait le cœur et les lèvres.

— Mademoiselle, dit-il tout à coup en appelant à lui tout son courage, depuis quelques jours, je ne vis plus. Je vous en supplie, dites-moi si je puis avoir quelque espérance. Rassurez-moi. Un mot de votre bouche peut me rendre si heureux!

Mercédès resta quelque temps sans répondre. Son sein avait de vives palpitations.

— Que voulez-vous que je vous dise? fit-elle enfin d'une voix très basse et en détournant un peu la tête... Pourquoi êtes-vous ici ce soir... et pourquoi madame Santelli accompagne-t-elle maman?

— Oh! vous me rendez fou de joie! Ainsi, c'est bien vrai... vous voulez bien avoir un peu de sympathie pour moi, vous voulez bien me permettre de vous adorer?... Vous serez ma femme, Mercédès!

Elle inclina la tête sans répondre.

Ils marchèrent quelques instants silencieux. Puis brusquement, ils s'arrêtèrent. Ils croyaient voir tout tourner autour d'eux. Ce vertige aurait pu les jeter du haut de la falaise dans la mer.

— Je n'avais pas songé que je pourrais me marier, dit enfin Mercédès d'un ton pénétré.

— Et maintenant?...

— Maintenant, je vois que cela est possible, fit-elle avec un sourire.

Ils étaient arrivés à une sorte de promontoire où quelques rochers gris perçaient les hautes herbes. Ils s'y assirent. Madame de Coromera et madame Santelli les rejoignirent quelques instants après.

La nuit venait et le ciel plus foncé se piquait d'étoiles. Un vent frais faisait onduler les seigles derrière eux; les cigales, cachées dans l'herbe, fredonnaient leur chant strident. Et dans le profond silence de la nuit qui tombait, on n'entendait que ces deux bruits : le cri monotone du petit insecte et le grand balancement de la mer, qui jetait son bruit sourd et régulier au bas des falaises.

Madame Santelli essaya d'adresser la parole à André. Mais ce soir-là, le jeune peintre semblait rivaliser de distractions avec madame de Coromera.

Il regardait Mercédès et s'absorbait dans cette contemplation muette. Elle, de son côté, avait une sorte de recueillement qui mettait sur sa physionomie une teinte grave. Elle sentait qu'un grand changement se faisait en elle. L'horizon borné de sa vie s'agrandissait. A côté des amours vagues et mystiques qui jusqu'alors avaient rempli son cœur, un autre amour s'élevait tout à coup, vigoureux et superbe, comme un jeune héros qui vient chasser des fantômes.

Elle était troublée, inquiète, mais cependant divinement heureuse.

Dans la clarté de cette belle nuit d'été, André rêvait tout éveillé. Son imagination ardente croyait apercevoir l'avenir comme un tableau aux couleurs vives, aux contours arrêtés. Il voyait un immense atelier avec des draperies somptueuses, peuplé d'objets d'art, de rares curiosités et, parmi toutes ces merveilles, la plus belle, la plus précieuse, une jeune femme souriante, étendue sous un massif de verdure, tandis que lui-même, monté sur une échelle haute, brossait une toile gigantesque, un sujet hardi qu'il portait dans sa tête depuis quelque temps et dont il avait fait l'ébauche. Et il suivait cette vision avec délices, jetant parfois sur Mercedes un regard passionné, comme pour bien s'assurer que son rêve avait un commencement de réalité.

Ils revinrent par la route. Cette fois, ils marchèrent tous les quatre ensemble. Madame de Coromera fatiguée, s'appuyait sur le bras d'André.

Au moment où ils se quittèrent, ils se donnèrent rendez-vous le lendemain, à deux heures, pour terminer le portrait.

Le jour suivant, André reçut de bonne heure un petit billet de madame de Coromera. Elle le pria de remettre la séance du portrait; un incident imprévu, disait-elle, étant venu contrarier leurs projets.

Cet événement imprévu était l'arrivée de M. de Coromera. André l'aperçut donnant le bras à sa fille, sur le petit chemin qui menait à l'église.

M. de Coromera était arrivé inopinément. D'ordinaire, il ne venait que le dimanche.

— Il y a longtemps que tu ne t'es confessée, plus d'un mois, dit-il à Mercédès après l'avoir embrassée. Le Père Vérat est venu avec moi. Tu vas te préparer aujourd'hui et faire une retraite dans ta chambre. Tu te confesseras à quatre heures.

Mercédès resta enfermée toute la journée. Vers quatre heures, son père vint la chercher.

Il frappa à une porte située près de la sienne.

Une voix faible lui dit d'entrer. M. de Coromera fit tourner la clef doucement et ouvrit la porte.

La chambre était très assombrie. La lumière passant à travers les rideaux verts presque fermés répandait une teinte fade sur ce piètre mobilier d'hôtel.

Dans un coin obscur, on apercevait une forme noire agenouillée sur un prie-Dieu qui avait été prêté par un couvent voisin; et, près de ce prie-Dieu, une chaise de paille. Cette chaise était destinée à Mercédès qui, docile, les yeux baissés, toute pleine d'une crainte religieuse, entra dans la chambre et se coula jusqu'au prêtre près duquel elle s'agenouilla en courbant le front très bas.

André fut horriblement triste toute cette journée et le jour suivant. Il était inquiet et nerveux. Il devinait près de lui un mortel ennemi qui allait lui disputer Mercédès.

Il revit madame de Coromera une ou deux fois, mais la pauvre femme lui parut plus distraite que jamais. Il lui demanda quand il lui plairait de poser. Elle répondit d'une façon évasive en regardant tout autour d'elle, comme si elle eût été sous l'influence d'une crainte vague.

Le lundi, M. de Coromera partit de bonne heure avec le compagnon qu'il avait amené et que personne ne vit, car il ne quitta sa chambre que pour monter en voiture.

André alla trouver madame Santelli sur la plage.

— Eh bien! mon pauvre amoureux, dit-elle avec cette compassion attendrie que toutes les femmes ont pour les jeunes gens atteints de cette triste maladie d'amour; eh bien! un père barbare vous a donc séparé de votre bien-aimée?

— Vous savez que j'aime mademoiselle de Coromera? dit André d'une voix grave en se laissant tomber près d'elle sur un siège.

— Mais, mon cher ami, cela est aussi visible que ce gros rocher qui est en face de nous.

— Sa mère le sait-elle?

— Assurément... à moins qu'elle ne l'ait oublié depuis hier, pauvre femme! mais je suis certaine qu'hier elle le savait, car elle m'en a parlé.

— Et que pense-t-elle de cet amour? demanda vivement André.

— Ce qu'elle en pense? Eh! mon Dieu, je crois que vous lui plaisez et qu'elle ne demande pas mieux que de vous avoir pour gendre. Je ne suppose pas non plus que les difficultés viennent de Mercédès, ajouta madame Santelli en jetant un sourire du côté d'André.

— Mais vous croyez que le père...

— Personne ne connaît bien au fond M. de Coromera. C'est une énigme. J'ai entendu dire que dans sa jeunesse il avait été quelque peu diable. Mais depuis, il est devenu terriblement

ermite. Je ne serais pas étonnée qu'il eût sur sa fille certains projets....

— Lesquels?...

— Mercédès est très belle, mais je crois que M. de Coromera ne lui donnera pas de dot. Il s'est aventuré dans des affaires qui ne sont pas, à ce qu'on dit, d'une limpidité extrême. Je ne serais pas étonnée qu'il cherchât, dans son monde ultracatholique, quelque gendre assez riche pour remettre sa barque à flot. Remarquez que je fais là une simple supposition.

— Enfin, chère madame, quel conseil me donnez-vous?

— Faites-vous aimer de Mercédès, inspirez-lui un de ces amours qui peuvent résister à toutes les épreuves, un amour cuirassé... car cette cuirasse est destinée, je crois, à recevoir de terribles coups.

— Et ensuite?

— Ensuite? mais vous n'aurez alors à vous préoccuper de rien. Vous êtes encore très jeune, vous êtes assez courageux pour être patient. Si Mercédès ne peut vaincre par la persuasion, l'opposition de son père, songez que dans trois ans elle sera majeure. Dans trois ans, vous serez à l'apogée de votre réputation, vous aurez peut-être fait fortune. Vous pourrez alors vous passer de l'autorisation de M. de Coromera ou même... l'acheter.

André resta rêveur et ne répondit rien.

Le soir, il y eut musique sur la terrasse du Casino. C'était encore une délicieuse nuit; la mer haute, battant les galets, accompagnait de son roulement les quadrilles pimpants et les valse jouées par un orchestre où dominaient les sons aigus du cuivre.

Madame de Coromera était un peu à l'écart avec sa fille, bien cachées toutes deux sous des mantilles noires. André les devina cependant et vint les saluer.

Mercédès lui rendit son salut avec une froideur qui l'étonna et lui serra le cœur. Sur l'invitation de madame de Coromera, il s'assit près d'elle et se mit à causer; Mercédès répondait à peine, distraitement. Elle paraissait absorbée.

La musique finie, tout le monde entra dans la salle du Casino où il y avait une représentation donnée par des acteurs d'opérette. Deux ou trois groupes restèrent seulement dehors, noyés dans l'ombre. On entendait quelques chuchotements à voix basse et on apercevait çà et là les petits ronds embrasés des cigares.

Madame de Coromera étendue dans un fauteuil d'osier qui avait les ondulations commodes d'une chaise longue, laissa peu à peu tomber sa tête en arrière et se mit à rêver, à moitié endormie par le bruit monotone des vagues roulant sur les galets.

André se pencha alors vers Mercédès. Il lui dit

combien il avait souffert pendant ces deux jours. Il l'avait à peine entrevue et maintenant encore, sous cette mante noire qui la couvrait, il ne pouvait deviner ses traits charmants. Il la supplia de lui parler; il lui demanda si involontairement il l'avait offensée et la conjura de lui dire pourquoi elle restait ainsi silencieuse et froide, alors que lui-même était tourmenté par une si cruelle inquiétude. Tout ce qu'un amour jeune et vibrant peut exprimer, il l'exprima. Il mit tant de passion dans ses prières, tant de tendresse dans ses plaintes que Mercédès parut un peu touchée. Elle frissonna et se serra plus étroitement dans ses dentelles noires.

— Mais je vous assure que je ne suis changée en rien et que vous n'avez aucun sujet de vous faire de la peine, dit-elle enfin d'une voix douce.

En ce moment des sons étranges s'élevèrent dans le silence de la nuit.

Cinq musiciens, au teint basané, aux longs cheveux noirs, luisants, s'étaient réunis à quelque distance. Ils se tenaient debout, sveltes comme des ombres dans la redingote noire qui leur serait la taille. L'un d'eux, plus mince et plus grand que ses camarades, se penchait sur un violon. Avec son coude anguleux et ses longs doigts accrochés sur les cordes, il avait l'étrangeté d'une apparition.

Après quelques accords vigoureux, d'une har-

monie sauvage, celui qui se tenait en avant se mit à jouer. Ce fut une sorte de mélopée orientale d'une monotonie fatigante. La pensée de l'improvisateur — car il était probable que ce jeune homme improvisait — paraissait se dégager lentement du rêve comme un rayon de soleil qui a peine à percer les nuages.

Puis, tout à coup, il s'interrompit, fit signe à ses compagnons et, après un instant de silence, il posa de nouveau son archet sur les cordes de son violon.

La mer s'éloignait peu à peu ; à travers les fenêtres entr'ouvertes du Casino, arrivait le sourd râlement qui soulignait les mélodies dansantes de l'opérette.

Le jeune homme parut se ramasser sur lui-même et bientôt une plainte extraordinaire sortit de l'instrument serré entre ses doigts nerveux. Il y avait dans cet air un peu trainant un sanglot plaintif, une expression de poignante douleur. Tout près de lui, ses compagnons attentifs et comme recueillis, le suivaient de leur accompagnement tantôt murmurant, tantôt scandé d'accords métalliques. C'était un chant bizarre, sans rythme, d'une fantaisie imprévue et sauvage. Cette musique à demi barbare avait la saveur troublante du haschich oriental. Elle prenait tout l'être, elle faisait monter à la tête des bouffées brûlantes.

Et ce singulier artiste jouait toujours, ses grands cheveux tombant sur son violon comme des branches de saule sur une tombe. L'inspiration le possédait, ses doigts vibraient, son archet avait les mouvements brefs d'une épée. Il jouait maintenant un chant amoureux, quelque chose de tendre, de voluptueux, interrompu par des silences, des soupirs et de véritables cris jetés brutalement au milieu de la mélodie qui trainait et se déroulait comme l'écharpe d'une almée toute énervée d'amour.

Mercédès avait relevé son voile. Malgré l'obscurité, André voyait le pur dessin de son profil et l'expression attentive de ses yeux qui semblaient dévorer la nuit.

Elle laissait pendre sa main blanche. André, profondément ému, osa prendre cette main. Mercédès la lui abandonna. Il sentit même un instant la pression douce de ses doigts. Mercédès était vaincue.

Cette musique sensuelle et pénétrante l'enveloppait tout entière. L'ardeur de son sang créole se ranimait. Ses nerfs délicats vibraient sous ces impressions vives.

Tout à coup, l'artiste cessa de jouer. On entendit alors les battements cadencés de l'opérette, quelques éclats de voix assourdis et le roulement lointain des applaudissements qui saluaient la chanteuse à la mode.

— Quel est donc ce jeune homme? demanda lentement Mercédès.

— C'est un tzigane, répondit André, un musicien hongrois. Quel merveilleux talent! ajouta le peintre tout enfiévré d'enthousiasme.

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil, dit-elle avec un sentiment profond.

André tenait toujours la main de Mercédès dans la sienne. La jeune fille se renversa un peu vers lui comme une belle fleur pâmée et entr'ouvrant sa bouche rose :

— Je vous aime! murmura-t-elle.

— O cher amour de ma vie, je te retrouve donc enfin! dit André ivre de joie.

Et rapidement il mit un baiser passionné sur cette petite main.

Le tzigane errait humblement, en faisant la quête, dans les groupes peu nombreux.

Lorsqu'il passa devant eux, André prit tout l'argent qu'il avait sur lui et le jeta dans le chapeau de l'artiste. Celui-ci s'arrêta un peu étonné en entendant cette pluie de pièces sonores. Mais André était emporté par la joie et l'enthousiasme.

— Ah! monsieur, votre main, je vous en prie, s'écria-t-il vivement. Vous ne ne pouvez vous figurer le bonheur que je vous dois!

Le pauvre diable tendit sa longue main maigre qui était toute brûlante. Il regarda les deux

jeunes gens et un faible sourire éclaira sa face pâle.

Il s'éloigna lentement suivi de ses quatre compagnons et leurs grandes ombres se perdirent dans la nuit.

XI

Huit jours après, André quittait Étretat. Madame de Coromera et sa fille étaient parties la veille.

Pendant la semaine qui s'était écoulée, ils s'étaient vus rarement. La créole avait avoué à André que M. de Coromera ayant été prévenu de ses assiduités auprès de Mercédès, avait ordonné à sa femme et à sa fille de le tenir à distance et d'éviter ses visites.

Mais un soir, malgré cette défense, malgré le respect craintif qu'elle éprouvait pour son père, Mercédès avait dit à André, en mettant sa main dans la sienne, qu'elle n'appartiendrait jamais à un autre qu'à lui et, selon ses habitudes religieuses, elle avait pris Dieu à témoin de ce serment fait d'une voix lente et grave.

Fort d'une pareille promesse, André avait résolu de brusquer le dénouement de ce roman si rapi-

dement ébauché et qui maintenant le possédait tout entier. Le lendemain de son arrivée à Paris, il alla trouver M. de Coromera.

Les bureaux de la banque que le père de Mercédès dirigeait étaient situés rue des Saints-Pères, au fond d'une cour. On passait sous une voûte dont la peinture jaunâtre avait été mangée par le salpêtre, puis on arrivait dans la cour, étroit espace carré aux gros pavés arrondis et bordés de mousse qu'entouraient quatre murs hauts de six étages avec de grandes fenêtres longues sans persiennes.

Au fond d'une de ces murailles, une petite porte s'ouvrait. Elle était vitrée dans sa partie supérieure et laissait apercevoir les premières marches d'un escalier étroit.

André prit cet escalier qui était sombre et tournait rapidement. Il fut frôlé par un prêtre qui descendait sur la pointe du pied en rasant la rampe.

Au second étage, une porte à deux battants portait cette simple inscription sur une plaque de cuivre : *Bureaux.*

André sonna. Un personnage au visage glabre, aux cheveux noirs plaqués et vêtu d'une longue redingote vint lui ouvrir.

Le regard froid de cet individu se posa sur le jeune homme. Il parut l'inspecter lentement, tout en tenant la porte à demi ouverte.

— Je désirerais parler à M. de Coromera, dit André.

La porte s'ouvrit plus grande, il passa.

— Si monsieur veut me dire son nom, dit l'homme d'une voix grasse.

Et il tendit sa main que la manche de la redingote couvrait à moitié.

André donna sa carte.

— Veuillez attendre, fit l'individu en montrant une banquette de moleskine verte placée près de la fenêtre.

Il disparut, sans faire de bruit, par une porte étroite

L'antichambre était petite et recevait peu de lumière de la fenêtre qui s'ouvrait près de l'angle du mur. Deux ou trois photographies d'évêques et une vue de Lourdes ornaient les murs couverts d'un papier verdâtre très fané. Pour tout mobilier, la banquette sur laquelle le jeune peintre s'était assis et deux chaises de paille.

André se sentit glacé. Son imagination, toute pleine de lumière et de couleur, ne s'était jamais figuré ces recoins sombres et humides qu'un jour sale rend plus hideux encore. Habitué à la vive gaité de son atelier suspendu comme une lanterne à l'un des sommets de Paris, il se sentait étreint d'une impression pénible en tombant dans ce réduit qu'on semblait s'être attaché à faire obscur et froid.

L'individu qui l'avait introduit se montra à la porte.

Il fixa encore sur André son regard éteint et avec cet accent dédaigneux habituel aux gens d'église lorsqu'ils devinent un « infidèle » :

— Vous pouvez entrer, dit-il en s'effaçant.

André se leva. Il était un peu troublé. Son avenir allait peut-être se décider dans quelques instants. Il fallait tout l'amour que lui inspirait Mercédès pour que son enthousiasme ne fût pas refroidi par le décor déplaisant dans lequel se jouait cet acte important de sa vie.

Il avait été introduit dans une grande pièce qu'éclairaient à peine deux fenêtres donnant sur la cour noire et sombre. Quelques fauteuils de velours rouge très usés et un bureau en acajou composaient tout le mobilier. Deux ou trois images de sainteté étaient plaquées contre le papier rougeâtre; un crucifix en bronze pendait au dessus de la cheminée. Tout un panneau était occupé par un grand casier plein de cartons dont quelques-uns bâillaient, trop remplis de paperasses. Une petite étiquette avec des lettres et des signes conventionnels était collée sur chacun de ces cartons.

M. de Coromera écrivait, fortement penché sur le bureau. La plume, serrée nerveusement, grinçait en traçant une écriture touffue et noire sur le papier à entête orné de signes pieux.

André s'avança. Un tapis épais amortissait le bruit des pas. Il resta un instant debout, sans que M. de Coromera qui écrivait toujours très vite parût le remarquer.

Il put étudier quelques instants l'homme auquel il allait parler. Il fut frappé de la netteté anguleuse du profil et de la petitesse de la tête dont les cheveux noirs très collés dessinaient bien la forme. Le teint était bistré, une moustache coupée ras descendait assez bas de chaque côté de la bouche aux lèvres épaisses et pâles dont les commissures tombaient. Les tempes étaient creusées par la fatigue ou les macérations. Les épaules droites montaient très haut parce que M. de Coromera, d'une extrême myopie, se penchait beaucoup sur son papier. Tout en écrivant, il serrait les dents avec un mouvement nerveux et faisait ressortir comme deux boules rondes les os de sa mâchoire, près des oreilles.

Au bout d'un instant, il posa brusquement la plume, se redressa tout d'une pièce et étreignant ses deux mains l'une contre l'autre, il se renversa dans son fauteuil.

En même temps, il releva les yeux vers André, mais en dessous; et, après un coup d'œil rapide, il ramena son regard sur ses ongles jaunes qu'il parut étudier attentivement.

Il y eut quelques moments d'un pénible silence. Enfin M. de Coromera fit un geste anguleux de la

main; toujours sans regarder André, il lui dit de sa voix sèche :

— Asseyez-vous, monsieur.

— Monsieur, dit André tout frémissant, il est impossible que vous ne sachiez pas ce qui m'amène près de vous.

Puis, éclatant, n'y pouvant plus tenir, oubliant les phrases qu'il avait préparées :

— Monsieur, reprit-il avec un accent profond, j'aime de toute mon âme mademoiselle votre fille. Je ne vis plus depuis que j'ai cessé de la voir. Je viens vous supplier de donner votre consentement à notre mariage.

M. de Coromera eut un soubresaut sous cette vive attaque. Habitué aux manières lentes et circonspectes des gens d'église et aux longs discours qui tournent autour du sujet avec toutes sortes de précautions doucereuses, il fut étonné de cette façon soudaine et franche de mener les choses.

André était rouge; il semblait près d'étouffer, son regard ardent se fixait sur cet homme dont les lèvres restaient serrées.

— Mais, monsieur, je ne sais qui vous êtes, dit enfin M. de Coromera avec une politesse froide.

— Comment! On ne vous a donc pas dit mon nom? fit le peintre vivement.

— Si fait, je connais votre nom, répliqua M. de Coromera qui s'observait afin de garder toujours son maintien impassible et glacé. Je sais

que vous étiez à Étretat et que ces dames vous voyaient souvent. Mais je vous ferai remarquer, monsieur, que je ne connais ni votre famille, ni vos principes, ni votre fortune, que par conséquent je ne puis répondre à une demande aussi promptement faite et à laquelle, je l'avoue, j'étais loin de m'attendre.

— Ma famille, monsieur, je n'en ai pas; je suis orphelin. Mes principes, vous pouvez les demander à mes amis, ce sont ceux d'un honnête homme. Ma fortune est dans l'avenir. C'est mon travail qui me la donnera. Je suis très ambitieux et je travaille beaucoup.

Il y eut un nouveau silence. André, dévoré d'impatience, ne pouvait tenir en place dans son fauteuil.

— Mon Dieu, monsieur, fit enfin M. de Coromera avec un sourire un peu dédaigneux, je ne sais vraiment que vous dire. Votre démarche me surprend; elle est tellement en dehors de tous les usages!... Ordinairement les demandes de cette nature se font par l'intermédiaire d'une personne connue, bien posée, ou d'un saint prêtre, ce qui offre toutes garanties.

— Oui, je sais, dit André avec vivacité, les mariages sont comme les duels et se traitent par intermédiaires. Que voulez-vous, monsieur? en ma qualité d'artiste, j'ai le droit d'être un peu indépendant et d'ignorer les usages du monde.

— Il faut les apprendre, monsieur, répliqua

M. de Coromera de sa voix glacée en reprenant la plume, comme pour rompre l'entretien.

— Monsieur, écoutez moi je vous en prie, insista André avec énergie. Vous ne pouvez pas me repousser ainsi. Je reconnais que ma démarche doit vous surprendre, je reconnais aussi qu'elle est en dehors des usages. Mais songez que j'aime ardemment, que cette passion dominera désormais toute ma vie, que je veux réussir enfin, parce que je sens en moi la force de renverser tous les obstacles. Vous ne voudrez pas faire notre malheur à tous deux.

— Vous pensez donc, dit M. de Coromera avec sa froide ironie, que ma fille sera malheureuse si elle ne vous épouse pas?

— Oui, je le crois, monsieur, parce qu'elle me l'a dit.

— Elle vous l'a dit!

— Je sais que je puis compter sur elle comme elle peut compter sur moi. Et c'est pour cela que vous me voyez tant de confiance.

M. de Coromera jeta sur André un regard troublé. Ses lèvres se serrèrent encore et blanchirent. Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas laisser éclater sa colère en recevant en pleine poitrine une pareille déclaration.

Mercédès aimait et il n'en savait rien! L'avare auquel on vole son trésor n'a pas de déception plus cruelle ni de rage plus vive.

Mais l'homme religieux sut étouffer la violence de ses sentiments.

— Monsieur, dit-il, Mercédès est encore très jeune et elle n'a pas le droit de s'engager sans consulter ses parents. Vous voulez une réponse. Eh bien ! je vous déclare qu'elle ne sera jamais à vous. Vous appartenez à un monde qui n'est pas le nôtre. Si ma fille se marie un jour, je veux que mon gendre ait mes idées, mes convictions. Je ne veux qu'un chrétien et un pratiquant. Voilà tout ce que je puis vous dire.

Il tourna à moitié le dos au jeune homme, après lui avoir fait cette réponse d'une voix qui frémissait, malgré ses efforts pour garder son calme.

André comprit qu'il était inutile d'insister.

Il se leva pâle, résolu.

— Et moi, je vous jure, monsieur, que Mercédès sera ma femme, dit-il avec fermeté.

Il sortit de cette maison la tête en feu, la poitrine oppressée. Il courut jusqu'au quai. Là seulement, il put respirer. Il s'arrêta sur le pont et prit plaisir à voir passer les voitures, à regarder le va-et-vient d'un grand bateau qu'on déchargeait. C'était de la vie, du mouvement ; cela faisait du bien, cela ranimait.

Dès qu'André l'eut quitté, M. de Coromera prit son chapeau, boutonna sa redingote qui montait jusqu'au menton et courut à la rue de Sèvres. Il s'arrêta devant une haute façade blanche, aux

fenêtres grillées, dont la grande porte était toujours entre-bâillée.

Il se glissa à travers l'étroite ouverture et passa devant la loge du frère portier qui le salua d'un sourire discret et lui fit signe qu'il pouvait monter.

Le Père Vérat était chez lui.

XII

Les amis d'André Vigneras ne tardèrent pas à deviner son secret. On l'avait vu très assidu, à Étretat, auprès de Mercédès et de sa mère. A Paris, on remarqua qu'il était moins expansif, plus préoccupé qu'à l'ordinaire. Il restait enfermé dans son atelier tout le jour et recevait froidement ceux qui venaient le voir. Enfin, il n'était plus le même. On en conclut qu'il était amoureux et que l'objet de cette passion était la belle créole dont les yeux noirs et la taille opulente avaient fait une révolution sur la plage d'Étretat.

André ne fit cependant ses confidences qu'à un seul de ses amis, le meilleur, le plus intime, à Maurice Campredon. Ce jeune homme fort riche, fort généreux, fort intelligent, était le Mécène de la petite colonie artistique qui s'est établie depuis quelques années dans le quartier Monceau. Assurément, beaucoup de ces artistes avaient une

situation assez indépendante pour se passer de ses bienfaits. Il ne venait en aide, de cette façon, qu'aux débutants, auxquels il facilitait, par de généreux achats, les pénibles commencements de la carrière.

A tous, il offrait sa large hospitalité, les ressources de ses nombreuses relations, une affabilité toujours égale et sûre. Pour être bien accueilli chez lui, il suffisait de remplir deux conditions : il fallait être un honnête garçon et avoir du talent.

Ces deux qualités, Vignerac les possédait à un haut degré. Campredon avait deviné en lui un artiste de grande valeur, un travailleur acharné, un ambitieux. Il l'avait toujours soutenu, aidé, encouragé et il le plaçait au premier rang, par le talent et par le cœur, dans cette pléiade d'artistes qui l'entouraient.

Maurice Campredon était un homme jeune encore ; il n'avait pas trente-cinq ans. Sa physiologie pâle et blonde gardait quelques traces de fatigue qui indiquaient que sa jeunesse avait flambé rapidement dans le feu de ses vingt ans. Il avait subi le sort commun des jeunes gens qui se trouvent jetés avec une grande fortune et une heureuse figure sur le pavé de Paris. Il avait vécu beaucoup et très vite. Après les lassitudes morales et physiques de cette vie à outrance, le besoin de repos était venu de bonne heure.

Il s'était retiré un peu las et un peu dégoûté dans un somptueux hôtel qu'il avait fait bâtir en bon air, loin de ce centre de Paris qui bat la fièvre. Il rapportait de sa courte campagne de plaisir une raison mûrie, un enthousiasme refroidi, mais non éteint et beaucoup de ce scepticisme qui cherche, qui examine, qui veut des preuves, religion des hommes forts et des peuples intelligents.

Campredon portait un vif intérêt à André Vigneras. Il y avait peut-être, dans ce sentiment, un peu d'orgueil personnel. Il avait deviné le talent d'André, alors qu'il était encore perdu dans la foule des débutants. Les premières esquisses signées Vigneras et le premier grand tableau du jeune peintre ornaient le vaste atelier où il avait réuni sa meilleure collection d'œuvres d'art.

Il pensait, et avec raison, que ses encouragements et ses conseils n'avaient pas été étrangers aux brillants succès remportés par l'artiste. Il s'intéressait à son œuvre qu'il avait vue se développer. Son esprit très droit et débarrassé de toutes fausses croyances, n'avait de foi et de passion que pour les formes idéales du génie humain. Son amour pour les arts survivait seul aux affections et aux extases d'un temps disparu.

Dès son retour d'Étretat, André avait couru chez Campredon et lui avait fait part de sa passion pour Mercédès. Campredon fronça un peu les sourcils

en entendant cet aveu, et regarda son ami d'un air inquiet. Il connaissait André, et, à la manière dont celui-ci lui avait parlé de Mercédès, il comprenait que c'était un amour profond, que rien ne pourrait vaincre et qui grandirait, au contraire, dans les obstacles et les difficultés.

Il ne répondit rien, poussa un soupir, et instinctivement tourna les yeux vers le panneau où les premières œuvres de Vigneras étaient suspendues.

— Que regardez-vous-là? fit celui-ci un peu surpris du silence de son ami.

— Rien... une idée triste m'a traversé l'esprit; une idée peut-être absurde.

Il ne voulait pas dire sa pensée. Il songeait sans doute que ces belles œuvres n'auraient pas de lendemain, et que le talent d'André ne survivrait pas à cet amour qui allait prendre tout son être.

Après l'entrevue qu'il avait eue avec M. de Coromera, André vint de nouveau trouver Campredon. Il était très exalté. Le jour même, il avait aperçu Mercédès au Bois et la jeune fille lui avait adressé un sourire, un encouragement. Il parlait d'enlèvement. Campredon fut obligé de le calmer. Il lui annonça qu'il venait de lui obtenir une commande importante du gouvernement, un plafond du Louvre à peindre.

André eut un geste de découragement.

— Je ne suis plus bon à rien, dit-il. Attendez

que cette malheureuse crise soit finie et que j'aie épousé Mercédès.... Oh! il me semble qu'alors je ferai de belles choses, vous verrez; je réparerai le temps perdu.

En rentrant chez lui, il fut très surpris de trouver une lettre de M. de Coromera. Le père de Mercédès le priait, en termes cérémonieux, de venir le trouver le lendemain à quatre heures.

André était dévoré d'angoisse et d'impatience. Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, il lui sembla que les heures marchaient avec une insupportable lenteur. Quelle communication M. de Coromera pouvait-il avoir à lui faire?

A quatre heures précises, il sonnait devant la porte des bureaux de la Banque catholique. Le même personnage glabre vint lui ouvrir du même air renfrogné et l'introduisit chez M. de Coromera.

L'accueil de ce dernier fut un peu moins froid et un peu moins dédaigneux.

— J'ai réfléchi et j'ai parlé sérieusement à ma fille, dit-il avec la componction d'un homme résigné. Je vois, en effet, que ma vigilance paternelle a été en défaut, et que Mercédès a un sentiment pour vous. Je vous le dis franchement encore : ce n'est point le mariage que j'avais rêvé. Cependant, je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression de la réponse que je vous ai faite avant-hier. Ce mariage n'est point impossible. Mais il ne se fera

qu'à trois conditions. D'abord, je désire qu'un certain délai s'écoule, afin d'être bien sûr que cette sympathie que vous éprouvez l'un pour l'autre est sérieuse et réfléchie. Ensuite, comme Mercédès n'aura pas de dot, je veux que vous me donniez des garanties rassurantes pour l'avenir en me prouvant que vous êtes capable de gagner largement votre vie. Enfin, j'exige que jusqu'à ce que je sois pleinement rassuré sur les deux points que je viens de vous fixer, vous vous absteniez de voir ma fille. Je serais même heureux que vous pussiez faire une longue absence.

André, au comble de la joie, eut toutes les peines du monde à retenir l'élan de sa reconnaissance. Il trouvait ces conditions très justes et très raisonnables. Il se voyait déjà le mari de Mercédès dans un délai que son ardeur au travail devait rendre le plus court possible. Décidément, il avait mal jugé M. de Coromera. C'était un homme d'un abord froid, gâté par une superstition exagérée, mais qui, au fond, avait du cœur, et devait aimer sa fille.

— J'accepte toutes vos conditions, monsieur, dit André; je m'y sou mets absolument. Mais laissez-moi espérer que vous ne prolongerez pas trop longtemps mon attente.

— Ce délai sera d'au moins deux ans, je vous en préviens, dit M. de Coromera qui avait retrouvé sa voix sèche et son geste anguleux.

— Deux ans ! fit le pauvre André fort déçu et fort attristé.

— Réfléchissez, monsieur ; quant à moi, mes réflexions sont faites et ma décision est irrévocable.

Pour André dont la vie était très active et qui, en peu de temps, avait marché d'un pas si rapide, ces deux années paraissaient un retard interminable apporté à son bonheur. Mais il était encore tout enthousiasme et tout illusions. Il avait le ferme espoir que M. de Coromera céderait, lorsqu'il verrait la puissance, la sincérité de son amour, et qu'il abrégèrait de lui-même ce délai imposé par une prudence exagérée.

Il remercia de très bonne foi le père de Mercédès et lui exprima en termes émus sa profonde reconnaissance et son inébranlable confiance en l'avenir.

Quand il eut raconté à Maurice Campredon les détails de cet entretien auquel il ne pouvait croire encore :

— Eh bien ! que comptez-vous faire maintenant ? dit son confident habituel en le regardant avec cette expression d'intérêt attendri que l'on porte à un malade chèrement aimé.

— Voici mon projet, dit André d'un ton décidé. Je vais renoncer pendant quelque temps aux tableaux, aux grandes compositions et me mettre à faire des portraits. Vous vous souvenez du

succès qu'a eu l'an dernier au Salon mon portrait de votre sœur madame Bélanger? En très peu de temps, je pense pouvoir me faire là une spécialité qui deviendra fructueuse. Quand j'aurai peint deux ou trois toiles à sensation, j'irai aux États-Unis, en Russie, je prendrai, s'il le faut un Barnum pour me précéder d'une réclame foudroyante. Il faut que chacune de ces deux années me rapporte au moins cent mille francs.

— Et après?

— Après? mais je me marierai, je continuerai à peindre quelques portraits, afin d'assurer largement notre existence et même notre superflu, car je veux que Mercédès continue la vie de luxe et d'élégance à laquelle elle est habituée. Puis, je reprendrai les grands sujets dont je vous ai parlé autrefois; je peindrai mon plafond dont vous aimez tant l'esquisse, vous savez, *l'Éternel Féminin*...

— N'avez-vous pas peur de vous gâter un peu la main en peignant tous ces portraits?

— Au contraire, dit vivement André. C'est une gymnastique très utile pour s'assouplir, à la condition qu'on n'en abuse pas.

Mille projets flambaient dans son imagination surexcitée par la joie d'une réussite qui, la veille même, lui paraissait impossible et que maintenant il croyait certaine.

Cette lutte contre la fortune qui pour tant d'au-

tres est un combat de géants, lui semblait un jeu d'enfant. Il se sentait le feu sacré, le talent nécessaire pour arriver très vite et très loin. Il ne s'agissait que de tirer habilement parti des dons que la nature lui avait si généreusement octroyés et de diriger ses efforts vers un but pratique d'un produit immédiat et certain. L'idéal reprendrait ses droits plus tard.

DEUXIÈME PARTIE

I

Maurice Campredon resta quelque temps sans nouvelles de son ami. Lui-même était parti pour l'Italie quelque temps après ces derniers événements. Au bout de deux mois, il reçut d'André la lettre suivante :

« Saint-Petersbourg, 3 novembre.

» Mon cher ami,

» Je suis arrivé ici il y a quinze jours. Si vous n'aviez pas été absent de Paris, que de choses j'aurais eu à vous dire ! J'ai été tellement absorbé que je n'ai pas eu le courage d'écrire. Vous devinez quel était le sujet de mes préoccupations. Mais ce que vous ne pouvez deviner, ce que je puis à peine vous exprimer, c'est le bonheur que j'ai éprouvé pendant les quelques jours qui ont précédé mon

départ de Paris. Vous sentez bien que je n'ai pu tenir la promesse que j'avais faite à M. de Coromera. Je l'ai revue deux fois. D'abord, un soir, aux Champs-Élysées. Je l'ai eue à mon bras pendant près d'une heure ! J'ai retrouvé là une de mes chères soirées d'Étretat. J'ai pénétré de nouveau dans cette âme tendre, enthousiaste ; j'ai entendu cette voix aux modulations ardentes. Elle m'a dit qu'elle m'attendrait, qu'elle avait confiance en moi, que l'absence ne ferait que la fortifier dans sa résolution. Quand je l'ai quittée, j'étais comme grisé. Elle m'a donné une fleur qu'elle avait à son corsage et m'a dit : gardez ceci en mémoire de votre femme. Oh ! j'aurais voulu me jeter à ses pieds, me prosterner devant elle ! La seconde fois, je l'ai aperçue au Bois... Mais à quoi bon vous raconter tout cela, mon cher sceptique ? Je vous vois déjà sourire et me traiter de grand enfant. Car, à notre époque, il n'est pas permis d'être jeune, d'être enthousiaste, d'être amoureux, et je dois vous sembler un peu démodé. Arrivons donc aux choses pratiques.

» J'ai été trouver le prince Labanoff avec lequel j'ai eu le plaisir de déjeuner plusieurs fois chez vous. Je lui ai demandé s'il pensait que la haute société de Pétersbourg accueillerait bien un artiste parisien qui viendrait dans l'intention de reproduire les traits de ses membres les plus illustres. Non seulement cet excellent prince m'a

encouragé dans mon projet, mais encore il m'a envoyé deux jours après, par son secrétaire, une véritable liasse de lettres de recommandation pour les principaux personnages de la Cour. On m'a fait ici presque une ovation. J'ai aperçu chez les libraires de Pétersbourg des photographies de la *Mort d'Hernani*. Je croyais tomber au milieu d'indifférents : je ne vois que des amis. Je me préoccupais des moyens de pénétrer des inconnus ; je trouve partout des portes ouvertes, des mains qui se tendent vers moi. Je suis déjà à l'ouvrage. Je peins le portrait de la sœur du prince Labanoff, une personne mince et pâle dont la physionomie est très intéressante. Je prends souvent le thé chez elle. Elle fait d'excellente musique et je vois dans son salon, de quatre à six, toute l'aristocratie de Pétersbourg. J'ai déjà trois portraits en vue. Inutile de dire que ces toiles seront couvertes de roubles.

» En somme, mon séjour ici s'annonce bien. Cela me donne beaucoup de cœur à l'ouvrage et pourtant, malgré cet accueil chaleureux, malgré ces séduisantes promesses, je tourne bien souvent mes regards vers Paris où j'ai laissé les deux grandes affections de ma vie. Je vous ai dit au commencement de ma lettre où était placée l'une de ces affections. Quant à l'autre, je vous laisse le soin de la deviner, mon cher ami, mon cher bienfaiteur, vous à qui je dois en grande partie ce

que je suis et qui, me faisant profiter des sympathies qui vous entourent, m'avez encore rendue si facile la tâche que j'accomplis aujourd'hui. »

André Vigneras resta à Pétersbourg l'hiver et le printemps suivant. Il envoya au Salon trois portraits : celui de mademoiselle Olga Labanoff, celui du général Bariatine et les enfants de madame Angeliéff, une délicieuse aquarelle.

Ces portraits eurent un grand succès. André remporta une première médaille.

Il revint à Paris au bout d'une année. Il ne pouvait plus y tenir. Il fallait qu'il revit Mercédès. Il savait que M. de Coromera était toute la journée dans ses bureaux de la rue des Saints-Pères. Il se présenta donc à son domicile, boulevard Haussmann, afin de voir madame de Coromera et Mercédès. C'était la première fois qu'il allait chez elles. La créole l'avait toujours prié d'éviter de leur faire une visite que son mari connaîtrait certainement et qui ne pourrait que l'irriter. Mais dans les circonstances où il se trouvait, il pensait que le père de Mercédès ne lui en voudrait pas de sa démarche. Son voyage en Russie avait réussi au delà de ses espérances. Il rapportait près de cent mille francs dans sa valise et l'espoir certain de gagner au moins pareille somme s'il faisait un second voyage à Pétersbourg. Il était comme grisé de son succès, impatient de le faire partager

à celle qu'il aimait et dont, depuis près d'un an, il n'avait pas nouvelles.

En sortant de chez Maurice Campredon vers lequel il était accouru tout d'abord pour lui rendre compte des heureux résultats de son voyage, il alla boulevard Haussmann. On lui dit que M. et madame de Coromera ne demeuraient plus dans la maison. Ils avaient loué très loin, de l'autre côté de l'eau, rue Servandoni. Ce fut pour André un coup pénible. Il s'était monté la tête à l'idée de cette visite; il avait au cœur un peu de cette angoisse charmante qui accompagne l'approche d'une grande joie. La déception fut cruelle.

Il eut en même temps une crainte vague. Pourquoi M. de Coromera avait-il obligé sa femme et sa fille à quitter le centre de Paris élégant et les avait-il fait émigrer dans ces froids quartiers et dans cette rue absurde qui ressemble au couloir humide d'un couvent? Il prévoyait quelque malheur accompli ou prêt à naître.

Il sauta en voiture et se fit conduire rue Servandoni. La voiture s'arrêta devant une grande porte sombre encadrée dans un mur humide et surmontée de deux lions en pierre rongée et verdie.

Une femme à l'air triste, vêtue de noir et coiffée comme une religieuse, vint ouvrir.

— Ces dames ne sont pas ici, répondit-elle d'un ton lent à la question d'André Vigneras, madame

est au Luxembourg, mademoiselle est à l'église avec son père.

— Quelle église?

— Saint-Sulpice.

Quelques instants après, André montait les marches de Saint-Sulpice.

Il y avait une cérémonie qui attirait tout le public dévot du quartier. On ordonnait de jeunes prêtres.

Au moment où André entra, l'église était obscurcie d'une buée grise que traversait obliquement un chaud rayon de soleil venant d'en haut et teint des couleurs du prisme. L'odeur de l'encens brûlé à profusion prenait à la gorge, tandis qu'une musique très douce exécutée sur les notes les plus hautes de l'orgue frissonnait comme un gazouillement dans les voûtes.

Lorsqu'André laissa retomber la porte matelassée, un vieillard éclopé coiffé d'une calotte noire lui tendit un goupillon usé où pleuraient quelques gouttes d'eau bénite. Il passa rapidement et alla se mettre debout à l'entrée de la nef. L'église était si remplie qu'il était bien difficile de reconnaître, au milieu de ces têtes nombreuses et serrées, la personne qu'il cherchait ardemment des yeux.

Au fond, il vit un groupe de surplis blancs prosternés et au-dessus la mitre d'or d'un évêque dans des nuages d'encens d'un gris très fin.

C'était la seconde fois qu'il entrait dans cette église. Il se rappelait y être venu à son arrivée à Paris. Il avait alors passé de longues heures devant les superbes fresques d'Eugène Delacroix. En un instant, ces souvenirs se pressèrent dans sa mémoire et il se revit pauvre et inconnu, appuyé contre cette grille en fer, dévorant des yeux ces chefs-d'œuvre du plus grand peintre moderne. Et maintenant encore, malgré son impatience de revoir Mercédès, il ne put passer devant les fresques sans s'y arrêter.

Un jour mauvais glissait sur ces peintures éblouissantes et en jaunissait l'éclat. Le prêtre qui disait habituellement la messe à cette chapelle avait les yeux faibles. Avec ce sans-gêne dont les gens d'église usent ordinairement envers les œuvres d'art, il avait fait mettre un rideau vert devant la fenêtre. Les couleurs s'écaillaient sous l'humidité. La poussière tombait en longues traînées grises sur ces fonds brillants. Et ces deux grandes pages restaient là perdues dans une sorte de demi-jour obscur, dédaignées par les dévots qui trouvaient les couleurs trop criardes et les mouvements des personnages inconvenants pour une église.

Dans une chapelle voisine, une mauvaise image de la Vierge, réputée miraculeuse, était entourée de cierges. Il y avait constamment devant elle quelques fidèles agenouillés et penchés très bas avec une ferveur profonde.

André Vigneras suivit le bas-côté de l'église. Il marchait lentement. Ses regards fouillaient les rangées de fidèles et tâchaient de deviner le visage des femmes inclinées devant l'évêque qui bénissait.

Il parcourut ainsi les trois quarts de l'église. A mesure qu'il marchait, sa fièvre augmentait. L'anxiété de ne pas apercevoir celle qu'il cherchait le rendait pâle. Les fidèles assez nombreux, réunis dans le bas-côté, lui lançaient en dessous des regards durs. Ils étaient très scandalisés par son attitude indifférente et par le bruit qu'il faisait en poussant les chaises devant lui.

Un tintement prolongé de sonnette annonça que la bénédiction était finie. Tous les fronts se relevèrent et dans le brouhaha des chaises qu'on replaçait, on entendit un bruit de mouchoirs, comme au théâtre, après la scène capitale d'un drame.

Tout à coup, André s'arrêta brusquement. Son émotion fut si forte qu'il dut s'appuyer à une chaise, devant lui. Il venait d'apercevoir Mercédès.

La jeune fille était dans la pénombre, avec un grand voile bleu abattu sur sa figure. M. de Coromera plus jaune, plus bilieux que d'habitude, restait agenouillé, le front penché, et serrait contre sa bouche la tranche d'un gros livre de prières.

Mercédès, la tête droite, levait les yeux vers la voûte emplie d'ombre. Elle semblait perdue dans une longue extase et ne faisait pas un mouvement.

— Peut-être pense-t-elle à moi, se dit André.

Et il fixa plus ardemment encore ses yeux sur ce beau profil caché par le voile, comme s'il eût voulu pénétrer dans la rêverie de la jeune fille.

Il ne cessait pas de la regarder. Il lui semblait que la fixité de ses regards devait finir par peser sur Mercédès et l'amener à se tourner vers lui.

Mais elle ne bougeait pas et restait toujours dans sa pose extatique.

André ne pouvait tenir en place; il étouffait. Cette tranquillité de l'église, cette musique calme, ces mouvements réglés de toute une foule qui accompagnait chaque acte de la cérémonie, loin de l'apaiser, exaspéraient encore son impatience.

Sa nature impressionnable ne pouvait supporter cette épreuve énervante. Il avait les larmes aux yeux, des larmes de douleur et de rage. Il demanda à un assistant si la cérémonie serait bientôt finie. On lui répondit qu'elle durerait encore à peu près une heure. Il n'eut pas le courage d'attendre.

Brusquement il revint en arrière, marchant vite cette fois. Il sortit de l'église. Au dehors, la place déserte brûlait sous un soleil ardent. C'était comme la vaste cour d'un cloître avec sa fontaine monumentale ornée d'évêques, son pourtour d'arbres roussis et poudreux, les murs sombres du séminaire précédés d'une grille verte et, au fond, le bâtiment disgracieux de la mairie. A droite, il y avait un peu de mouvement. Quelques rares passants traversaient la chaussée et un omnibus tournait le coin de la place où s'égalait, avec ses couleurs crues, l'énorme affiche d'un déménageur.

André resta un instant comme ébloui par la réverbération du soleil. Il descendit lentement les marches de l'église; puis, il se dirigea vers le Luxembourg.

Il voulait revoir madame de Coromera, savoir ce qui s'était passé en son absence, lui demander si Mercédès avait souvent parlé de lui, tandis qu'à l'autre bout de l'Europe, dans les glaces de la Russie, il lui gardait un souvenir si tendre et si passionné.

Après quelques minutes de recherches, il aperçut au pied d'une statue la créole vêtue de blanc, étendue sur deux chaises, toujours indolente et regardant devant elle de ses grands yeux vagues, tandis que la négresse Aspasia, la nuque roussie par le soleil, tendait un gâteau à un enfant qui avait peur de sa grosse face noire et des dents blanches et aiguës que son sourire de bonne bête découvrait.

En apercevant André, la mère de Mercédès eut un mouvement de surprise.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle avec plus d'animation que d'ordinaire.

Elle lui serra la main un peu nerveusement.

— Aspasia, donne une chaise.

La négresse avança une chaise et regarda le jeune homme avec un étonnement triste.

— Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas ? ajouta madame de Coromera sans autre préambule.

— Quelle lettre ? non, madame, je n'ai rien reçu de vous, dit André surpris.

— Je vous l'avais cependant adressée en Russie, à Moscou. J'espérais que la poste saurait bien vous trouver.

— J'étais à Saint-Pétersbourg, madame, observa André.

— Ah! c'est vrai!... Mon Dieu, je n'aurai donc jamais ma tête à moi! C'est que j'ai été si préoccupée, si tourmentée dans ces derniers temps! Eh bien! monsieur André, vous connaissez la nouvelle?... dit-elle en joignant les mains et en poussant un gros soupir.

— Je suis arrivé hier, madame. Je ne sais à quoi vous faites allusion.

— Ma pauvre Mercédès veut me quitter.

— Comment cela?

— Elle veut se faire religieuse.

— Religieuse!

Il resta immobile, comme pétrifié par cette nouvelle invraisemblable, écoutant à peine la voix de madame de Coromera qui parlait très vite et lui racontait à sa manière, c'est-à-dire sans beaucoup de suite, ce qui s'était passé et comment Mercédès lui avait un jour annoncé sa résolution irrévocable.

Depuis six mois, Mercédès allait tous les jours à l'église avec son père; le Père Vérat ne quittait presque plus la maison. Ils causaient souvent tous les trois, le soir, dans le salon. Elle ne prenait pas part à leur entretien et restait à regarder des gravures de modes. Elle le regrettait bien maintenant parce qu'elle aurait peut-être deviné ce qu'on voulait faire de sa pauvre enfant. Elle voyait seulement que sa fille, qui était autrefois très élégante, ne

s'habillait plus. Mercédès mangeait à peine; probablement ils la faisaient jeûner. Bien souvent elle avait mauvaise mine. Elle ne voulait plus aller ni au spectacle ni au bal.

Il y a six mois, monsieur de Coromera les fit déménager. Ils quittèrent leur appartement si gai du boulevard Haussmann pour venir dans la rue sombre et humide qu'ils habitaient actuellement. Madame de Coromera avait une chambre sans cabinet de toilette et la salle à manger était carrelée. Elle pleura beaucoup; Mercédès ne dit rien. Son père était plus près de ses bureaux et tous les matins il pouvait aller à la messe avec elle avant de se rendre à ses affaires. Ce changement de quartier parut convenir aussi au Père Vérat qui habitait rue de Sèvres.

Un jour, elle voulut donner à Mercédès une de ses parures de jeune fille qu'elle ne mettait plus : des turquoises et des cailloux du Rhin. Mercédès la remercia et lui dit qu'elle ne porterait jamais plus de bijoux.

— Tu ne resteras pas pourtant toute ta vie sans aller au bal?

— Je n'irai plus, répondit-elle.

— Mais quand tu seras mariée?

— Je ne me marierai pas.

Cela était dit nettement, comme une chose arrêtée, décidée. Madame de Coromera ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

— Je lui fis répéter trois fois ce qu'elle venait de dire, poursuivit-elle. Trois fois, elle m'affirma qu'elle ne voulait pas se marier. Je lui rappelai alors la promesse qu'elle vous avait faite. En entendant votre nom, je vis bien qu'elle était un peu troublée. Mais elle se remit vite et, toujours du même ton décidé, elle me dit : « Quand j'ai pris cet engagement, j'étais une enfant; depuis j'ai réfléchi, Dieu m'appelle à lui, je le sens, j'entends tous les jours sa voix. Quant à la personne à laquelle vous faites allusion, ma mère, si vous la revoiez, dites-lui que je la remercie de l'intérêt qu'elle m'a porté... Dites à M. Vigneras que je prierai pour lui et que je l'engage à vivre en chrétien à l'avenir. »

— Mais c'est affreux ! c'est affreux ! dit André en serrant les poings avec force.

Derrière lui, la pauvre Aspasia sanglotait.

Madame de Coromera reprit :

— Alors je vous écrivis, je vous disais de revenir immédiatement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Mercédès ne peut vous avoir oublié; dans les premiers temps elle me parlait souvent de vous, elle vous aimait.... Oh! oui elle vous aimait bien, la pauvre enfant! ajouta la créole avec des larmes dans les yeux. Il faut que vous la sauviez; vous seule pouvez me la rendre.

— Mais vous auriez dû provoquer une explication avec votre mari. Mercédès n'est pas majeure; il n'a

pas le droit de la faire entrer au couvent si vous vous y opposez.

— M. de Coromera a pris l'habitude de ne pas compter avec moi, dit la pauvre femme d'un ton triste. C'est ma faute, j'étais toujours occupée de sottises, je l'ai laissé décider tout ce qu'il a voulu. Et puis, il me fait peur. Si vous le connaissez !...

Et elle frissonna comme si le souvenir de violences passées était venu se représenter tout à coup à son esprit.

— Quand pourrai-je voir Mercédès? demanda André.

— Elle va venir tout à l'heure ici avec son père en sortant de l'église. Mais il ne faut pas qu'elle vous aperçoive, même si elle reste seule avec moi.

— Non, je veux lui parler seul à seule, le soir autant que possible.

— Eh bien! ce soir, si vous voulez.

— Où?

— Dans ce jardin. Je tâcherai de l'y amener après la prière du soir. Nous nous promènerons dans l'allée que voici.

Elle montra du bout de son ombrelle une allée de tilleuls très ombragée.

André était comme fou. Cette nouvelle l'avait bouleversé en lui ôtant toutes ses forces, en lui enlevant même la faculté de penser.

Il lui fallut quelque temps pour se remettre.

— Quel événement! dit-il enfin d'une voix saccadée par la douleur et la colère. J'aurais dû prévoir cela... Voilà donc pourquoi il voulait m'éloigner de Paris pendant si longtemps! Je comprends tout maintenant... Oh! mais ils n'auront pas le dernier mot, je leur disputerai Mercédès. Il est impossible qu'en me revoyant, elle ne soit pas touchée du souvenir de ce qui s'est passé entre nous... il est impossible qu'elle m'ait oublié!...

— La pauvre est bien changée, dit madame de Coromera en secouant la tête. Elle est froide avec moi; elle m'embrasse à peine, elle me dit *vous* comme à une étrangère.

Elle resta accablée, les yeux gonflés de larmes. Puis, une idée traversant sa tête légère :

— A propos, dit-elle, savez-vous ce que mon mari a fait de mon portrait, celui d'Étretat? Il s'est mis en colère quand il l'a vu; il m'a dit que c'était une honte de se faire peindre aussi décolletée. Et puis, il l'a donné à un peintre, un jeune homme que protège le Père Vérat. On m'a mis des cheveux blonds, une peau de bête, une tête de mort entre les mains et on a fait de moi une sainte Madeleine. J'orne maintenant une des chapelles de la rue de Sèvres. J'ai été voir ça; c'est vraiment drôle.

Oubliant son chagrin, elle rit à ce souvenir.

— Ont-ils effacé la signature, au moins? fit André avec colère.

— Je ne pourrais pas vous dire. Ils sont bien capables de l'avoir laissée.

— Je vois que j'ai plusieurs comptes à régler avec ces gens-là, dit André d'une voix brève.

Il se leva vivement.

— Où allez-vous? dit madame de Coromera dont la nature timide et indolente craignait toujours quelque éclat.

— J'aurai l'honneur de vous revoir ici, ce soir, chère madame, dit André. Je vous en supplie, faites en sorte que Mercédès vous accompagne. Malgré tout, je veux avoir confiance; je ne puis croire qu'elle m'abandonne, après les promesses que nous avons échangées. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour l'obtenir!... J'étais si heureux de revenir, je m'attendais si peu à cet affreux événement!...

Il sentit de nouveau au cœur la morsure de la douleur.

Un nuage passa devant ses regards et les obscurcit. Il lui sembla qu'un vertige lui faisait tourner la tête.

Il quitta tristement madame de Coromera en lui disant encore :

— A ce soir.

La pauvre Aspasia se pencha alors vers sa maîtresse et lui touchant le bras :

— Maîtresse, fit-elle de sa voix zézayante d'enfant, vous voyez que le marc de café avait raison; je

vous avais bien dit ce matin qu'il reviendrait. Mercédès restera avec nous.

Et joignant ses grosses mains noires, la négresse poussa un gros soupir en suivant des yeux André qui s'éloignait.

III

André Vigneras n'alla pas bien loin. Il s'assit sur une chaise au pied d'un marronnier, à un endroit où il pouvait apercevoir encore le bord de la robe blanche de madame de Coromera. Il attendit. Au bout d'une demi-heure, il vit Mercédès qui venait au bras de son père. La jeune fille avait la démarche grave. Elle glissait lentement sur le sol sans ce balancement qui développait autrefois la grâce de sa taille.

Elle était habillée très simplement d'une robe grise foncée et d'un petit vêtement de laine noire. Son visage était toujours caché sous un voile épais.

L'émotion qu'André éprouva en la voyant lui révéla de nouveau toute la puissance de son amour. Mais ce fut un sentiment douloureux, car il pensait que cet amour n'était plus partagé et que ce cœur qui s'ouvrait jadis avec une si tendre expansion était maintenant fermé pour lui.

Il la regardait avec une sorte de pitié attendrie, souffrant pour lui-même et souffrant pour elle aussi qui avait dû être bien savamment torturée pour arriver peu à peu à un semblable détachement, à une si complète insensibilité.

Mais André n'avait pas le tempérament triste ni résigné. Il était résolu à la lutte. Son regard s'arrêtait sur M. de Coromera qui marchait auprès de sa fille, à petits pas, sans tourner la tête. Il mesurait des yeux son ennemi et se promettait de lui faire sentir avant peu de terribles coups.

Mercédès s'assit auprès de sa mère. M. de Coromera ne resta qu'un instant près d'elles. Ils ne se parlaient pas. On sentait peser sur ce groupe le lourd ennui de la désunion.

Au bout de quelques minutes, le père de Mercédès se leva pour aller rejoindre deux dominicains qui passaient. Un quart d'heure après, ces dames s'éloignaient à leur tour.

Le soir, madame de Coromera voulut accompagner sa fille à la prière. En sortant de l'église, ce fut Mercédès elle-même qui lui proposa de venir faire un tour au Luxembourg.

— J'ai à vous parler, chère mère, dit-elle avec une onction grave.

Dès qu'elles furent dans le jardin, sous l'ombre des arbres, elle lui dit :

— Vous connaissez mes intentions, chère maman, je veux me consacrer au service de Dieu. Je tiens

à vous dire que le moment où j'entrerais en religion est prochain.

Madame de Coromera ne répondit rien. La pauvre femme baissa la tête et de grosses larmes parurent dans ses yeux.

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, dit Mercédès de sa voix calme. Je ne serai pas entièrement perdue pour vous. Vous me verrez de temps en temps. Et puis, vous aurez une grande consolation en pensant que je prie pour vous et que je suis désormais à l'abri des dangers du monde.

Cela était dit posément, tout d'une haleine, avec la tranquillité d'une leçon apprise.

— Ah! tiens, tu es une méchante enfant, dit la créole en éclatant tout à coup. On m'a fermé ton cœur; tu ne m'aimes plus.

— L'amour de Dieu permet d'autres affections. Jamais je n'oublierai, chère mère, vos bontés pour moi.

Madame de Coromera se laissa tomber sur un banc. Elle se lamentait, elle se reprochait son insouciance passée et l'influence qu'elle avait laissé prendre à son mari sur l'âme de sa fille. Maintenant Mercédès l'abandonnait; elle la laissait toute seule avec cet homme méchant qui la ferait mourir de chagrin. A travers les plaintes parfois enfantines de la pauvre femme, on sentait la douleur sincère de la mère. En réalité, elle adorait sa

filles et elle ne pouvait croire au coup qui allait la frapper.

Mercédès restait debout devant elle, les mains croisées, sérieuse et froide. Mais peu à peu le chagrin profond de sa mère faisait sur elle une impression lente. Elle sentait un certain trouble, elle ne se souvenait plus des phrases qu'on lui avait répétées à satiété, depuis un an, pour lui faire trouver naturelle et même héroïque la résolution monstrueuse qui lui avait été suggérée. Elle ne disait rien; elle se sentait l'esprit vide et le cœur lourd. Des larmes commençaient à lui monter aux yeux.

A ce moment, André parut.

Il avait marché doucement vers elle, tandis que madame de Coromera parlait. Depuis quelques instants, il était là; très pâle, la gorge serrée par l'attente de cet entretien décisif dont toute sa vie allait dépendre.

Mercédès sentit quelqu'un près d'elle et tourna la tête. Malgré l'obscurité, elle reconnut ou plutôt devina André.

— Mercédès! dit-il en faisant un pas vers elle.

Et comme elle restait immobile, frappée de stupeur :

— Mercédès, ajouta-t-il d'un ton de profonde affliction, vous m'avez donc oublié?...

Madame de Coromera se leva pour s'éloigner.

— Ma mère, ne m'abandonnez pas, dit la jeune fille en se rapprochant d'elle.

Mais madame de Coromera continuait à se retirer.

— Maman, reste, je t'en prie, fit Mercédès suppliante.

— Et moi, Mercédès, je vous conjure de m'écouter, dit André en posant sa main nerveuse sur le bras de la jeune fille.

Pâle et troublée, elle se laissa aller sur le banc. Il s'assit près d'elle. Alors, il lui prit les deux mains et la regarda un instant sans parler. Puis, comme le voile qu'elle portait cachait les traits de son visage, André écarta ce voile doucement. Elle le laissa faire.

En revoyant cette charmante figure, il éprouva une angoisse étrange. C'était bien elle; c'était bien cet ovale délicat d'une admirable pureté éclairé par les plus beaux yeux noirs qu'on pût voir.

Néanmoins, quelque chose d'indéfinissable avait changé ce ravissant visage. Autrefois, on sentait sous la pâleur de ce teint mat le rose de la vie. Maintenant, la pâleur seule était restée. Autrefois les yeux brillaient d'un éclat qu'ils avaient perdu, comme si la flamme intérieure qui les animait avait été soufflée par une bouche glacée. Quelques plis près des tempes et une trace noirâtre sous les paupières faisaient deviner les veilles, les

macérations, les jeûnes, — et la maigreur des joues confirmait ces indices.

— Mercédès, dit-il, lorsque son émotion lui permit de parler, ce que j'ai appris est-il vrai? Est-il possible que vous renonciez au monde, que vous vouliez, à vingt ans, vous ensevelir dans un cloître?

— C'est vrai, répondit-elle d'une voix faible en baissant les yeux, pour ne pas voir sans doute ces regards ardents qui la troublaient.

— Savez-vous pourquoi je suis revenu?

— On vous a dit sans doute ma résolution et vous allez essayer de m'en dissuader, fit-elle lentement. Je m'attendais à cette lutte dernière; je ne la croyais pas pourtant si prochaine. J'espère que Dieu me fera la grâce de me soutenir dans cette épreuve.

— Je vous jure qu'hier encore j'ignorais le malheur qui allait me frapper. Je suis revenu, parce que je croyais vous avoir méritée; je suis revenu pour vous rappeler, Mercédès, votre promesse d'il y a un an; je suis revenu pour faire de vous ma femme.

— Ainsi vous m'affirmez que vous ignoriez ma résolution? On ne vous a pas écrit pour vous presser de revenir et vous espériez m'épouser en arrivant à Paris.

— Oui, je vous l'affirme. Comment aurais-je pu supposer que vous m'abandonneriez ainsi après ce

qui s'est passé entre nous?... Mercédès vous ne vous souvenez donc plus de la petite église d'Étretat où, pour la première fois, vous vous êtes donnée à moi, où j'ai senti votre main presser la mienne?... Vous ne vous rappelez plus nos promenades sur les falaises par ces belles nuits d'été, pleines de poésie et de douceur?... Nous faisons alors de bien charmants rêves de vie à deux, d'amour profond et durable. Je vous appelais ma femme, vous me nommiez votre époux. Il me semblait que toute votre âme m'appartenait comme toute la mienne était à vous. Et maintenant, au bout de quelques mois, je vous retrouve froide, glacée, transformée. Vous m'avez repris votre cœur, vous avez oublié vos promesses. Il semble que cette page de votre vie soit déchirée... Vous ne m'aimez plus, mon Dieu! vous ne m'aimez plus!!...

Il cacha sa tête dans ses mains, sa pauvre tête de poète exalté, et tout son être fut secoué par des sanglots.

Mercédès restait immobile, avec un regard très fixe. Elle semblait ne rien sentir. Pourtant un peu de sang avait afflué à ses joues pâlies.

— Je vous en prie, ne vous faites pas de mal comme cela, dit-elle enfin en tournant les yeux vers lui avec quelque compassion.

— Ne pas me faire de mal!... Mais vous ne voyez donc pas que vous me tuez! s'écria-t-il

désespéré. Oui, au moral et au physique, vous me tuez. Vous dire ce que je souffre est impossible. Vous ne savez pas quelle est ma malheureuse nature. Vous qui n'avez plus ni nerfs ni sentiments, vous ne pouvez deviner ce qui se passe en moi.

Un léger frisson courut sur les épaules de Mercédès.

— Je vous aurais tant aimé! continua-t-il en lui prenant les mains. Vous auriez été si heureuse avec moi, je vous aurais rendue si fière de porter mon nom! Comme j'aurais travaillé courageusement près de vous et quelle inspiration j'aurais puisée dans votre amour! Avez-vous songé à tout cela, Mercédès, quand vous avez pris la résolution de m'abandonner? Je vous jure qu'à partir d'aujourd'hui ma vie est brisée. Mercédès, je vous supplie de réfléchir encore. Vous avez été détournée de moi, on a détaché votre cœur et votre esprit de toutes les choses de ce monde et vous avez cru commettre une action louable en vous donnant à Dieu... Eh bien! moi, je vous le dis, si vous faites cela, vous commettrez un crime, car vous me tuerez!

Mercédès baissa la tête; elle paraissait très émue, sa main était brûlante.

Il y eut entre eux un long silence.

Enfin, elle lui dit d'une voix un peu étouffée :

— Laissez-moi me remettre. Je m'attendais si

peu à vous voir maintenant? J'ai besoin de prier, de demander à Dieu de m'éclairer. Il ne faut pas vous désoler... Peut-être ne serai-je pas perdue pour vous. Dans quelques jours, je vous ferai connaître ma réponse définitive.

Ces paroles qui tombaient avec effort de ses lèvres et qui lui étaient comme arrachées, donnèrent une lueur d'espoir au pauvre André.

Mercédès était ébranlée. André était arrivé à un moment favorable lorsqu'elle venait d'être déjà suppliée par sa mère dont les larmes l'avaient touchée.

Il vit qu'il fallait profiter de ce rare instant; il voulut obtenir d'elle une promesse immédiate, un engagement formel. Il la pria si tendrement, il mit tant de feu dans l'expression de son amour, tant de douleur dans ses plaintes, que la jeune fille ne put résister. Un moment suffit pour détruire l'édifice si patiemment et si laborieusement construit par M. de Coromera et par son complice. Si André était arrivé quelques mois plus tard, il eût trouvé achevé ce travail sournois entrepris pour amener Mercédès à désirer la vie religieuse. Peut-être même, la jeune fille, entrée au couvent, aurait-elle été perdue pour lui. Mais elle n'était pas encore assez détachée de tout pour être insensible à la douleur de celui qui, pendant si longtemps, avait occupé ses rêveries de jeune fille. Sous les cendres de cet amour qu'un froid fanatisme avait lentement éteint, restaient encore quelques étin-

celles qui se ranimaient soudain au souffle brûlant d'André.

Comme il la suppliait encore, lui demandant un seul mot, lui disant qu'un « oui » tombé de sa bouche lui ouvrirait le ciel, elle poussa un profond soupir, se recueillit longtemps, puis enfin, baisant beaucoup la tête :

— Oui, murmura-t-elle bien bas.

André eut une explosion de joie touchante. Après avoir été si malheureux, il savourait l'ivresse d'une victoire inespérée.

Il appela madame de Coromera qui se tenait un peu plus loin, très anxieuse, et lui annonça la bonne nouvelle. Mercédès se jeta au cou de sa mère et l'embrassa longuement avec une sorte de passion.

La pauvre femme n'y comprenait rien et pleurait comme une enfant. Elle serrait les mains d'André, le remerciant de lui avoir rendu sa fille. Elle faisait des projets, parlait du mariage et songeait déjà à la toilette qu'elle aurait ce jour-là.

Mercédès était brisée. Elle tendit la main à André en lui disant de revenir à la même place dans deux jours. Il l'attira doucement vers lui et lui mit au front un long baiser.

Ils ne se parlèrent plus; ils étaient comme anéantis.

André, assis sur le banc, regarda Mercédès s'éloigner soutenue par sa mère. Longtemps après qu'elles eurent disparu, il continua à fixer ses

regards dans l'ombre qui noyait le tronc des arbres, comme s'il eût poursuivi sa vision.

Rentrée dans sa chambre, Mercédès, à bout de forces, alla tomber sur un prie-Dieu et y resta quelque temps ployée, absorbée dans ses pensées. Cette chambre avait une pauvreté de cellule. Elle l'avait voulue ainsi. Un lit de fer, sans rideaux, deux chaises, un prie-Dieu et un petit tapis placé près du lit, sur les carreaux rouges, composaient tout le mobilier. Les murs tendus d'un papier blanc et bleu étaient chargés de statuettes, de crucifix, d'images saintes, répandues avec une profusion tout espagnole.

Mercédès resta longtemps à genoux, le front penché, immobile. La respiration un peu haletante indiquait seule son angoisse profonde. Puis, tout à coup, elle eut une crise de nerfs terrible. Elle suffoquait. Il lui semblait qu'une main lui étreignait la gorge.

En restant froide et impassible dans son entretien avec André, elle avait essayé de jouer un rôle appris depuis longtemps. Mais ce calme n'était pas dans sa nature. Ses méditations, ses élans d'amour vers un être imaginaire auquel elle adressait depuis plus d'un an toutes les brûlantes tendresses de son cœur, les lectures qu'elle avait faites de livres écrits par des mystiques exaltés ou par de folles hystériques comme sainte Thérèse, avaient mis ses nerfs dans un état pitoyable.

Cette dernière secousse l'achevait. Elle ne savait plus où elle en était. Elle souffrait beaucoup. Ses regards égarés se portaient sur les crucifix, les images, les chapelets, comme si elle eût attendu un secours surnaturel. Elle aurait voulu qu'une voix lui dit si elle avait bien ou mal agi. Un remords grandissait dans son âme. Sa pitié pour une créature ne l'avait-elle pas conduite à pécher gravement? Avait-elle le droit de se reprendre après s'être donnée à Dieu?...

Ces pensées la rendaient folle. Elle n'eut plus la force de les poursuivre. Elle demeura anéantie, pleurant et étouffant des sanglots qui étaient de véritables cris de douleur.

Il faisait une nuit chaude et lourde. L'air était chargé d'électricité; un roulement lointain interrompait à chaque instant le grand silence de ce quartier désert.

Mercédès se releva pâle, défaite, entièrement brisée. Elle s'assit sur son lit et se déshabilla lentement. Sa poitrine et ses bras, lorsqu'elle les découvrit, avaient de grandes taches rouges piquées de points sanglants. Ces marques infligées à sa chair par une dévotion cruelle indiquaient la gravité de son état moral.

La nuit ne fut qu'une longue insomnie. L'idée fixe qui s'était plantée comme un clou dans son cerveau la fatiguait horriblement. Elle croyait que sa tête allait éclater sur l'oreiller qui lui semblait de feu.

Enfin, au matin, elle put dormir un peu. Lorsqu'elle se réveilla, elle se sentit mieux. Un rayon de soleil avait trouvé moyen de pénétrer dans cette froide rue. Il se glissait à travers une fissure de la persienne et venait s'écraser près du lit, sur le carreau rouge, en enfermant dans sa raie étroite des milliers d'atomes qui dansaient follement.

Après avoir fait une longue prière, Mercédès se leva et alla chercher un petit coffret dans le fond d'une armoire. Elle revint s'asseoir sur son lit et ouvrit ce coffret.

Il y avait là quelques-uns de ces riens qui résument souvent une grande page de la vie : des fleurs flétries, deux ou trois coquillages, un ruban et un petit billet qui ne contenait que quelques lignes polies pour répondre à une invitation. Mais ce billet était daté d'Étretat et portait la signature d'André Vignerac.

Si Mercédès avait pu être tout à coup arrachée de Paris, soustraite à la funeste influence qui la dominait, si André avait pu la prendre ainsi à demi nue, souriant à ces souvenirs d'autrefois et l'emporter avec lui au fond de quelque fortifiante campagne, son âme aurait été guérie, sa beauté régénérée, elle aurait été sauvée peut-être!...

IV

Deux jours après, André était dans son atelier, devant une toile immaculée, cherchant en vain depuis une heure à fixer sa pensée sur le sujet qu'il voulait peindre et qui lui échappait au milieu des préoccupations d'une autre nature dont il était assailli lorsque son domestique lui remit une lettre.

Il l'ouvrit avec une grande anxiété, car il avait reconnu l'écriture de madame de Coromera.

La mère de Mercédès lui écrivait :

« Hélas! mon pauvre ami, nous nous sommes trop hâtés de nous réjouir. Mercédès m'a priée hier de vous écrire. Elle vous demande de ne pas venir au rendez-vous qu'elle vous avait fixé pour ce soir. Avant de prendre une résolution définitive, elle veut connaître exactement la vie religieuse à laquelle elle se destinait. Elle fera donc une retraite dans un couvent et sera soumise à

toutes les règles de la maison. Ensuite, elle prendra sa décision en connaissance de cause. Mon mari m'a lancé hier un regard furieux, mais il ne m'a parlé de rien. Le Père Vérat est venu et Mercédès a passé aujourd'hui deux heures dehors avec son père. Aspasia l'a entendu donner au cocher l'adresse de la rue de Sèvres. On veut nous la reprendre. Espérons que Dieu nous la conservera. Je suis au supplice, après avoir été si heureuse l'autre soir. Cette retraite va durer neuf jours. Je ne fais que pleurer. Qui nous aurait dit cela il y a un an? Comme ils me l'ont changée, ma pauvre fille! »

André pâlit et froissa cette lettre avec colère. C'était un nouveau coup inattendu qui le frappait en plein cœur. Il ne savait que résoudre; il ne savait qui accuser ou Mercédès si faible devant la domination de son père ou cette mère qui n'osait pas défendre son enfant et la soustraire aux odieuses sollicitations d'un fanatique et d'un prêtre exalté.

Après être resté un moment comme étourdi, André courut chez Campredon. Le pauvre garçon, isolé dans ce grand Paris, sans famille, sans mère, avait reporté sur Maurice cet ensemble d'affections qui tiennent dans le cœur de l'homme la place que l'amour n'envahit pas. Toutes les fois qu'il avait une joie ou une douleur, il allait les confier à son ami.

Ce matin-là précisément, Maurice Campredon était sorti. Il ne devait rentrer que vers trois heures. André ne savait que faire. Depuis qu'il était revenu à Paris, le temps lui semblait horriblement long. Autrefois, les journées s'envolaient comme des heures dans la chanson de l'atelier, dans la fièvre du travail. Maintenant il était désœuvré. Il restait à rêver devant sa toile blanche et sa palette se séchait avant qu'il eût le courage de s'en servir.

Il descendit dans Paris, marchant lentement à cause de la grande chaleur, flânant devant les boutiques et s'arrêtant près des étalages qu'il regardait sans les voir.

Tout à coup, brusquement, une idée lui vint. Il sauta dans une voiture et se fit conduire rue de Sèvres. Il voulait voir le Père Vérat, lui dire en face ce qu'il pensait de ses odieuses manœuvres. Peut-être espérait-il le toucher par la force de son amour et l'amener à renoncer aux projets qu'il avait formés sur Mercédès.

Arrivé devant la maison professe, il descendit de voiture et poussa la grande porte verte. Un froid glacial lui tomba sur les épaules lorsqu'il pénétra dans la petite cour au fond de laquelle se dressait le mur immense de la chapelle. A droite se trouvait la loge du frère portier. Il se dirigea de ce côté et demanda le Père Vérat. Le portier dont la tête pâle et bouffie sortait d'une longue redingote

noire au col très élevé, le pesa un instant du regard. Il lui dit que le Père Vérat était sorti.

André se retira. La porte de l'église était ouverte; il y entra. Un silence profond régnait sous les hautes voûtes de forme gothique. Les chaises bien alignées continuaient leurs rangées de dossiers luisants jusqu'au maître-autel orné de clochetons.

Il y avait dans cette église neuve une odeur de cave fraîche. Aucun ornement n'égayait le regard qui pouvait compter toutes les pierres des colonnes et des voûtes régulièrement encadrées d'une ligne de ciment. André fit le tour de l'église lentement, les mains derrière le dos, sans rien voir, le cerveau vide. A un moment pourtant il s'arrêta brusquement.

Au fond de l'église, dans la chapelle de la Vierge ses yeux avaient rencontré un tableau suspendu entre deux cierges éteints. Au bas de ce tableau s'étalait sa propre signature. C'était le portrait de madame de Coromera convertie en sainte Madeleine par la dévotion ingénieuse du Père Vérat.

Il regarda un instant ce portrait couvert d'affreuses retouches qui le rendaient méconnaissable. Alors, tranquillement, sans colère apparente, il monta sur une chaise, tira un canif de sa poche et découpa la toile au ras du cadre. Il la roula, la mit sous son bras et sortit de l'église.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, il eut un sourire en pensant à la stupéfaction qu'éprouveraient ces honnêtes faussaires en voyant leur tableau envolé. Mais ce mouvement de gaité fut de courte durée. Il rentra chez lui las, découragé, effrayé par la semaine d'angoisse qu'il allait avoir à traverser.

Pendant neuf jours, il resta sans nouvelles. Il avait écrit plusieurs fois à madame de Coromera; un jour, il lui avait même envoyé une longue lettre destinée à Mercédès et où il avait mis tout ce que son âme contenait de passion.

Madame de Coromera lui écrivit que sa lettre avait été remise et que Mercédès avait paru touchée en la lisant. La pauvre mère semblait redouter un dénouement fatal. Mercédès était très exaltée.

Le lendemain du jour où la retraite prit fin, André reçut la lettre suivante :

« Monsieur André,

» Je viens de passer plusieurs jours dans une sainte maison et là, prosternée devant le crucifix, j'ai prié Dieu de me faire connaître sa volonté. J'ai voulu suivre tous les exercices de la communauté, afin de connaître la vie religieuse à laquelle je me destinais. Excusez-moi si je n'ai pas répondu à votre lettre, mais pendant cette sainte retraite, j'ai

désiré écarter de moi toutes les préoccupations terrestres qui auraient pu m'empêcher d'entendre la voix de Dieu. Aujourd'hui, fortifiée par la prière, éclairée par le Saint-Esprit, je viens vous dire que ma résolution est irrévocable. Ce que je vous avais promis dans un moment où je n'avais pas l'entière possession de moi-même, je sens qu'il me serait impossible de le tenir. J'entends Dieu qui m'appelle et je dois être à lui. Entre son amour et celui de la créature, je ne puis hésiter.

» D'ailleurs, mes idées et mes sentiments ont bien changé depuis un an. Je n'aurais sans doute plus ce qu'il faut pour rendre la vie heureuse et joyeuse et vous vous repentiriez peut-être de m'avoir détournée de la voie de salut où je désire m'engager. Je conserverai, soyez-en persuadé, monsieur André, un bon souvenir de la sympathie que vous m'avez témoignée. Dans la retraite où je vais m'enfermer, je prierai Dieu de répandre sur vous ses grâces. Je lui demanderai de vous donner une vie chrétienne afin que si nous sommes séparés en ce monde, vous puissiez retrouver un jour dans l'éternité bienheureuse

» Votre sœur en Jésus-Christ,

» MERCÉDÈS DE COROMERA. »

Cette lettre était écrite d'une main ferme, sans hésitation. Il était évident qu'elle avait été copiée sur un brouillon préparé par ceux qui avaient

accaparé l'âme et l'esprit de Mercédès. Ce style froid, solennel, n'était pas celui d'une jeune fille naturellement tendre et passionnée qui renonce tout à coup aux joies du monde, aux douceurs de l'amour.

Le couvent où Mercédès avait fait cette retraite, et où elle allait prononcer ses vœux, était situé rue Notre-Dame-des-Champs. Un grand mur, une large porte cochère peinte en brun; à côté, une porte plus petite, percée d'un judas, quelques têtes d'arbres bien arrondies, le toit d'une chapelle surmontée d'un petit clocheton, c'était tout ce qu'on en apercevait extérieurement. Les sœurs étaient cloîtrées; la petite porte ne s'ouvrait que pour laisser passer la robe noire d'un prêtre.

Le célèbre paysagiste, Frank Hesper, avait son atelier non loin de là, un grand atelier aux murs gris couverts de plâtres et d'études, comme ceux de l'ancien temps; car Frank Hesper, bien qu'il gagnât beaucoup d'argent, tenait à protester contre le japonisme moderne et la luxueuse manie du bibelot qui règne chez les peintres de l'avenue de Villiers. Quelques chevalets, plusieurs chaises

de paille, une grande table où trônait un énorme pot à tabac entouré de plusieurs pipes, composaient tout le mobilier. Frank Hesper, vêtu à l'ancienne mode, d'une grande blouse de toile grise, coiffé d'un béret marron, peignait des chefs-d'œuvre entre ces quatre murs tristes.

Un matin, André Vignerac entra chez lui. Le vieux peintre appréciait beaucoup son talent personnel et sincère.

— Ah! vous voilà, *roublard*, dit-il en faisant allusion au récent voyage du jeune homme en Russie. Je parlais justement de vous hier avec Campredon qui m'a annoncé votre retour. C'est gentil de venir me voir.

André s'approcha du chevalet et regarda quelques instants la toile que le vieux maître était en train de couvrir de touches fines et vaporeuses.

— C'est ravissant, ce que vous faites là, dit-il.

— Oui, cela ne vient pas mal, n'est-ce pas? Je vais mettre maintenant dans ce coin deux petites nymphes...

Et, en quelques instants, il peignit deux nymphes dansant au clair de lune dans un mouvement vif et gracieux qui rappelait les célèbres danseuses de Pompeï.

— Vous avez dû joliment étudier le modèle pour arriver à une pareille précision, observa Vignerac.

— Oui, dans le temps... autrefois... répondit Frank Hesper en tirant de rapides bouffées de sa pipe... mais je crois que depuis vingt ans, pas une femme n'a passé ma porte... Voyez-vous, ça nuit plus que ça ne sert, ces animaux-là...

André Vigneras fit un tour dans l'atelier et s'approcha de la fenêtre.

— C'est un couvent que l'on aperçoit là, en face? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— Oui..., celles-là, du moins, ne feront plus de mal à personne, dit le vieillard d'un ton bourru. Elles sont sous clef.

— Vous ne les apercevez jamais?

— Qui ça?... les religieuses?... jamais, Dieu merci! Elles sont trop laides. J'aime mieux mes petites nymphes... continua-t-il en regardant avec complaisance les deux jolies païennes demi-nues auxquelles son poétique pinceau venait de donner l'essor. Et pourtant, reprit-il, on prétend qu'il y a des gens qui peuvent être amoureux de ces particulières-là... C'est drôle, hein? Tenez! il paraît qu'il y avait autrefois ici un peintre, un jeune homme, qui trouvait moyen de passer par-dessus le grand mur que vous voyez là-bas, pour aller en conter à une religieuse. Fallait avoir rudement envie de la chose, n'est-ce pas? Un beau jour, il a disparu... on ne l'a plus revu... Probablement les jésuites qui l'auront assassiné, poursuivit-il sentencieusement. Depuis, on a fait mettre ce grand

treillage au-dessus du mur et on ne voit plus ce qui se passe dans le jardin des nonnes.

André regarda longuement ce treillage que dépassaient les têtes feuillues des grands marronniers, et il sentit une étrange angoisse en songeant que le seul amour de sa vie allait s'ensevelir dans ce tombeau ombragé d'arbres verts.

— Vous n'avez jamais eu la curiosité d'assister à une prise de voile? demanda-t-il encore... On dit que c'est intéressant.

— Jamais de la vie, par exemple! exclama le vieux maître... En voilà une idée!... Est-ce que vous auriez envie de voir cela, vous?... Au fait, c'est vrai, il y aurait peut-être là un tableau pour vous qui peignez de grandes machines... Attendez un instant.

Frank Hesper se leva avec la vivacité d'un jeune homme et, la palette au pouce, il alla ouvrir sa porte.

— Madame Lerat.... ohé! madame Lerat, êtes-vous là? cria-t-il en se penchant au-dessus de l'escalier.

— Que me voulez-vous? répliqua une voix faible et plaintive qui semblait venir de la cave.

— Montez! j'ai deux mots à vous dire.

Quelques instants après, une personne pâle et mince, coiffée de bandeaux plats, l'air dolent et les yeux baissés, entra dans l'atelier.

— Je vous présente madame Lerat, ma con-

cierge, dit-il à André, de sa bonne voix sonore. Vous voyez, elle a pris l'habitude de baisser les yeux pour ne pas voir les petites femmes qui montent l'escalier.

— Oh! monsieur Hesper!... interrompit pudiquement la concierge.

— Hein! une concierge prude et dévote, c'est ça qui donne un fameux cachet à une maison... surtout à une maison habitée par des peintres!... Ah! j'oubliais de vous présenter... Madame Lerat, voici un de mes jeunes amis, M. André Vignerat, un bon jeune homme... Il a un oncle curé, une tante religieuse à Pontoise, enfin, toute sa famille est dans les ordres...

La candide madame Lerat leva les yeux sur André et le regarda avec un intérêt plein de componction.

— Il vient à Paris pour faire du commerce... oui... il va s'associer à un marchand de chausures... Hein! c'est joliment dans vos prix, tout ça!.. Eh bien! ce brave garçon a un désir, il voudrait voir une prise de voile, là-bas, dans la boutique en face... Pardon! madame Lerat, se hâta-t-il d'ajouter en remarquant le geste effarouché de la dévote concierge... je veux dire dans le couvent en face; j'ai pensé que vous pourriez lui procurer cette pieuse distraction...

Et il regarda alternativement André et la concierge avec un sérieux imperturbable.

— Cela sera facile, dit madame Lerat, de sa voix douceuse. On m'a dit justement ce matin, que mercredi prochain, à deux heures, il y aurait une prise de voile au couvent des Saints-Cœurs. C'est Monseigneur de Capoue qui officiera, poursuivit-elle d'un ton grave en s'adressant à André... Si monsieur veut venir me trouver ce jour-là, je le ferai entrer et il pourra assister à la cérémonie.

— Je vous l'avais dit, mon cher, s'écria gaiement Franck Hesper, cette femme-là, ce n'est pas une concierge, c'est une sœur tourière... Elle a les clefs de toutes les portes...

— Si j'avais celles du paradis, monsieur Hesper, répliqua madame Lerat avec un sourire pincé, je ne sais trop si je vous ouvrirais.

— Oh! soyez tranquille, je ne frapperai pas à votre porte... on doit trop s'ennuyer là dedans... quand on voit quelles sont les têtes qui doivent le meubler, votre paradis!... Merci!... j'aime toujours mieux mes petites nymphes!

— Monsieur Hesper!

— Allons, allons, je ne vous taquinerai plus, madame Lerat, et je vous remercie pour ce jeune homme... Vous allez lui procurer une journée édifiante... à son âge, ça fait du bien.

Et comme la concierge, après une grave révérence, atteignait le pas de la porte :

— C'est égal, lui cria-t-il de sa voix joyeuse... je vous assure que l'enfer a du bon; je regrette

que vous ne vouliez pas en tâter, cela me ferait plaisir de vous y revoir!

La porte se ferma brusquement, tandis que le vieux maître saluait d'un éclat de rire le départ indigné de la respectable dame.

VI

La chapelle du couvent était très exigüe, son aspect pauvre. De grands murs blancs, un autel modeste avec six chandeliers, des bancs en bois ciré et dans le fond une petite tribune avec un orgue. Près de l'autel à droite, on voyait une large grille, derrière laquelle les religieuses se tenaient invisibles pendant les offices.

Les bancs de la chapelle étaient occupés par les dévotes du quartier, les prêtres du voisinage et quelques curieux. André avait été placé dans la tribune de l'orgue; il voyait à travers les interstices de la haute balustrade qui cachait l'organiste et les chantres. Près de lui se tenait un petit bossu, pâle, l'air très dévot, qui disait son chapelet en attendant le moment de faire son office de souffleur d'orgue.

La chapelle était pleine. Onze heures venaient de sonner. C'était le moment fixé pour la céré-

monie. André Vigneras, dans son coin, assis sur une chaise basse, la tête entre ses deux mains, était en proie à une déchirante émotion.

On entendit un grincement, la porte de la nef s'ouvrait. En même temps, on vit apparaître sortant d'une petite porte derrière l'autel, un vieillard à barbe blanche, le teint bronzé, l'œil très vif, portant la chape blanche et la mitre. C'était l'évêque de Capoue, un Napolitain dont la jeunesse avait été des plus orageuses et qui, après avoir perdu sa santé et sa fortune, s'était mis dans les ordres où sa belle prestance et ses hautes relations lui avaient fait faire un chemin rapide.

La porte de la nef en s'ouvrant avait répandu un peu de clarté dans la chapelle sombre et la lumière glissant sur les dalles faisait briller le dos verni des bancs de bois.

Dans cette nappe de lumière, une forme blanche apparut tout à coup.

C'était Mercédès habillée tout en blanc avec un voile de mousseline et des fleurs d'oranger dans les cheveux, telle qu'elle aurait été, si obéissant à l'impulsion de son cœur, elle avait préféré les joies de l'amour aux désespérantes tristesses du cloître.

A cette vue, André ne put retenir ses larmes. Il mit un mouchoir devant ses yeux et pleura comme un enfant.

Mercédès marchait lentement, toute droite, poussée par une invisible fatalité vers cette grille derrière laquelle allaient s'ensevelir sa jeunesse et sa beauté. Une dévote choisie par le Père Vérat l'accompagnait. Son père et madame de Coromera avaient pris place au fond de la chapelle. André ne pouvait les voir. M. de Coromera portait la tête haute. Il avait le regard illuminé et ses doigts roulaient un rosaire qu'il baisait fréquemment. La pauvre créole était abattue, les yeux rougis par les larmes; elle poussait des soupirs qui faisaient retourner les dévotes et les scandalisaient.

Ayant fait quelques pas dans la chapelle, Mercédès s'agenouilla.

Alors l'évêque de Capoue s'avança vers elle et la bénit.

Puis elle se releva, le suivit et prit place sur un prie-Dieu préparé devant l'autel.

Dès que Mercédès était apparue, le bossu avait été manœuvrer le levier qui faisait marcher le soufflet de l'orgue. Quelques voix nasillardes, accompagnées par cet instrument criard chantaient l'hymne : *O spem miram*.

L'évêque de Capoue changea sa chape contre une chasuble et dit la messe. Il parlait à voix haute, se retournait avec des gestes brusques, exagérés, et prononçait le latin à l'italienne.

Quand il eut expédié sa messe, il s'assit dans un fauteuil au pied de l'autel.

La postulante vint s'agenouiller devant lui, la tête inclinée.

— Que demandez-vous? dit l'évêque.

— La miséricorde de Dieu et la vôtre, répondit Mercédès d'un ton assez ferme.

Et répétant une leçon apprise, l'évêque dit avec un accent italien fortement prononcé :

— Ma fille, vous demandez la miséricorde de Dieu et la nôtre : quant à la miséricorde de Dieu, il n'est pas en notre pouvoir de vous la donner. Mais nous sommes persuadé que vous l'avez déjà reçue, puisque vous choisissez un état aussi parfait que celui de la vie religieuse. Quant à notre miséricorde, nous sommes disposé à vous la donner présentement en vous recevant comme novice. Mais, dites-nous maintenant si vous avez l'intention de garder de votre mieux les trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, et les constitutions de la communauté dans laquelle vous désirez être admise?

— Oui, mon Père, répondit Mercédès : avec la grâce de Dieu.

Alors l'évêque reprit :

— *Dominus qui incepit, ipse perficiat* ¹.

Et un murmure confus et nasillard venant de l'autre côté de la grille répondit :

— *Amen.*

1. Que le Seigneur achève ce qu'il a commencé.

L'évêque alla s'agenouiller en bas de l'autel et d'une voix forte, bien timbrée, entonna le *Veni Creator*.

Mercédès se leva. Elle marcha à pas lents et vint s'agenouiller près de la grille du cloître dont la porte était ouverte. La prieure et la maîtresse des novices se tenaient debout à ses côtés.

Lorsque le chant et les oraisons qui le suivent furent terminés, l'évêque se rendit près de la grille. La prieure et la maîtresse des novices enlevèrent à Mercédès son voile de mousseline blanche, son bouquet et les fleurs d'oranger de sa coiffure et, pendant ce temps, l'évêque disait :

— Ma fille, que Dieu enlève de votre cœur l'amour des pompes mondaines, auxquelles vous avez renoncé, lorsque vous avez reçu le saint baptême.

— Ainsi soit-il, répondit Mercédès.

La sacristine fit alors passer à l'officiant les vêtements religieux de la postulante. La prieure les reçut des mains de l'officiant et, se faisant aider par la maîtresse, elle en revêtit la postulante agenouillée.

On entendait dans le silence solennel du cloître un bruit de sanglots. C'était madame de Coromera qui pleurait sa fille, cette malheureuse enfant que de mauvais conseils avait perdue et qui sacrifiait à un étroit fanatisme ceux dont elle devait faire la consolation et la joie.

André, caché à tous les yeux, ne perdait pas un détail de cette scène cruelle. Il ne pleurait plus, mais ses yeux étaient rouges, comme brûlés par la douleur.

L'orgue remplissait la nef de ses sons graves et le chœur des voix aiguës et sans expression chantait des strophes latines dont la traduction était :

« J'ai méprisé le royaume du monde et toutes les parures du siècle, à cause de l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ,

» Que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru, que j'ai choisi.

» Mon cœur laisse échapper une parole de joie :
Je me consacre au Roi du ciel. »

Après ce répons, l'officiant donna à la novice une couronne de fleurs, puis il lui dit :

— Ma fille, vous vous appeliez dans le monde Mercédès; désormais, en religion, vous porterez le nom de sœur Thérèse.

Et inclinant son front caché par le voile et le bandeau sombre, sœur Thérèse répondit :

— *Deo gratias.*

L'officiant reprit :

— Suivant votre demande, nous vous avons donné le Saint Habit. Mais parce que, peut-être, la vie religieuse ne vous conviendra pas ou que, peut-être, vous ne lui conviendrez pas, nous vous accordons conformément aux décrets du Saint Concile de Trente et aux constitutions de cette commu-

nauté, une année entière de noviciat, afin que, pendant ce temps d'épreuves, vous puissiez faire l'expérience de la vie religieuse et que les sœurs puissent aussi mieux vous connaître. Efforcez-vous de porter le joug du Seigneur avec amour et générosité et d'obéir à vos supérieurs comme à Dieu même.

Après ces paroles, la novice se leva et alla baiser à genoux l'anneau de l'évêque.

Alors Monseigneur de Capoue revint au pied de l'autel et entonna le *Te Deum*, tandis que la nouvelle religieuse disparaissait derrière la grille du cloître dont la porte se referma sans bruit.

C'était fini. Madame de Coromera n'avait plus de fille. André voyait s'évanouir le rêve de sa jeunesse, cet espoir idéal et puissant qui aurait donné à son talent tout son essor, toute son inspiration...

Seul, M. de Coromera était radieux et sa voix cuivrée se mêlait aux accents du chœur chantant le *Te Deum!*

VII

Une semaine après, comme le jour tombait, un prêtre descendit de voiture devant le couvent de la rue Notre-Dame-des-Champs et sonna à la petite porte brune percée d'un judas.

C'était un homme jeune encore, de haute stature, l'air hardi et intelligent.

Il fit signe au cocher de l'attendre et poussa la porte qui venait de s'ouvrir. Lorsqu'il entra dans le parloir où se trouvait la sœur tourière, celle-ci le regarda un instant avec attention, car elle ne se rappelait pas avoir déjà vu son visage.

— Que désirez-vous, mon Père? demanda-t-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine, les yeux baissés.

— Je suis envoyé par le Père Vérat, répliqua le jeune prêtre. Je désirerais parler à une des nouvelles novices, la sœur Thérèse. Ce que j'ai à lui dire est important et ne souffre pas de retard.

— Veuillez vous asseoir, mon Père, dit la sœur tourière.

Et enfonçant ses deux mains croisées dans ses larges manches, elle s'en alla la tête basse, d'un pas rapide qui semblait à peine effleurer le sol.

Au bout de quelques minutes, elle revint :

— Nos sœurs sont encore à l'office du soir, dit-elle; mais si vous voulez entrer, mon Père, la sœur Thérèse est prévenue et elle viendra vous trouver quand l'office sera terminé.

Le prêtre suivit la tourière qui le conduisit dans une cour étroite et longue, plantée de gros marronniers sous lesquels étaient placés quelques bancs.

C'était dans cet espace exigü que les sœurs venaient une fois par jour respirer quelques bouffées d'air, défilant les unes derrière les autres, précédées de la supérieure, le capuchon rabattu sur la tête, sans prononcer une parole. Le sable de la cour s'était durci sous le piétinement des larges souliers.

Le prêtre venait de s'asseoir en attendant sœur Thérèse. Devant lui se dressaient les murailles de la maison, percées de petites fenêtres grillées, sans persiennes; derrière, s'élevait le grand mur noir et nu surmonté du treillage vert, à mailles serrées, que l'on apercevait de l'atelier de Frank Hesper.

Dans cet espace obscur et resserré, sous l'ombre

des marronniers touffus, au milieu du profond silence, on sentait le froid horrible de la tombe.

Le prêtre qui ne paraissait pas accoutumé à l'impression lugubre du cloître, se tenait penché sur sa canne, les épaules courbées, comme écrasé par une impression poignante. Il lui semblait que les deux hautes murailles qu'il avait de chaque côté de lui se penchaient menaçantes dans leur froideur désolée et allaient l'ensevelir tout vivant.

Soudain il tressaillit. Il avait entendu au milieu du grand silence qui régnait autour de lui un cri plaintif, déchirant. Ce cri venait d'une chambre du haut, de l'infirmierie où une sœur subissait en ce moment l'opération du cancer. Mais ce cri perçant, cet appel désespéré avait quelque chose d'effroyable et le prêtre s'était levé en pâlisant. Il regardait avec une sorte d'épouvante ces murs dressés entre le monde et le cloître, ces murs où jamais l'œil de la justice ne pénètre, où les recluses subissent une loi mystérieuse et impitoyable, et il se demandait quelle œuvre de sang et de vengeance s'accomplissait dans la cellule d'où était parti ce cri de la souffrance, cet appel du désespoir.

Puis on n'entendit plus rien et le silence glacé retomba dans l'étroite cour plantée d'arbres.

L'attente dura plus d'une demi-heure. La nuit était presque complètement venue, le feuillage massif des marronniers rendait l'ombre plus épaisse.

Le prêtre crut voir deux formes sombres qui venaient vers lui. Il se leva et fit quelques pas en avant :

— Voici sœur Thérèse, mon père, dit la voix nasillarde de la tourière.

L'abbé resta immobile, comme frappé d'un coup subit.

— Si vous voulez venir au parloir, poursuivit la tourière.

— Non, je désire rester ici, répondit le prêtre en essayant de reprendre son calme. Veuillez nous laisser, ma sœur.

Ils avaient échangé ces mots à voix basse et la novice restée un peu en arrière n'avait pu entendre la voix du prêtre.

La tourière se retira lentement, comme à regret.

Quand ils furent seuls, il y eut entre eux un silence. Sœur Thérèse demeurait debout sans parler, le front incliné, attendant l'ordre du Père Vérat que ce prêtre lui apportait.

Mais tout à coup une voix qui la secoua des pieds à la tête s'écria :

— Mercédès! Mercédès!!!

Et en même temps, elle sentit deux bras l'étreindre avec vigueur.

Elle n'avait pas poussé un cri, tellement l'émotion l'avait paralysée. Mais elle essayait de se dégager de cette étreinte, en disant :

— Laissez-moi... laissez-moi!

— Ah! vous m'entendrez encore une fois, dit André Vigneras haletant, hors de lui. Venez venez!

Et il l'entraîna sur le banc où il la força à s'asseoir près de lui.

— Vous! encore vous! murmura-t-elle d'une voix frémissante pleine de terreur. Vous avez pris ce déguisement!!!.. Laissez-moi!... Que venez-vous faire ici?...

— Je viens vous arracher à ces grilles, à ces tortures! Je viens vous reprendre, Mercédès! Je viens vous rappeler la promesse que vous m'avez faite d'être à moi et de me consacrer votre vie.

— Quoi! ici même, vous venez me tourmenter... Ah! dit-elle avec un accent de terreur, c'est une nouvelle épreuve que Dieu m'envoie!

— Mercédès! est il possible? Vous, dans ce couvent! Votre beauté, votre jeunesse perdues! Et c'est bien vrai que vous persistez dans une pareille résolution? Ce que vous avez vu, ce que vous avez souffert depuis que vous êtes ici n'a donc pas suffi pour vous éclairer sur l'avenir affreux qui vous attend?

Elle voulut se lever, elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais violemment, il la retint.

— C'est la mort, reprit-il, la mort lente, accompagnée de tous les dégoûts, de toutes les humiliations, de toutes les souffrances.

— Taisez-vous, dit-elle, vous parlez comme un païen.

Elle ne voulait pas avouer le trouble qui s'était emparé d'elle depuis le moment où elle avait prononcé ses vœux, depuis l'instant où la vie du cloître, qu'on lui avait habilement dissimulée durant le temps de sa retraite, lui était apparue dans toute sa rigueur cruelle et décevante.

Des dégoûts ! ah ! certes, elle en avait éprouvé lorsqu'on avait jeté sur ses épaules le linge rude, à peine lavé ; lorsqu'on avait appliqué sur sa gorge blanche un cilice graisseux pris dans l'arsenal de dévotion commun à toutes les nonnes ; puis, quand elle s'était vue dans cette cellule froide et carrelée où on lui mesurait l'eau nécessaire à sa toilette ; quand enfin elle s'était étendue dans ce cadre de bois recouvert d'une mince paille et qu'elle avait roulé autour de son corps des couvertures douteuses, des draps rugueux...

Une nuit, on l'avait réveillée en sursaut au moment où, brisée de fatigue, elle venait de s'endormir d'un lourd sommeil. Elle avait été emmenée avec ses compagnes à travers des corridors sombres, jusqu'à la chapelle. Deux lampes brûlaient sur l'autel et leur lumière ne parvenait pas à percer les ténèbres que le froid semblait rendre plus épaisses encore.

Une grande forme raide était debout, sur les marches de l'autel. C'était la supérieure, femme exaltée, dure aux autres, dure à elle-même, appartenant à une vieille famille aristocratique illustrée

par les exploits de ses ancêtres aux croisades. Elle apportait dans l'exercice de son ministère le caractère farouche qu'elle tenait de sa race.

La supérieure avait un livre à la main ; près d'elle, une sœur portait un cierge et l'éclairait. Elle prononçait en latin des paroles inconnues, et, quand elle avait fini de parler, les sœurs, en guise de répons, se donnaient les unes aux autres la discipline avec des cordes minces semées de petits nœuds durs comme des têtes de clous. Les épaules de Mercédès dont la blancheur éclatait dans l'ombre semblaient exciter la cruauté des autres sœurs, car elles la frappaient avec une sorte de rage jalouse et bientôt des filets de sang s'échappèrent de sa peau déchirée.

Elle ne se plaignait pas. Elle était comme en extase et s'efforçait d'offrir la douleur qui lui était infligée à ce dieu des catholiques plus cruel et plus sanguinaire que les sombres divinités indoues.

Mais c'était une souffrance de tous les jours. Les délicatesses de sa nature se révoltaient malgré elle à chaque instant. Elle se sentait atteinte dans ses habitudes de femme élégante et raffinée et le supplice qui en résultait lui était plus douloureux que les morsures enflammées de la discipline. Toutes les fois qu'elle laissait paraître quelque répugnance, une épreuve nouvelle lui était infligée.

Elle avait beau se dire qu'elle devait se mortifier

pour effacer ses péchés et faire son salut, un amer dégoût montait à ses lèvres au milieu de cette misère, de cette saleté.

Dans la solitude cruelle qui l'enveloppait comme un suaire de glace, elle avait jeté des regards éperdus autour d'elle, sur ses compagnes d'infortune, cherchant un appui, un secours, avec l'angoisse de l'être malheureux qui se sent faiblir.

Mais elle avait vite reconnu qu'elle n'était entourée que de natures vulgaires, déprimées par les petitesesses, les humiliations de l'existence claustrale. Ces jeunes filles recrutées presque toutes parmi les orphelines élevées par les congrégations et préparées dès longtemps à grossir le personnel des couvents, n'avaient ni instruction, ni sentiments élevés, ni intelligence. Leur faculté de sentir s'était atrophiée, leur cerveau s'était comme rétréci dans l'exercice d'une dévotion mesquine et cruelle. C'étaient des bêtes de somme mystiques, accomplissant chaque jour leur corvée, pliées à l'obéissance, à la douleur, par le coup de fouet continuel d'une règle impitoyable et l'aiguillon du confesseur qui ravivait sans cesse en elles, comme une plaie saignante, la peur des flammes éternelles.

Le venue d'André Vigneras ne pouvait se produire plus à propos. Mercédès doutait d'elle-même, doutait de sa vocation, doutait de ceux qui la lui

avaient imposée par leurs manœuvres perfides et répétées. Mais elle n'osait le dire à André, ni lui montrer l'émotion profonde que lui causait sa présence.

Un long et pénible silence régnait entre eux. André le rompit brusquement :

— Mercédès, dit-il, vous ne m'aimez donc plus? Vous n'avez pas pitié de ce que je souffre!! Vous ne voyez pas que moi je vous adore comme au premier jour. Oui, je t'adore ma bien-aimée, reprit-il en la serrant amoureusement dans ses bras et en lui parlant d'une voix douce, comme à une enfant effrayée... Viens, laisse-moi t'emmener, laisse-moi t'arracher de ce tombeau. Je te rendrai la lumière, le bonheur, la vie... Tout est préparé. Tu connais mon ami Campredon?... Je t'ai parlé de lui... Eh bien! une de ses parentes, sa sœur, consent à te prendre chez elle... Viens... Appuie-toi sur mon épaule... le mauvais rêve est fini... Tu vas être tranquille... heureuse... Ton père sera obligé de céder... il ne pourra plus te tourmenter... Tu seras ma femme et je te dévouerai ma vie.

Elle ne répondait pas, frissonnant de tous ses membres.

Il prit sa taille souple dans son robuste bras et la souleva doucement en lui parlant d'amour avec des mots qui tombaient dans son âme comme des gouttes brûlantes.

Quand elle fut debout, il voulut l'entraîner; mais elle résista.

— Non, laissez-moi, dit-elle avec effroi... Vous me damnez... Vous êtes le mauvais ange!...

— Je suis ton amant, ton époux, répétait-il de sa voix caressante et c'est le ciel que je veux ouvrir devant toi!...

Et comme elle se raidissait, il fit un effort vigoureux et l'entraîna.

La cour était petite; la porte d'entrée se trouvait à quelques pas d'eux. Mais derrière cette porte veillait la tourière. Cela importait peu à André. Il saurait bien la faire rentrer dans son trou obscur et l'obliger à lui faire place.

Les privations, le manque de sommeil, les tortures morales de toute espèce avaient brisé les forces de Mercédès. André l'emportait avec une vigueur triomphante dans l'ouragan de son amour jeune et vibrant. Elle protestait tout bas :

— Je vous en prie, je vous conjure... c'est de la folie... c'est trop mal...

Mais pas un cri de détresse ne sortait de ses lèvres. Elle n'appelait pas au secours; elle subissait cet entraînement plein d'une ardeur folle.

Tout à coup, au détour d'un arbre, une forme droite et sévère apparut et, en même temps, ils aperçurent un bras qui se tendait vers eux avec menace :

— Arrêtez! dit la voix brève de la supérieure.

Elle les guettait, elle avait tout entendu, et maintenant elle se dressait devant eux pour leur barrer la route.

Mercédès se serra frissonnante contre André :

— Ma mère! murmura-t-elle toute ployée par la terreur, car elle voyait déjà dans un avenir proche et menaçant les rigoureuses pénitences qu'elle devrait subir pour expier ce scandale.

Mais André l'emportait toujours. La supérieure, voyant qu'il passait près d'elle sans s'arrêter s'était précipitée devant la petite porte qui conduisait au réduit de la tourière, et les deux bras étendus, elle semblait résolue à disputer le passage.

— Infâmes! dit-elle d'une voix terrible, je vous excommunie tous deux!!

André prit la supérieure par le bras et l'écarta brutalement. D'un coup d'épaule, il ouvrit la porte.

Mais devant celle qui donnait accès dans la rue, la tourière se tenait debout, ramassée sur elle-même, effrayée, suffoquée d'indignation et de colère.

André l'empoigna par sa maigre poitrine et la jeta de côté. Puis il poussa Mercédès en avant à travers la porte ouverte.

Ils se trouvaient dehors, dans la rue; elle était libre.

André ouvrit la portière de la voiture qui stationnait, donna au cocher l'adresse de madame Bélanger, la sœur de Campredon, puis il monta à son tour et prit dans ses bras Mercédès qui sanglotait et tremblait de tous ses membres.

VIII

Ces émotions poignantes, cette lutte entre son cœur et son esprit exalté avaient brisé Mercédès. Elle fut prise d'une fièvre violente; elle eut un délire affreux.

Madame Bélanger prévint immédiatement M. et madame de Coromera.

Le père de Mercédès fut atterré en apprenant que sa fille avait fui le couvent. Il eut un accès de terrible colère. Sa nature violente éclata en menaces et en anathèmes contre la malheureuse qui donnait un si grand scandale.

— Qu'elle meure! qu'elle meure! disait-il en arpentant à grands pas son cabinet comme un tigre furieux. Je ne veux plus la voir.

Sa femme voulut s'approcher de lui. Il la jeta dehors et resta enfermé pendant trois jours sans recevoir personne. La pauvre mère avait couru au chevet de sa fille. Aidée de madame Bélanger, elle

lui prodiguait ses soins, elle épiait les rares instants lucides qui apparaissaient dans la nuit tourmentée du délire; elle couvrait son enfant de baisers et de caresses.

André ne quittait pas la maison. Il écoutait à la porte, il arrêtait le médecin au passage pour le questionner fiévreusement. Il ne dormait plus, il ne vivait plus. Tout son être semblait l'avoir abandonné pour se réfugier dans cette chambre où la malheureuse Mercédès se débattait contre la maladie.

Enfin, au bout de quelques jours, la fièvre se calma. Elle se rappela ce qui lui était arrivé. Elle permit à André d'entrer dans sa chambre et elle lui tendit sa main amaigrie que le jeune homme couvrit de baisers et de larmes.

Ensuite, après avoir pris une journée de repos, elle exprima le désir de voir le Père Vérat. Il vint à l'insu d'André qui avait juré que s'il le rencontrait, il l'étranglerait sans hésiter.

Quand le jésuite fut près d'elle, Mercédès lui dit en pleurant qu'elle ne se sentait pas la force d'être religieuse. Elle lui demanda toute tremblante s'il croyait que Dieu lui tiendrait rigueur de sa faiblesse et la damnerait pour s'être laissée arracher du couvent.

Le Père Vérat fut très conciliant. Il calma tous ses scrupules. Il leva toutes ses hésitations. Du moment où elle ne se sentait pas la vocation reli-

gieuse, son devoir était de rentrer dans le monde. Madame de Coromera qui assistait à cet entretien fut tellement heureuse, qu'elle baisa les mains du jésuite au moment où il se retirait.

Il eut un sourire difficile à comprendre, salua, sortit, et immédiatement il se rendit auprès de M. de Coromera.

La conférence qu'il eut avec le père de Mercédès dura près d'une heure.

Quand il le quitta, il avait toujours aux lèvres ce même sourire énigmatique et dit, en serrant les deux mains de M. de Coromera :

— Soyez en paix, mon frère, elle nous reviendra.

Quelques instants après, M. de Coromera sortit à son tour et se rendit auprès de Mercédès. Il ne se pencha pas sur elle pour l'embrasser, mais il la regarda quelques instants, en silence, avec une expression dure.

— Ainsi, dit-il lentement, en faisant passer les mots avec effort entre ses lèvres serrées, ainsi, c'est décidé, vous voulez vous marier ?

— Oui, mon père, répondit-elle d'une voix faible.

— Vous m'avez cruellement offensé par votre indigne conduite envers la respectable supérieure à qui je vous avais confiée. Puissiez-vous ne jamais vous repentir de ce que vous avez fait ! Ce ne sera pas trop de prier Dieu à chaque instant de votre

vie pour qu'il vous pardonne une pareille faute. Vous rentrerez dans le monde puisque vous n'avez pas assez de force pour persévérer dans le saint état que vous aviez embrassé... Vous n'êtes pas digne du bonheur que Dieu vous réservait.

Et il sortit comme il était venu, raide, inflexible, sans l'embrasser.

IX

Un mois après, le mariage fut célébré à Saint-Sulpice. La large nef était remplie d'une foule élégante où les notes claires dominaient. De jolis visages créoles, pâles, avec de grands yeux noirs, s'encadraient dans des chapeaux bleus et roses d'une tonalité très tendre.

Tous ces visages étaient curieusement tournés vers l'entrée de l'église et lorsque la porte s'ouvrant à deux battants laissa passer un flot de lumière au milieu duquel s'agitait encore vaguement le cortège dans le désordre d'un arrangement hâtif, il y eut un frisson de plaisir, comme lorsque le rideau se lève sur un drame intéressant et attendu. Au fond de la baie lumineuse on voyait les grosses colonnes du péristyle et, plus loin, la place ensoleillée avec sa ligne d'arbres et son mouvement de voitures.

Une tache blanche, mousseuse et de forme

indécise se détachait dans le groupe encore immobile que précédait le Suisse, imposant comme un roi de théâtre.

Un coup de canne retentit sur la dalle et en même temps l'orgue se mit à jouer une marche éclatante.

En même temps, un glissement sur les pavés de l'église annonça que les mariés s'avançaient. Tous les visages se penchèrent avec une curiosité souriante. On ne regardait pas beaucoup M. de Coromera toujours sec et compassé, les yeux obscurcis d'un voile trouble. Tous les regards fouillaient le flot de gaze et de satin au milieu duquel s'avancait Mercédès. On chuchotait des remarques. Elle était bien maigrie; elle avait l'air triste. Les jeunes filles qui avait entendu dire qu'elle venait de renoncer à être religieuse pour se marier ne comprenaient pas sa pâleur. A sa place, elles auraient dansé de joie dans l'église. Les yeux se fixaient sur André avec intérêt. Ces imaginations de femmes voyaient en lui un héros de roman. Avec sa taille élancée, son beau visage, ses yeux noirs, il faisait l'effet d'un de ces Don Juans hardis qui enlèvent les religieuses et les rendent folles d'amour.

Les hommes le regardaient curieusement, comme un phénomène; il y avait un peu de dédain dans leur sourire. Ses rivaux étaient graves et contents, ses amis demeuraient tristes.

Madame de Coromera, belle et rajeunie, paraissait radieuse. Elle oubliait en un moment tous les chagrins du passé, elle n'apercevait pas l'avenir gros d'inquiétudes. L'éblouissement des lumières, les accords profonds de l'orgue, les parfums de l'encens la saisirent à son entrée dans l'église. Son étroit cerveau féminin se grisait de ces ivresses. Elle ne voyait que la pompe théâtrale des cérémonies. Elle était prête à déclarer avec toutes les femmes que la religion catholique est une institution vraiment divine puisqu'elle sait donner de telles sensations.

Elle marchait souriante au bras d'André. La veille elle avait rencontré dans l'escalier le Père Vérat, le bon Père Vérat, comme elle l'appelait maintenant et elle lui avait serré les deux mains avec force, lui déclarant qu'elle était la plus heureuse des femmes et des mères.

André et Mercédès prirent place sur les fauteuils dorés préparés pour eux entre deux cierges. Alors le clergé s'avança, précédé de l'évêque d'Hermopolis qui devait donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux.

Dans l'allocution qu'il leur adressa, il fit une allusion constante à la vocation avortée de Mercédès. Il lui dit qu'elle devait mener dans le monde la vie religieuse à laquelle elle se destinait. Il lui recommanda de prendre pour modèle la sainte Vierge et proposa à André l'exemple de

saint Joseph, ce qui fit bondir Maurice Campredon sur sa chaise. Il acheva dans la forme ordinaire de ces homélies, leur prêchant la fidélité, l'amour, et toutes les vertus conjugales avec la chaude conviction d'un aveugle qui discourrait sur le mérite des couleurs.

André écoutait tout cela d'une oreille distraite, préoccupé des effets de lumière que produisait en ce moment un rayon de soleil qui glissait le long de la chape dorée de l'un des diacres et venait mourir sur le tapis de l'autel.

Mercédès était très recueillie, très émue par cette voix onctueuse qui l'enveloppait. Comme certains oiseaux se laissent toujours prendre au même sifflement, elle sentait tout son être dominé par cette éloquence insinuante à laquelle elle avait été dès longtemps habituée. Les tours de phrase, les inflexions ordinaires aux gens d'église la rendaient dévotement attentive. Elle était initiée à ce langage particulier; elle était familiarisée avec toutes les idées que le prêtre émettait et qui sont comme la monnaie courante de la vaste association catholique.

Pendant ce temps, on chuchotait dans l'église. On parlait beaucoup du début à l'Opéra d'une cantatrice autrichienne d'un grand talent. On en causait tout en feuilletant du bout du doigt un grand livre d'Heures dont chaque page était encadrée de vignettes anciennes.

Quand la sonnette de l'élevation retentit, les conversations cessèrent, les femmes s'inclinèrent très bas sur leur prie-Dieu, la tranche du paroissien contre les lèvres. Les hommes penchèrent la tête en avant, suspendant la phrase commencée qu'ils reprirent dès que le prêtre se releva.

Deux camarades d'André, un violoniste et un ténor, faisaient de délicieuse musique derrière l'autel, tandis qu'une jolie créole, amie de Mercédès, se promenait autour des chaises, une bourse à la main, précédée du Suisse et conduite par un jeune sculpteur orné d'une barbe épaisse qui prenait un air fatal pour cacher sa grande gêne et son profond ennui.

La messe finie, il y eut une poussée vers la sacristie. Ce monde élégant devint foule, resserré entre les rangs des chaises. On piétinait sur place, impatiemment. Les hommes lustrèrent leurs chapeaux, les femmes relevaient un peu leurs voilettes pour embrasser plus facilement la mariée. On ne se gênait plus; on causait tout haut, tandis qu'en haut de l'autel un sacristain promenait son éteignoir sur les cierges. Seules, les jeunes filles ne riaient pas. Elles regardaient avec une espèce de respect sérieux les deux grands fauteuils de velours rouge à dossiers dorés que les mariés venaient de quitter.

Dans la sacristie, il y avait un brouhaha joyeux, une gaité bruyante, des exclamations de gens qui

se rencontrent rarement dans le tourbillon de Paris et ne se voient guère qu'aux mariages et aux enterrements.

André semblait très heureux. Il donnait de vigoureuses poignées de main. Placée dans un coin, avec l'attitude un peu craintive de quelqu'un qui a perdu l'usage du monde et que le bruit effraie, Mercédès se laissait embrasser, tout étourdie par un événement imprévu qui lui laissait encore des scrupules.

Madame de Coromera bavardait à tort à travers, se trompant de noms, demandant des nouvelles de gens morts depuis longtemps, se montant comme un oiseau qui entend babiller autour de lui. M. de Coromera s'inclinait froidement, l'air de mauvaise humeur. Il ne sortait de sa réserve que lorsqu'un prêtre passait devant lui. Alors il lui prenait la main avec empressement et respect et s'inclinait, comme s'il eût voulu la baiser.

Peu à peu la sacristie se vida; les mariés restèrent seuls au milieu de la poussière soulevée.

Ils traversèrent alors, au bras l'un de l'autre, l'église encore pleine de monde et remontèrent en voiture.

X

Ils étaient censés partis pour l'Italie. En réalité, le soir venu, ils allèrent chez André. L'atelier en fête était rempli de fleurs et de lumières. Au milieu, une petite table où brillaient des cristaux ciselés, était servie avec une élégance artistique.

Lorsqu'ils furent seuls, bien chez eux, les portes closes, André poussa un grand soupir et passa la main sur ses yeux, comme pour chasser le souvenir de tout ce qu'il avait souffert avant d'arriver au but rêvé.

Mercédès s'était assise sur un divan bas, surprise et effrayée de ce tête-à-tête.

André vint tomber à ses pieds. Il lui dit de brûlantes paroles, tout en avançant les bras pour l'enlacer. Elle l'écoutait en baissant les yeux. Son sein se gonflait sous sa petite robe de laine brune très simple. Elle refusa de s'asseoir à la table; elle n'avait besoin de rien.

— Êtes-vous heureuse, au moins? demanda André en dévorant du regard son visage toujours un peu pâle.

— Oui, bien heureuse, répondit-elle doucement.

Il l'attira vers lui brusquement en lui prenant la tête et lui mit sur les lèvres un long baiser. Elle se renversa pâmée, toute frissonnante. Puis, elle se détourna avec un peu d'effroi. Elle paraissait gênée. Évidemment, on lui avait fait certaines recommandations qu'elle n'avait pas bien comprises, mais qui pesaient sur elle en ce moment. Elle n'avait plus cette spontanéité charmante qui avait ravi André, lorsqu'un soir, croyant qu'elle était à jamais perdue pour lui, il l'avait vu s'offrir tout à coup dans une brûlante étreinte.

Les habitudes religieuses, la crainte de l'enfer, le joug sous lequel l'Église ploie toute jeunesse et réprime toute ardeur, lui inspiraient sans cesse de vagues inquiétudes.

Un moment, la passion d'André parut triompher de ces scrupules. Il la serrait dans ses bras, follement, la tenant haletante sous ses baisers. Dans ce combat d'amour, un an auparavant, elle se serait laissée vaincre en souriant. Maintenant elle résistait, suppliait tout bas et ses grands yeux noirs semblaient humides de larmes. André, le regard étincelant, beau d'amour et de violence, avait écarté brusquement son corsage dont les boutons

avaient sauté et découvrait un cou blanc, un bout d'épaule, la naissance d'une gorge adorable qu'il dévorait de baisers fous.

Tout à coup, elle le repoussa avec un cri et se releva en croisant ses deux mains sur sa poitrine.

Tout éperdu, il voulut la reprendre. Mais elle eut un regard presque dur et, d'un ton indigné :

— Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle en frappant du pied.

Puis elle se rassit, digne et froide en apparence, mais son corsage défait était très agité.

— Je vous en supplie, mon ami, dit-elle, pensons à Dieu au moment où commence pour nous cette vie nouvelle.

Et, plus bas, avec un peu de trouble, elle ajouta :

— Je vous préviens que j'ai promis à la Sainte Vierge de lui consacrer cette première nuit.

André eut un soubresaut. Il remua les doigts avec le geste d'étrangler quelqu'un. Puis il se releva très triste et resta quelques instants sans parler. Il regardait douloureusement Mercédès. Mais il crut devoir user de ménagement envers cette âme malade. Il comptait sur l'avenir, sur l'action douce et continue de sa profonde tendresse pour dissiper ces scrupules.

Lentement il fit le tour de l'atelier, arrachant quelques fleurs qu'il foulait aux pieds. Arrivé devant la table, il souffla les lumières des chandeliers à hautes branches. Et la poésie rêvée de ce

premier souper; de ce premier tête-à-tête, s'éteignit du même coup.

Il ne resta plus que la lumière trouble d'une lampe enfouie dans le feuillage d'une grande vasque de marbre.

André revint vers Mercédès et, lui prenant la main :

— Votre chambre est ici, dit-il.

Il lui montra une portière à demi relevée.

Mercédès se leva avec peine, boutonna son corsage et marcha vers la chambre. Une veilleuse brûlant au fond éclairait un grand lit à baldaquin, très bas.

Sur le seuil, elle eut une hésitation.

— Et vous? fit-elle sans lever les yeux.

— Ma chambre est de ce côté, dit André en désignant une porte au bout de l'atelier.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, Mercédès.

Elle lui tendit son front, mais il détourna la tête, blême de souffrance. S'il l'avait touchée, il l'aurait peut-être saisie, jetée par terre et prise brutalement sur le tapis.

La portière se referma, André alla tomber sur le divan et cacha sa tête dans ses deux mains.

Deux mois, après Maurice Campredon avait quelques amis à déjeuner, ce qui lui arrivait plusieurs fois par semaine. C'était la seule heure de la journée où on fût sûr de le rencontrer. Les gens pressés, les artistes, sachant avec quelle libéralité il recevait, se donnaient rendez-vous chez lui. Et le rendez-vous était d'autant plus agréable qu'on y trouvait une chère exquise et un aimable amphytrion.

Ce jour-là, Campredon avait quatre convives : deux peintres, le vieux paysagiste Frank Hesper et Julien Lepas; un écrivain, Jean Berger, et un jeune médecin, le docteur Sansier.

Au dessert, une sixième personne apparut. C'était une jeune fille, simplement habillée, qui passa sa jolie tête brune à travers la porte entr'ouverte de la salle à manger et la retira bien vite, un peu suffoquée par la vue de ces hommes réunis et

par la fumée des cigares qui commençait à s'élever vers le plafond.

— Entre, Maria, entre, mon enfant, dit Campredon en se levant aussitôt et en courant à la porte pour chercher la jeune fille.

Pendant le court instant où il fut levé, ses amis échangèrent des sourires. Le docteur, grand amateur, fit claquer sa langue avec un signe de haute approbation.

Campredon revint tenant par la main Maria toute rougissante.

— Faites-lui une petite place, je vous prie, dit-il à Berger et Lepas, assis en face de lui.

En même temps il poussa une chaise près de la table et y fit asseoir la jeune fille. Ensuite il revint à sa place.

— Maintenant, messieurs, dit-il, il faut que je vous présente votre présidente. Maria n'est pas seulement une très jolie personne, mon cher docteur, dit-il à Robert Sansier qui avait mis son pince-nez et dévorait la jeune fille de ses petits yeux de braise; c'est encore une personne d'un grand talent. Elle a obtenu avant-hier au Conservatoire le premier prix de tragédie et de comédie.

— Mademoiselle Maria Nardi! s'écria le journaliste.

— Oui, mademoiselle Maria Nardi.

— J'ai lu, mademoiselle, le récit de votre

triomphe, ajouta Berger. Permettez-moi de vous offrir mes bien sincères compliments.

Maria s'inclina en rougissant un peu.

Les amis de Campredon la regardèrent avec intérêt. Ils étaient redevenus sérieux. C'était une artiste, une camarade, et, de plus, une camarade de talent. Elle était de la famille et on devait la respecter. D'ailleurs, aux façons de Maurice, on devinait qu'il n'y avait rien entre eux.

— Monsieur Campredon, dit Maria d'une voix musicale qui était un enchantement, je viens vous annoncer une bonne nouvelle.

— Et laquelle, mon enfant?

— Je suis engagée à la Comédie-Française. On me donne quatre mille francs d'appointements.

Maria appuya sur ces derniers mots avec une joie orgueilleuse. On devinait tout ce que sa vie avait dû renfermer jusqu'à présent d'efforts et de luttes pénibles pour qu'elle accueillit avec le plaisir d'une sorte de délivrance la situation fort modeste que son talent venait de lui conquérir.

On descendit dans l'atelier de Maurice pour prendre le café.

— Cette petite est ravissante, dit Julien Lepas à Poreille de Campredon.

— Vous avez entendu cette voix, fit Maurice. Nous lui demanderons de nous dire quelque chose tout à l'heure. Vous verrez : elle a un sentiment inouï.

On se promenait dans l'atelier un peu au hasard, admirant les délicieux bibelots et les tableaux de choix que Campredon y avait réunis.

Maurice avait été prendre dans un coin une toile retournée. Il l'apporta au vieux Frank Hesper qui fumait gravement sa pipe et dont la tête, digne du pinceau d'Holbein, roussie et cuite par le soleil, se détachait avec la poignée de crins blancs qui la surmontait, sur le front de brocard jaune de l'atelier.

En même temps, Campredon fit signe à Julien Lepas et à Jean Berger de venir regarder cette toile.

Il y eut chez les deux artistes et chez le journaliste le même mouvement de surprise. Frank Hesper ôta sa pipe de sa bouche :

— Fameux, ça... Diable! Mais c'est fameux, savez-vous! dit-il en se reculant un peu et en regardant avec son naïf étonnement de vieux paysan.

— Est-ce encore une découverte que vous avez faite? quelque génie inconnu qui se lève? demanda Julien Lepas, moins enthousiaste en apparence mais qui, au fond, trouvait cette toile un rare chef-d'œuvre.

— Non, dit Maurice avec un peu de mélancolie. C'est, au contraire, je le crains bien, un génie qui s'en va.

— C'est de Vignerac! s'écria Jean Berger.

— Précisément.

— Sacrebleu ! Il n'a jamais rien fait de si beau ! Julien Lepas joignit alors ses éloges à ceux du journaliste et vanta sans scrupule l'œuvre admirable d'un rival qui n'était plus à redouter.

C'était l'esquisse du plafond grandiose longtemps rêvé par André Vigneras et qui devait être intitulé : *l'Éternel Féminin*.

Au centre, une jeune femme, superbement nue, s'élevait au milieu des vapeurs dorées de l'aurore. C'était la Genèse de la femme. Avec son sourire inconscient, ses yeux à demi clos, ses bras relevés au-dessus de sa tête blonde, elle semblait s'éveiller d'un long rêve.

Autour de cette figure rayonnante, s'agitaient des groupes nombreux, tantôt pâles et mélancoliques comme des rêves, tantôt violents et mouvementés comme de dramatiques réalités. Dans le fond rose et trouble passaient les ombres de Béatrix, de Laure, de Marguerite, incarnations idéales. Puis les grands drames dont la femme a été la cause et l'objet déroulaient leurs péripéties sanglantes ou bizarres. Judith s'élançait en avant, dans un raccourci superbe, les yeux enflammés, la gorge nue, brandissait dans sa main la tête d'Holopherne. Circé tenait sous son pied rose un lourd pourceau vautré dans la fange, et riait de l'étrange effet de sa puissance. Lédà, allongée dans les roseaux, regardait surprise, vaguement souriante, l'amou-

reuse fantaisie d'un Dieu. Puis les siècles marchaient et la légende se faisait histoire. Béatrix Cenci se dressait pâle et douce au-dessus du cadavre de son père. Un pape serrait entre ses bras une courtisane nue qui pouvait bien être sa fille. Élisabeth contemplait avec une expression de triomphe la tête de Marie Stuart que le bourreau lui apportait. Christine pleurait sur le cadavre de Monaldeschi et semblait vouloir ranimer sous ses baisers ce visage glacé.

Tout en haut, sur une sorte de pavois d'or et de fleurs, se tenait couchée une belle fille rieuse. Ce pavois était supporté par des rois, des papes, des gens en robe : César avec ses lauriers, Alexandre VI avec sa tiare, Louis XIV et son imposante perruque, Louis XV l'air triste et abruti. Tous courbés, suants, écrasés, servaient de piédestal à cette folle créature qui triomphait au-dessus d'eux dans l'orgueil de sa chair blonde.

Et dans un coin, un moine et un ouvrier, la Réforme et la Révolution, regardaient ce groupe honteux, tandis qu'auprès d'eux une pure et belle jeune femme allaitait son enfant.

La mère, la reine, la courtisane, la jeune fille, se trouvaient jetées dans ce cadre énorme qui, achevé, devait avoir les proportions du jugement dernier de Michel Ange. Le grand art du peintre avait été de souder ensemble tous ces groupes, d'harmoniser ces costumes si divers. Les nus

nombreux étaient splendides de vie. Il y avait dans tout cela une ardeur endiablée, une coloration éblouissante. Ces visages féminins exprimant la pureté, la colère, l'impudeur, le mépris, la haine, etc..., étaient peints avec une singulière puissance.

Tout le monde s'était réuni autour de la toile que Maurice, grave et un peu triste, tenait penchée près de la croisée. Maria, émue, attentive, semblait sous le charme de cette superbe composition. Il y avait dans l'atelier une sorte de recueillement silencieux.

— Il vous a prêté cette esquisse? demanda enfin Julien Lepas.

— Il me l'a donnée.

— Est-ce qu'il renoncerait à faire le tableau?

— Il peint maintenant une Sainte Famille.

— Oh! oh! dit Franck Hesper, qui sortait de sa forêt comme un vieux loup et ignorait ce qui s'était passé à Paris depuis trois mois, il a tort, ce garçon, il va se gâter la main.

— Vignerac a épousé une dévote, dit Berger. Cette belle fille a dû effrayer sa femme.

Et il montra en souriant la figure nue qui se dressait au milieu du tableau dans un flamboiement d'apothéose.

— Alors il est fichu! conclut le vieux peintre en reprenant philosophiquement sa pipe.

Maurice alla replacer la toile contre le mur. Puis,

comme s'il eut voulu faire diversion à ses préoccupations tristes :

— Ma petite Maria, dit-il en s'approchant de la jeune fille, tu vas nous faire le plaisir de nous dire quelque chose.

— Volontiers, monsieur Campredon. Mais si je n'ai pas la voix bonne, vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

Elle toussa en regardant Franck Hesper, dont l'énorme pipe dégageait de véritables tourbillons de fumée.

Le vieux peintre se leva sans rien dire et alla secouer sa pipe au-dessus du cendrier. Ensuite il revint s'asseoir gravement dans son fauteuil.

— Mademoiselle, vous pouvez être fière, dit Sancier qui lui-même avait jeté son cigare. C'est la première fois que notre ami fait un pareil sacrifice.

Maria parut chercher un instant dans sa mémoire, puis, d'un tour de main, elle ôta son chapeau et monta sur une petite estrade placée devant la haute cheminée de pierre.

Elle se recueillit encore quelques moments, et, relevant la tête, elle dit la belle tirade du rôle de la Reine, dans *Ruy-Blas* :

Oh ! parle ! ravis-moi !

Jamais on ne m'a dit ces choses-là. J'écoute !

Ton âme en me parlant me bouleverse toute, etc.

Dès les premiers mots son visage changea. Elle devint un peu pâle. Ses yeux noirs parurent

s'agrandir et sa physionomie prit une expression extraordinairement émue. Elle regardait devant elle comme une jeune prêtresse qui voit le Dieu lui tendre les bras et elle adressait à ce génie invisible ces admirables vers.

Ce fut une courte mais profonde jouissance, un enchantement de quelques minutes.

Quand elle descendit de l'estrade, les auditeurs se regardèrent entre eux avec une certaine stupéfaction.

— Reste, reste, dit Maurice en l'invitant à remonter. Tu nous diras autre chose encore. Tu as été admirable, mon enfant.

— Non, ne me demandez plus rien, monsieur Campredon, je ne me sens vraiment pas bien disposée. J'ai marché si vite pour venir ici que cela m'a coupé la respiration.

— Voilà une petite qui n'ira pas longtemps à pied, observa Jean Berger à voix basse, avec un sourire sceptique.

Maurice voulut insister ; Maria refusa doucement, mais avec fermeté.

— C'est votre faute, vieil Holbein, dit Julien Lépas en s'adressant à Franck Hesper. Votre pipe a rouillé ce pur diamant.

— Ma pipe, ma pipe... elle n'a jamais fait de mal à personne, murmura le vieux contemplatif en sortant de sa rêverie... Venez ici, mon enfant, dit-il gravement à Maria qui s'approcha. Vous avez

un talent hors ligne ; vous sentez ce que vous dites comme personne. Vous irez loin, écoutez-moi bien, vous irez loin à une condition... c'est que vous n'aurez ce sentiment-là que pour la poésie. Le vieux Franck vous baptise la Petite Vierge, ne désavouez jamais votre parrain.

Il compléta sa pensée par une grimace significative. Le docteur paraissait ébloui :

— Eh! bien, mon cher Maurice, je puis dire que je n'ai pas perdu ma journée aujourd'hui, car vous m'avez fait connaître deux merveilles.

Il montra le tableau de Vigneras, puis Maria Nardi.

Maurice eut un sourire indéfinissable et poussa un soupir, comme si son esprit pénétrant avait pu lire dans l'avenir.

Maria était restée un peu interdite et rougissante sous la vivacité des éloges dont l'accablaient ces amoureux de l'art. Elle remit son chapeau et croisa son vêtement qui dessinait sa taille svelte et souple.

— Au revoir, monsieur Campredon, au revoir, je suis bien heureuse !!

Et, le regard étincelant, elle tendit à Maurice son front pur.

— Tu es une brave et honnête fille, dit celui-ci en lui donnant un baiser fraternel.

XII

— Pauvre petite ! ajouta-t-il lorsqu'elle fut sortie.
Que d'illusions !

— Le théâtre se chargera de les lui enlever, dit Berger en secouant la tête. Quand elle aura joué pendant dix ans les confidentes à la Comédie-Française — en admettant même qu'elle joue — ce bel enthousiasme sera refroidi et son talent sera peut-être perdu.

— Vous êtes lugubre, mon cher, avec vos prophéties, dit Lepas qui était un optimiste imperturbable.

— Berger a raison, fit Maurice Campredon. Vous voyez quel talent a cette enfant. Ce talent, je l'ai deviné il y a longtemps, je l'ai vu mûrir et se développer. Eh bien ! j'ai assisté avec une sorte de tristesse aux étonnants progrès de Maria. Au bout de tous ces efforts, je voyais se dresser la mélancolique nécropole de la Comédie-Française à

laquelle aboutissent les avenues fleuries du Conservatoire. C'est là que sont embaumés et dorment d'un long sommeil ceux qui jadis se sont élancés les plus ardents et les plus impatients dans la vie de l'art. Ils ressuscitent quelquefois au bout de quinze ou vingt ans et commencent à se faire une réputation lorsque leurs cheveux sont gris. Mais combien peuvent supporter, sans y laisser le meilleur d'eux-mêmes, ce long apprentissage où s'usent leurs facultés, ce silence prolongé où sommeille leur talent? On arrive à la Comédie-Française, on n'y commence pas. J'aurais mieux aimé voir Maria engagée aux Batignolles que rue Richelieu. Mais allez donc dire cela à une pauvre enfant tout enivrée de son succès et qui croit n'avoir plus qu'un pas à faire pour poser le pied sur les planches où régnaient Mars et Rachel!

— Bah! avec votre appui, elle saura faire son chemin. Vous vous intéressez beaucoup à cette jeune fille?

Cette question de Julien Lepas semblait provoquer des explications. Maurice Campredon les donna nettement et avec une franchise qui devait éloigner toute interprétation douteuse.

Un de ses amis de Milan, le comte Orso Barga, lui avait envoyé un jour le père de Maria avec une lettre de chaude recommandation. Borroméo Nardi avait été compromis dans une affaire de carbonarisme et avait dû fuir précipitamment l'Italie

avec sa femme et sa petite fille. Il était sans ressources, mais il espérait gagner quelque argent à Paris, grâce à son remarquable talent de violoniste. Campredon l'entendit et en fut ravi. Il le fit entrer à l'orchestre de l'Opéra-Comique et lui procura quelques leçons.

Un soir, par une chaude soirée de juin, tandis qu'on jouait le deuxième acte du *Pré aux Clercs* on vit un des musiciens de l'orchestre rouler à terre en entraînant son pupitre dans sa chute. Quand on releva Borroméo Nardi, il avait cessé de vivre. Un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine ; son violon, brisé, baignait dans le sang qui s'échappait de sa bouche.

La pauvre veuve se trouvait dans un profond dénûment avec sa petite fille âgée de quatre ans. Une main généreuse, dont Campredon parla rapidement, pourvut à ses besoins. Madame Nardi ouvrit rue Monsigny une boutique de marchande de fleurs. Elle put vivre. Lorsque Maria fut grande, elle aida sa mère et sa gentillesse contribua à bien achalander la modeste boutique. Le soir, elle portait des fleurs dans les couloirs et dans les loges des deux théâtres voisins. Ce fut là que sa vocation de comédienne se révéla. Quelquefois, à travers une porte entr'ouverte ou par le carreau d'une loge auquel une ouvreuse lui permettait de se hisser, elle apercevait dans le cadre éblouissant du théâtre des femmes jeunes et belles, vêtues comme les

fées de ses contes, qui souriaient au public et que l'on couvrait de fleurs et d'applaudissements. Elle osa rêver d'être un jour l'une de ces femmes. De temps en temps elle allait voir Maurice et lui portait un bouquet. Un jour, il remarqua qu'elle était plus timide et plus embarrassée que de coutume. Il lui demanda ce qui la troublait. Alors elle lui avoua qu'elle voulait être comédienne et le supplia de lui dire ce qu'il fallait faire pour cela. Maurice essaya de la détourner de cette idée. Mais Maria avait une volonté nette et très arrêtée. Les conseils de Campredon, les prières de sa mère, furent impuissants à combattre sa ferme résolution. Elle pâlisait, elle devenait triste et amaigrie comme une jeune fille en mal d'amour à laquelle on refuse l'objet de sa passion. Il fallut se résigner : Maurice lui facilita l'entrée du Conservatoire.

Elle voulait être admise dans une classe de chant. Mais sa voix, qui avait le timbre pur et sonore du cristal en avait aussi la fragilité. Le professeur qui l'entendit, tout en étant surpris du sentiment et de la justesse de cette voix, déclara qu'elle ne pourrait jamais résister aux fatigues du théâtre. Maria entra donc dans la classe de comédie. Au bout de quelques mois, Maurice rencontra son professeur au foyer du Théâtre-Français. Celui-ci dit qu'il n'avait jamais eu une élève plus intelligente et mieux douée; il parla d'elle avec un véritable enthousiasme.

— Malheureusement, ajouta-t-il, elle est bien faible et elle met trop d'ardeur dans son travail. Elle a du feu sacré à endonner à tout le Conservatoire, y compris les professeurs ; mais ce feu brûle sa frêle enveloppe et finira par la dévorer.

XIII

Campredon avait dit vrai. André Vigneras peignait une Sainte Famille.

Quelques jours après son mariage, il était parti pour l'Italie avec Mercédès. Il comptait beaucoup sur ce voyage pour changer les idées de la jeune femme et la soustraire à de dangereuses influences. Ils voyageaient lentement, en prenant bien leur temps. A une si grande distance de Paris et de la rue de Sèvres, il espérait que la maladie morale de la pauvre enfant se guérirait peu à peu. Il comptait sur ce soleil éclatant, sur cet amoncellement de chefs-d'œuvre, sur la beauté lumineuse de la nature italienne pour seconder son amour dans l'œuvre difficile qu'il osait entreprendre.

Ils arrivèrent à Venise au milieu de la nuit, par un clair de lune qui donnait aux lagunes et aux palais sombres un aspect féérique. Mercédès fut surprise. Lorsque, au sortir de la gare, elle con-

templa le canal avec sa flottille de gondoles amarées, lorsqu'elle se vit étendue dans un de ces bateaux noirs qui filait silencieusement sous l'impulsion balancée du gondolier, lorsqu'elle aperçut ces hauts palais, au-dessus de sa tête ces milliers d'étoiles brillant dans un ciel transparent, elle se pencha un peu vers André assis près d'elle, elle le laissa étreindre sa taille et elle ne le repoussa pas, quand dans le calme tiède de cette belle nuit il lui donna un baiser.

Mais les jours suivants furent tristes. Le ciel se couvrit de nuages et une pluie fine se mit à tomber. Venise, au lieu d'être la reine charmante de la mer, n'était plus qu'une mendiante sale, échouée dans une grande flaque d'eau. Sous ce ciel gris, les gondoles couvertes de leur catafalque noir semblaient des corbillards aquatiques.

Mercédès retomba dans sa tristesse contemplative. Elle visita toutes les églises. Devant chaque autel elle faisait une longue station tandis qu'André, impatienté, l'attendait.

Ce voyage eut un résultat complètement opposé à celui que le jeune peintre espérait. Sur cette terre italienne, peuplée d'idoles comme au plus beau temps de Jupiter et de Diane, l'homme intelligent et qui pense librement sent la révolte de sa raison et abhorre ces superstitions éhontées. Au contraire, les esprits faibles, les femmes portées à la dévotion, sont comme hallucinées par cette pompe théâtrale,

par cette profusion d'images miraculeuses. Le scintillement des cierges brûlant devant les *ex-voto* les éblouit. Elles suivent aveuglément ces malins charlatans de l'Italie qui tendent, depuis plusieurs siècles, des pièges à la crédulité publique. Elles usent de leurs lèvres le bronze de l'ancienne statue de Jupiter devenue l'image du premier évêque de Rome; elles baisent dévotement les chaînes rouillées que l'on représente comme ayant chargé les membres de Pierre dans la prison Mamertine; elles tombent en contemplation devant les traces de pas sculptés dans la pierre par quelque moine avisé, qui bat monnaie en montrant l'empreinte des pieds du Christ.

Le philosophe qui revient de Rome comprend et admire Luther. La dévote qui sort du Vatican est affolée de sainte Thérèse. A mesure que le voyage s'avanceit, la malheureuse disposition de Mercédès s'affirmait de plus en plus. A Florence, elle refusa de visiter les galeries profanes du palais Pitti. Elle restait toute la journée dans les églises, où elle faisait d'interminables stations. Sa manie religieuse trouvait là un aliment dangereux. A Rome, ce fut bien pis. Elle courut toutes les églises et traîna André dans les sanctuaires les plus obscurs du Trastévère et du Janicule.

Elle voulut que son mari demandât une audience au pape, et, comme il faisait assez mollement les démarches nécessaires, elle s'en occupa elle-même.

Elle connaissait déjà plusieurs prêtres et se confessait à un membre du Gesù qui, sur la recommandation du Père Vérat, l'avait prise en grande estime. On lui procura immédiatement une invitation pour une audience où le Saint Père devait recevoir quelques Français et une vingtaine de pèlerins espagnols.

Cette audience était fixée au mercredi. Elle s'y prépara avec dévotion pendant trois jours, et fit une retraite sévère dans sa chambre d'hôtel, qu'elle avait transformée en une sorte d'oratoire orné à profusion d'images de sainteté.

Le mercredi, à midi, elle descendit de voiture, avec André, au bas du grand escalier qui se trouve en bas de la colonnade du Bernin et qui conduit à la chapelle Sixtine et aux appartements privés du pape.

Mercédès avait drapé autour de sa tête une mantille et, ainsi habillée de noir, avec cette dentelle autour de son visage pâle, elle était très belle.

La grille s'ouvrit lorsqu'ils montrèrent leurs lettres d'audience, et ils passèrent devant une douzaine de Suisses vêtus comme des valets de carreau, qui bâillaient auprès de leur hallebarde posée contre le mur. L'un d'eux se leva paresseusement et monta l'escalier devant eux pour les conduire à l'antichambre du Saint Père. C'était un grand diable de Napolitain, aux jambes maigres, qui, avec son maillot jaune et rouge, sa fraise et sa

toque découpée en créneaux, rappela à André le personnage d'une opérette célèbre.

Ils gravirent le large escalier qui montait tout droit, très haut, ils parcoururent rapidement les salles ornées des fresques immortelles de Raphaël, puis ils arrivèrent devant une solide porte de chêne contre laquelle le Suisse frappa deux coups.

La porte s'entr'ouvrit avec précaution. Le Suisse tendit à travers l'entre-bâillement la lettre d'audience. Alors André et Mercédès purent entrer. Un homme de forte taille, vêtu d'une livrée cramoisie, les examina de son œil fin d'Italien, tout en faisant semblant de lire la lettre qui lui avait été remise. Quelques jours auparavant, deux excommuniés, deux « Piémontais », avaient trouvé moyen d'assister à l'audience papale et, depuis ce moment, on redoublait d'attention dans l'examen des visiteurs. Mais la lettre de Mercédès était signée d'un nom devant lequel on s'inclinait très religieusement au Vatican. Ils passèrent sans difficulté.

La salle dans laquelle ils venaient d'entrer était fort simple. Une mosaïque ordinaire, blanche et noire, déroulait sur le sol ses ornements tranquilles. De hautes boiseries s'élevaient contre les murailles et au pied de ces boiseries; autour de la salle, régnait un banc de bois, poli par un long usage. C'était là qu'une vingtaine de fidèles attendaient.

Ils étaient muets et immobiles, les femmes avec de lourdes grappes de chapelets enroulées autour de leurs bras, les hommes sérieux et ennuyés d'une attente déjà longue. Il y avait là une quinzaine de pèlerins espagnols. Quelques femmes, assez jolies, portant la mantille de rigueur arrangée avec un certain art, baissaient leurs grands yeux vers les carreaux de la mosaïque, dans une attitude recueillie et contrainte. Tous ces Espagnols étaient ensemble, sur un même banc. De l'autre côté, on remarquait quelques Français, entre autres, deux vieilles dames vêtues de noir ayant à côté d'elles un long jeune homme, leur neveu, qui paraissait s'ennuyer cruellement, et jetait, de temps en temps, un regard en-dessous sur une petite Espagnole rondelette assise en face de lui. Il y avait un grand silence, interrompu rarement par un mot soufflé à voix basse ou par le cliquetis des chapelets qu'on avait apportés pour les faire bénir.

Le soleil de midi frappait les grands stores blancs de la fenêtre et mettait dans la salle une chaleur lourde. Quelques femmes pâlissaient, comme prises d'un vertige lent. Le grand laquais écarlate se tenait debout dans le fond, très digne, et semblait avoir sur son grave visage un reflet de la majesté papale.

Il y eut encore de longs instants d'attente.

On avait les regards fixés sur une petite porte

dissimulée dans la boiserie, au fond de la salle, à droite, et que trahissait un bouton de cuivre poli.

La chaleur augmentait. Deux ou trois grosses mouches, sans respect pour la pieuse assistance, bourdonnaient lourdement contre les stores blancs.

Enfin, le laquais parut sortir de son immobilité. Il fit deux ou trois pas en avant et, sans parler, il invita du geste les pèlerins à serrer leurs rangs et à décrire une sorte de demi-cercle. Ils restèrent quelques instants debout, très émus, comprenant que le grand moment approchait et que le Saint Père allait paraître.

— A genoux ! dit tout à coup l'homme écarlate.

Il y eut une sorte d'effondrement. Les femmes tombèrent ployées en deux, n'osant regarder ni à droite ni à gauche, prises d'une sorte de respectueuse terreur. Les hommes, moins troublés, tournèrent un peu la tête.

La petite porte venait de s'ouvrir doucement. Le pape s'avancait. On entendait sur le carreau le bruit sonore de sa grosse canne à pomme d'or. Il était vêtu de blanc, solide et carré malgré son grand âge. Mais il marchait difficilement et s'appuyait sur le bras d'un monsignor habillé de moire violette. Deux ou trois autres monsignori suivaient, la démarche aisée, le regard vif, fort élégants dans la soutane bien ajustée qui faisait valoir la finesse de leur taille. Ils avaient de jolis

visages d'Italiens, avec de grands yeux noirs et un teint pâle.

Le pape avait abordé les pèlerins; il parcourait lentement le demi-cercle, tendant avec un geste presque machinal son anneau que l'on baisait. Quelques Espagnoles affolées se jetaient la face contre terre, et couvraient sa mule de baisers ardents; d'autres faisaient toucher au pape les guirlandes de chapelets qui surchargeaient leurs bras.

Et lui marchait lentement devant ces dévotes, leur parlant d'une voix douce tandis qu'elles poussaient des sortes de cris, disant : *Santo Padre, santo Padre!* et se roulant à ses pieds. Son regard fin et malicieux s'abaissait sur elles avec calme. Lorsqu'il était passé, quelques-unes de ces femmes n'ayant pas encore rassasié leur passion, attrapaient au passage les soutanes violettes des petits monsignori et les baisaient fiévreusement. Le pape disait un mot à chacun avec bonhomie et, par instant, une plaisanterie éclairait son visage gras aux tons de cire. Au moment où il passait devant les deux vieilles dames en noir, l'une d'elle lui tendit une bourse de soie verte ornée de broderies d'or. Il la regarda, un peu surpris, n'osant accepter cette offre publique qui ressemblait au don d'une aumône, mais un des petits monsignori qui suivait ne fit pas tant de façons. Il cueillit délicatement la bourse du bout des doigts et la fit glisser dans sa poche.

André, qui avait observé cette scène rapide, eut grand'peine à tenir son sérieux en voyant la figure déconfite du long jeune homme serré entre ses deux tantes comme un prisonnier entre ses deux geôliers. Le pauvre garçon avait suivi d'un œil étonné et profondément déçu cette partie de son héritage si rapidement engouffré dans la poche violette.

Arrivé devant André et Mercédès, le pape s'arrêta encore et les regarda un instant en silence. Il leur demanda s'ils n'étaient pas Français, et il mit dans cette interrogation un accent d'intérêt tout particulier qui émut la nature vive et sensible d'André. Mercédès imita les Espagnoles les plus exaltées. Son visage était baigné de larmes. Elle baisa la main, l'anneau, le bâton et la mule du pape avec une ardeur extraordinaire. Et André comprit alors le sentiment de regret du jeune héritier son voisin, lorsqu'il avait vu dissiper le bien qui devait lui appartenir.

Le pape continuait sa lente promenade. Il marchait avec une peine visible. Lorsqu'il s'approcha des fenêtres, à travers la transparence blanche de sa soutane de fine laine, on put apercevoir ses grosses jambes emmaillotées à cause des varices qui les rongeaient.

Il revint à son point de départ, au bout de la galerie. Là, il s'arrêta et se recueillit un instant.

Alors, élevant la voix, il adressa une allocution

en français aux fidèles agenouillés devant lui. Le timbre de cette voix, chaud et vibrant, rappelait l'organe d'or de Berryer. Il s'exprimait bien en français, avec un accent à peine perceptible. Son discours était coulé dans le moule ordinaire des homélies papales. Sa parole exprimait la colère passionnée de l'homme qui s'obstine dans une lutte impuissante contre une force plus grande que lui. Il répéta ces éternelles plaintes contre l'esprit moderne, ces anathèmes violents frappant ceux qui, s'élevant dans la sérénité philosophique, n'admettent point les théories surnaturelles et demeurent insensibles aux terreurs superstitieuses.

Et c'était un triste spectacle que de voir ce vieillard si près de la mort, qui n'aurait dû avoir que des paroles de pardon et de douceur, maudire, avec tant de haine, le monde grandissant autour de lui dans la lumière et le progrès. Il continuait, s'exaltant toujours davantage. Sa vieillesse fatiguée verdissait dans cet anathème.

Enfin il cessa de parler. Après avoir élevé la main en faisant le signe de la croix, il rentra dans ses appartements, soutenu par les monsignori.

Alors on entendit le bruit des pieds contre le pavé de mosaïques, le froissement des chapelets; puis, les fidèles s'écoulèrent lentement, sous l'impression profonde qu'ils venaient d'éprouver en se trouvant face à face avec cet homme dont la superstition fait une idole vivante.

Une vieille Espagnole demandait à voir Pie IX. Elle n'avait rien compris à la scène qui venait de se passer. Elle n'avait pas reconnu, dans ce beau vieillard à face ronde, le prisonnier que le curé de son village lui avait représenté comme chargé de chaînes et couchant sur la paille. La veille, elle s'était présenté mystérieusement au Vatican, voulant parler au geôlier du pape et cachant dans sa main une bourse noire avec laquelle elle espérait corrompre le porte-clefs afin qu'il brisât les fers dans lesquels gémissait le « Padre santo ». Elle avait fait le voyage dans ce but ; elle avait réuni ses économies et combiné tout un plan d'évasion. Maintenant elle avait l'air étonné et déçu d'un enfant qui s'éveille dans la réalité après un lourd sommeil plein de rêves.

XIV

André avait le dessein d'aller jusqu'à Naples, mais il y renonça. Les commencements de son voyage l'avaient profondément attristé. Il avait hâte de revenir. Mercédès ne quittait plus les églises ni les confessionnaux du Gésù. Il semblait qu'une sorte d'influence mystérieuse la poursuivait. Elle retrouvait à Rome les mêmes obsessions qu'à Paris.

André voulait travailler. Il espérait reprendre, au milieu de ses toiles et de ses amis, la vie active qui lui était nécessaire. Ce tête-à-tête prolongé avec cette femme toujours triste et rêveuse, pleine de scrupules, dont la pensée semblait être ailleurs, lui enlevait peu à peu toute son énergie, toute sa force d'agir.

Ce n'était pas que Mercédès eût une pitié gênante ni qu'elle fatiguât André par des exhortations dans le but de le convertir. Elle parlait rarement avec

lui des choses de la religion et semblait surtout s'attacher à prêcher d'exemple. Elle était très douce, mais en même temps très ferme sur certaines questions, lorsque, par exemple, il s'agissait de subordonner son amour aux scrupules religieux. Elle avait lu l'histoire d'une sainte célèbre qui avait fait du mariage une sorte d'association mystique et elle semblait s'être proposé pour modèle cette chrétienne d'une essence tout à fait angélique.

Parfois, cependant, elle paraissait avoir quelque peine à tenir ses pieuses résolutions. Sous cette glace dont des pratiques répétées et de douloureuses mortifications avaient peu à peu enveloppé son cœur, se révélait l'ardeur naturelle de ses vingt ans. Son sang généreux de belle fille espagnole n'était pas encore assez refroidi pour n'avoir point de sourdes révoltes, des mouvements subits qui lui rendaient la tête brûlante et qui alanguissaient ses grands yeux.

Elle regardait ces aspirations vagues comme des tentations du démon. Elle était fière d'avoir pu jusqu'alors les repousser victorieusement.

Elle était en lutte perpétuelle avec elle-même. Toutes les bontés, toutes les attentions tendres qu'André lui prodiguait avec une patience admirable ne pouvaient la laisser insensible. Cet amour qui subitement l'avait arrachée du couvent avait parfois de brusques réveils. Elle aimait André. Mais

par une aberration singulière, résultat des conseils qui lui avaient perverti l'âme et les sens, elle se croyait héroïque en refoulant cette tendresse, elle pensait acquérir de grands mérites, aux yeux de Dieu, en lui sacrifiant ces battements de son cœur, parfois si vifs qu'ils semblaient prêts à briser sa poitrine ! Alors elle exagérait sa froideur, elle se faisait digne et indifférente, craignant, si elle s'abandonnait, de perdre en un moment le fruit péniblement amassé de tant de pieux sacrifices.

André avait fait plusieurs fois de courageux efforts pour ressaisir ce trésor qui peu à peu lui glissait entre les doigts. Il sentait que tout le bonheur de sa vie dépendait de ces premiers temps du mariage. Il avait été bon, patient, tendre et passionné. La lutte que Mercédès soutenait pour lui échapper et pour se renfermer peu à peu dans un froid mysticisme, il l'avait entreprise, lui aussi, avec la même ardeur, afin de la sauver et de défendre son propre bonheur.

Mais jusqu'à présent il avait échoué. Un lourd découragement commençait à engourdir sa volonté. Comme, à mesure qu'il était plus tendre, Mercédès se faisait plus réservée, il en était arrivé à se dire logiquement qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé et que sa vie était bien irrévocablement brisée.

Le retour fut d'une tristesse inexprimable. Ils se parlaient à peine, enfoncés tous deux dans des

réflexions qui pesaient sur leur âme comme des chapes de plomb. André se renfermait dans la solitude, perdant insensiblement toute la verve de sa nature courageuse. Il se retirait peu à peu de Mercédès et ne se donnait plus la peine de lui témoigner une tendresse qui lentement s'écoulait de son cœur comme les dernières gouttes d'une source près de tarir. Il allait en arriver à l'indifférence, peut-être à la haine, lorsque tout à coup un de ces événements qui déroutent les esprits logiques, mais que rend toujours possible la nature bizarre des femmes, vint raviver sa passion et le jeter dans une voie nouvelle où il devait trouver ses plus poignantes douleurs.

Malgré le désir qu'il éprouvait de retourner promptement à Paris, il dut, en raison des fatigues de ce voyage rapide, s'arrêter deux ou trois jours à Monaco.

Ils y arrivèrent le soir, comme à Venise. Lorsqu'ils gravirent la route fortement en pente qui mène au paradis de Monte-Carlo, les fraîches brises de la mer leur apportèrent les parfums de citronniers et des lauriers-roses. Deux ou trois voitures les croisèrent, descendant à fond de train, et des rires rapides sonnèrent autour d'eux, tandis qu'un nuage de fine poussière les enveloppait comme la fumée légère de l'ivresse qui était dans l'air. En haut de la colline qu'ils gravissaient, ils apercevaient les hautes têtes des palmiers, les massifs des yuccas et des aloès éclairés par des globes où flambait la lumière crue du gaz. Les balustrades de marbre s'arrondissaient autour de

ces parterres exotiques, pleins de senteurs capiteuses, et présentaient leurs marches blanches qui semblaient l'entrée d'un harem. A mesure qu'ils montaient, les sons rauques des basses d'un orchestre invisible parvenaient peu à peu à leurs oreilles, scandant des rythmes entraînants qui mettaient dans cette belle nature une note de débauche. En descendant de voiture, sur le vaste emplacement qui précède le Casino, ils eurent la sensation troublante que l'on éprouve en quittant un lieu paisible et silencieux pour entrer dans le bruit et la lumière. Au calme triste de leur voyage, succédait tout à coup une animation éclatante.

Au fond, se dressaient les bâtiments du Casino dans leur blancheur souriante. A côté, les cafés remplis de monde avec leur bruit, les cris des garçons, les coups sonores frappés par les consommateurs contre les plateaux, les appels adressés aux joueurs qui sortaient des salons de jeu et les éclats de rire féminins qui faisaient passer dans cette nuit tiède un frisson d'orgie. André et Mercédès, arrachés tout à coup à leur mélancolie et jetés dans une atmosphère de fête et d'excitations vives, avaient cette sensation un peu aveuglée des provinciaux que l'on place tout à coup devant l'éblouissement d'un bal public. Sans trop savoir où elle allait, Mercédès entraîna André vers le bâtiment du fond qui avait des airs plus décents et d'où sortaient les accents de l'orchestre.

Mercédès était toujours fortement émue par la musique. A l'église, les accents de l'orgue la plongeaient dans un ravissement qui parfois lui mettait les larmes aux yeux. André se rappelait l'impression extraordinaire qu'avaient faite sur elle les tziganes d'Étretat.

Ils entrèrent dans un large vestibule, froid et solennel, avec ses hautes colonnes, ses murailles lisses et son grand lustre surchargé de globes lumineux. Devant les portes, sous cette lumière vive qui blanchissait leur visage et faisait clignoter leurs yeux, se tenaient des domestiques revêtus d'une livrée aux couleurs voyantes, avec des culottes de panne rouge et des galons d'or sur les manches. En entrant dans cette antichambre trop éclairée et peuplée de ces laquais dorés, on se serait cru chez quelque parvenu de mauvais goût. A chaque instant, des portes s'ouvraient, envoyant, au milieu d'une rumeur vague des paroles monotones et rythmées, venant de la salle de jeu. Quelques hommes sortaient, animés, mais presque tous très pâles; plusieurs avaient une tenue fort négligée et ce va-et-vient continuel contredisait la correction des laquais et indiquait le lieu public.

A travers une petite porte largement ouverte, tendue de vert avec un bureau de chêne sur lequel brûlait une lampe paisible au vaste abat-jour, on apercevait les cheveux blancs d'un vieillard penché sur un registre, l'air tranquille et soumis. C'était

le gérant, l'homme chargé de mettre la régularité de ses chiffres dans le désordre apparent de ces salons où brûlait la fièvre.

Ils franchirent le seuil de la salle de jeu, très vaste et très éclairée, avec ses énormes abat-jour, qui concentraient toute la lumière sur les tables de roulette et de trente-et-quarante. Cette lumière blanche coulait sur les visages pâles des joueurs pressés les uns contre les autres dans un écrasement passionné, l'œil fixé sur la roulette où grésillait la bille d'ivoire ou sur les rateaux qui enlevaient les mises avec une précision tranquille.

Ils firent le tour de la table de roulette. En passant, ils remarquèrent au milieu de l'effarement des joueurs, un petit vieillard, assis tout au bout, qui poussait devant lui des tas d'or, comme s'il eût obéi à une règle invariable, et qui gagnait à chaque coup. En dix minutes il eut devant lui une vingtaine de mille francs. Alors il se leva, alla échanger son or contre des billets, mit ses billets méthodiquement dans son portefeuille et sortit avec l'air paisible d'un petit employé qui quitte son bureau la journée finie.

Un peu plus loin, une jeune femme venait de se rejeter brusquement hors du cercle des joueurs. Elle parlait d'une voix agitée à un homme âgé, très distingué. Elle lui racontait qu'elle avait perdu trois mille francs, tout ce qu'elle possédait. Son mari devait arriver le lendemain. Elle était folle

d'angoisse. L'homme, découvert, dans une attitude respectueuse, écoutait froidement ces paroles fiévreuses, entrecoupées de sanglots. Il coulait son regard sur les épaules et sur le corsage de la dame, qui était maigre, et paraissait hésiter.

Tout ce monde respirait l'anxiété. La voix monotone des croupiers résonnait dans un silence à peu près absolu. Les joueurs, penchés sur la table avec leurs yeux rougis et gonflés, leur face blanche et leur bouche entr'ouverte par l'émotion, avaient l'air de gens nerveux qui assistent pour la première fois au dépeçage d'un cadavre sur le marbre de l'amphithéâtre. Ils avaient tous l'angoisse à la gorge et la bouche séchée par une ardente fièvre.

— On étouffe ici, dit Mercédès qui avait contemplé un instant, étonnée, le spectacle de ce monde étrange.

Ils quittèrent la salle de jeu. Une porte s'ouvrait largement devant eux et au fond du salon blanc et or, très éclairé, un orchestre jouait une valse folle. Un grand Allemand sec et long, les cheveux hérissés, battait la mesure avec des gestes anguleux, et l'orchestre entraînant, superbe, jetait à travers les salons ses sonorités cuivrées qui faisaient trembler les verroteries des lustres.

Mercédès écouta longtemps. Cette musique bruyante la secouait et son esprit, toujours tendu vers une idée fixe, imaginaire, trouvait quelque

repos dans cette sensation qui avait quelque chose de très âpre.

Il n'y avait presque personne dans ce salon. Quelques rares auditeurs étaient disséminés sur les grands sièges de velours rouge symétriquement alignés. Toute une famille d'Anglais, installée dans ces fauteuils moelleux, sommeillait paisiblement. Le gris roussi de leurs costumes contrastait singulièrement avec l'or des panneaux et l'éclat des glaces qui se renvoyaient à l'infini leurs pauvres images fatiguées.

André regarda Mercédès. Un peu de rose lui était monté aux joues. Elle était sérieuse, recueillie et ses beaux yeux noirs ne quittaient pas le chef d'orchestre dont les gestes brusques semblaient la fasciner.

Son sein se gonflait d'ardentes respirations. Ces ardentes harmonies agissaient sur elle comme eût pu le faire un breuvage enivrant. Peu à peu elle s'abandonnait et le cercle de fer qui enveloppait son âme se desserrait lentement.

Ils achevèrent la soirée sur la terrasse du café plein de vie, de bruit et de lumière. Mercédès, éblouie, ne voyait plus. A chaque instant elle était frôlée par les robes des filles qui passaient rapidement entre les tables, laissant derrière elles de violents parfums. Elle n'était ni étonnée ni scandalisée. Elle se sentait transportée en un rêve; sa réflexion était lassée et une sorte de langueur douce

s'emparait d'elle au souffle rafraîchissant qui s'élevait de la mer et passait sur son front comme une caresse.

Devant eux, les têtes rondes des palmiers noirissaient sur un ciel du plus bel indigo, que les étoiles couvraient de leur poussière d'argent. Et dans cette calme nature, un peu apprêtée, retentissaient les rires des filles et les appels provocants des hommes. C'était comme un coin du boulevard parisien transporté sous le ciel voluptueux de l'Orient.

XVI

Il était assez tard lorsque André et Mercédès rentrèrent à l'hôtel. Selon leur habitude, ils avaient deux chambres. Les fenêtres de ces chambres donnaient sur la mer, qui s'étendait comme une immense et sombre plaine coupée tout au bout par le sillon rouge d'un phare.

En entrant, Mercédès ôta son chapeau. Elle étouffait. Lorsqu'elle tendit la main à André, ainsi qu'elle le faisait chaque soir, André remarqua que cette main était brûlante.

— Vous souffrez? demanda-t-il avec intérêt.

— Non, je n'ai rien, répondit-elle d'une voix brève.

Une porte se referma entre eux. André resta seul.

Il demeura longtemps accoudé à la fenêtre, essayant d'échapper à la réalité et laissant son imagination flotter dans des rêves indécis.

Bien que la soirée fût assez avancée, la chaleur était encore très lourde. Après avoir rêvé longtemps les yeux fixés tantôt sur les clartés du ciel, tantôt sur le gouffre noir de la mer, André se déshabilla et se jeta sur son lit. Il avait laissé la fenêtre ouverte et une pâle lueur entrait dans la chambre.

Dans ce grand silence de la nuit, il crut entendre des soupirs étouffés; il lui sembla que les boiserie du lit dans lequel reposait Mercédès craquaient à plusieurs reprises.

Elle pouvait être souffrante; il voulut se lever pour aller auprès d'elle. Mais il se rappela qu'un soir, ayant pénétré dans la chambre de sa femme où l'avaient appelé ces mêmes soupirs accompagnés de sanglots, il avait trouvé Mercédès au pied de son lit, agenouillée, demi-nue. Il n'avait pas oublié le regard de colère qu'elle lui avait jeté ce soir-là, et il craignait de la troubler de nouveau dans les oraisons qu'elle avait coutume de faire chaque soir.

Il était fatigué par une longue journée de voyage. Il ne tarda pas à s'endormir.

Au bout d'un espace de temps qu'il ne put apprécier, il fut brusquement réveillé.

La clef avait tourné doucement dans la serrure. En même temps, aux clartés des étoiles qui emplissaient la chambre d'une lumière trouble, il vit une forme blanche qui s'avançait vers lui.

— André! murmura timidement une voix hésitante.

— Mercédès!

A peine avait-il prononcé ce nom qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

André fut d'abord étourdi de son bonheur; il ne pouvait croire que c'était elle. Il l'étreignit à l'étouffer, tandis que nue et frissonnante elle se cachait contre sa poitrine, sanglotant comme une enfant, tellement son émotion était forte.

Il couvrait son visage, ses bras, ses épaules, de baisers fous. Il la secouait et la serrait si puissamment que leurs chairs semblaient entrer l'une dans l'autre.

— Je t'aime! je t'aime! s'écria-t-il en lui donnant des baisers mordants.

Et le feu de ces baisers, ces cris d'amour, ces caresses enivraient tellement Mercédès qu'elle ne s'appartenait plus. C'en était fait : son sang avait repris sa chaleur brûlante, ses craintes, ses visions superstitieuses, les scrupules qui la torturaient depuis son mariage, tout cela s'était évanoui; il n'en restait plus trace.

Si André avait pu lui-même conserver sa raison, il aurait été bouleversé d'un changement si subit.

Mais il avait bien le temps de réfléchir! Il avait là, dans ses bras, une belle fille qu'il avait tendrement aimée. Il sentait cet amour endormi bondir

tout à coup dans son cœur et se réchauffer au feu qui faisait flamber les sens mal éteints de Mercédès.

Ils se parlaient à peine. C'étaient des cris, des soupirs, des baisers qui avaient quelque chose d'âpre et de furieux.

Parfois, André se rejetait brusquement en arrière, lorsque lassée d'amour, la jeune femme restait étendue sur le dos, tout énermée. Il se tenait sur son coude et la regardait fixement pour bien s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Cette nuit brûlante, cette nuit divine dura jusqu'au jour. Alors ils s'endormirent. Les cheveux de Mercédès dénoués ruisselaient sur l'oreiller. Son visage pâle révélait la souffrance; sa respiration était haletante, comme si elle eût été près d'étouffer. Elle avait toujours les yeux fermés, si bien qu'à un moment, André inquiet, stupéfait de ce qui venait de se passer, se demanda si Mercédès n'avait pas eu un accès de somnambulisme. Il se rappela que pas une fois ses beaux yeux ne s'étaient ouverts. C'est à peine si au moment des spasmes amoureux qui avaient arraché un râle de sa gorge, ses paupières s'étaient desserrées pour laisser couler quelques larmes.

Un lourd sommeil s'empara d'eux. Les rayons du soleil frappant en plein leurs visages les réveilla.

Alors André entendit un grand cri. Il vit fuir

Mercédès serrant autour d'elle sa chemise en lambeaux. Il entendit la porte fermée furieusement.

Il se leva tout alourdi, jeta un regard autour de lui et sourit en voyant le désordre du lit.

XVII

Trois jours après, madame de Coromera reçut une lettre timbrée de Monaco. André la pressait de venir. Mercédès avait été prise d'une fièvre ardente et le médecin était inquiet d'elle.

Madame de Coromera n'arriva qu'au bout de six jours. Il lui avait fallu du temps pour mettre quelques toilettes en ordre.

Elle trouva Mercédès levée et hors de danger. André l'avait soignée avec un admirable dévouement.

Elle était vêtue de blanc, ses cheveux noirs tordus derrière la tête. Elle reposait sur une chaise longue en jonc flexible placée dans le parterre de l'hôtel et sous ses yeux se déroulait le bleu panorama au milieu duquel le rocher de Monaco poussait sa pointe hardie.

— Ah! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant! mon Dieu! que j'ai eu peur! s'écria la créole en

serrant sa fille dans ses deux bras. Comment vas-tu?

— Elle va mieux, tout est fini, dit gravement André en attachant son regard profond sur les traits pâlis de Mercédès. Je vous attendais plus tôt.

— Ah! cher ami, bonjour, je ne vous avais pas aperçu, dit madame de Coromera en tendant ses deux joues à André. Voyons, dites-moi la vérité, ajouta-t-elle toute saisie, car sa fille n'avait fait qu'un imperceptible mouvement en l'apercevant.

— Elle est encore très faible, dit André.

— Maman, viens m'embrasser, murmura la jeune femme. Ah! je suis contente de te voir, ajouta-t-elle en sortant de sa torpeur et en prenant les mains de sa mère. J'ai donc été en danger? demanda-t-elle en fixant un regard effrayé sur André et sur la créole.

Ils ne répondirent pas et inclinèrent la tête avec un peu d'embarras.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, quand je pense que j'aurais pu mourir!

Elle se cacha la figure dans ses deux mains et se mit à sangloter pleine de honte et d'effroi.

Depuis le matin, la fièvre l'avait quittée; la mémoire lui était revenue. Le remords l'écrasait.

A partir du moment où sa maladie l'avait saisie, c'est-à-dire une heure après avoir quitté le lit d'André, elle n'avait adressé à son mari ni un mot ni un regard.

Le malheureux ne savait que penser. Il croyait que cette nuit à laquelle il ne pouvait songer sans qu'une sensation chaude vint brûler son cœur, il croyait que ces tendresses partagées, ces baisers échangés avaient rompu à jamais la froide barrière que lui opposaient les scrupules étranges de Mercédès. Il avait vu l'avenir s'illuminer. Puis, la désillusion était très vite venue. D'abord, la maladie de la jeune femme, cette fièvre violente qui la jetait dans un perpétuel délire peuplé de visions sombres l'avaient torturé pendant plusieurs jours en imposant à sa tendresse, plus vive que jamais, les souffrances d'une poignante inquiétude.

Maintenant Mercédès renaissait à la vie. Mais elle reniait ce qui s'était passé entre eux. Elle avait honte de s'être donnée dans un moment de folie. Elle se reprenait tout entière et la distance qui les séparait, quelques jours auparavant, s'était encore élargie.

Par malheur la situation n'était plus la même. La semaine précédente, en arrivant las et écœuré de ce voyage où il s'était promis tant de joies et qui n'avait été de la part de Mercédès qu'un long et silencieux pèlerinage, André n'avait plus au cœur qu'un amour presque refroidi. L'indifférence de la jeune femme lui était moins sensible. Il avait courageusement surmonté ce moment d'accablement profond qui avait suivi la ruine de toutes ses

espérances. Sa douleur était un peu calmée et il songeait maintenant à arranger sa vie de manière à ne pas trop souffrir dans son âme et dans son talent.

Mais maintenant, tout était changé. Cette nuit d'amour, en lui révélant de si profondes délices avait ravivé sa passion. Il lui fallait Mercédès; il ne pouvait plus se passer d'elle. Pour une nuit semblable, il aurait donné sa vie tout entière; il aurait sacrifié cette belle part de gloire que l'avenir lui promettait.

Ce fut à partir de ce moment qu'il souffrit réellement et que sa puissante nature s'annihila peu à peu devant l'étrange créature à laquelle sa vie était unie désormais.

XVIII

De retour à Paris, André se mit au travail avec une fiévreuse ardeur. On eût dit qu'il cherchait dans l'idéal quelque consolation aux tourments de la réalité.

Mais il se heurta à un premier et souverain obstacle. Mercédès le supplia de renoncer à peindre des sujets profanes. Elle lui déclara que si elle le voyait faire de son talent cet usage réprouvé, elle en concevrait un horrible chagrin. Il essaya de la persuader, lui montra les succès qui l'attendaient dans la voie qu'il s'était tracée. Pour la convaincre, il lui présenta l'esquisse de son beau plafond *l'Éternel Féminin*. Elle lui déclara très tranquillement, mais aussi avec une froide et menaçante énergie, que si elle le voyait peindre des femmes nues, elle prendrait un couteau et lacérerait ses toiles.

André résista encore. La lutte fut longue; il ne

pouvait se résigner à l'anéantissement que Mercédès lui demandait. Alors, elle lui rappela les sacrifices qu'elle avait faits pour être à lui, elle lui représenta les luttes qu'elle avait dû soutenir; elle lui dit qu'elle n'avait pas craint d'exposer son salut éternel en rompant tout à coup l'engagement qu'elle avait pris envers Dieu.

Elle ne lui demandait, à lui, que le sacrifice d'un peu d'orgueil. D'ailleurs, il avait assez de talent pour réussir dans tous les genres. Il avait remporté de grands succès avec ses portraits; que ne continuait-il à en faire? Il trouverait là beaucoup d'honneur et beaucoup d'argent. S'il voulait aborder un genre plus personnel et plus élevé, il lui restait le champ immense des sujets religieux où tant de grands peintres avaient su trouver de hautes inspirations. Ne l'avait-elle pas vu s'extasier, durant leur voyage en Italie, devant les vierges de Raphaël, les madones du Titien et toutes ces toiles immortelles qui glorifiaient les vertus des saints de l'Église chrétienne? Ne pouvait-il suivre ces illustres exemples et moissonner à son tour dans ce champ fertile?

André se défendait. Il répondait à ce dernier argument. Il disait qu'il était précisément déplorable de voir tous ces grands artistes de la Renaissance emprisonnés par le despotisme de quelques papes dans ce moule uniforme des sujets religieux. Il disait que leur génie n'avait pu se déve-

lopper dans ces conceptions froides et stériles et qu'il les aurait beaucoup plus admirés encore, si, au lieu de se condamner éternellement à peindre le ménage du patriarche Joseph, ils avaient étalé leurs blondes couleurs sur le corps de Vénus ou sur les membres gracieux des nymphes dansant dans les bosquets de l'Hymette. Quand, impatienté par la discussion, il lançait quelque impiété de ce genre, Mercédès pâlisait, le regardait froidement et s'éloignait sans rien dire.

Mais elle revenait à la charge. Soit qu'elle obéit à sa propre inspiration ou à des conseils donnés, ce sujet paraissait lui tenir particulièrement au cœur. Elle disait à André :

— Je souffre déjà beaucoup de vous voir des sentiments de libre-penseur et de songer que vous compromettez votre âme par votre indifférence religieuse. Faites-moi ce sacrifice et je serai consolée, car je penserai que Dieu l'accepte en expiation de vos péchés.

Cette lutte dura deux mois. Enfin, André énervé, à bout de patience, comprenant qu'elle l'empêcherait toujours de travailler à des sujets qui ne seraient pas de son goût, envoya à Maurice Campredon son esquisse de l'*Éternel Féminin* avec un petit billet court et triste qui laissait deviner les motifs pour lesquels l'artiste renonçait à son œuvre favorite. Le même jour, il acheta une grande toile et se mit à peindre une Sainte Famille.

Le soir, Mercédès s'approcha de lui. Elle fut un peu plus tendre qu'à l'ordinaire. Elle parla sans trop rougir de la nuit de Monaco et lui donna un espoir vague.

André ne regretta pas le sacrifice accompli. Il se jeta à ses pieds complètement vaincu, et ce grand artiste, cet homme de foi et d'énergie, devint humble et soumis comme un enfant.

XIX

Condamné à peindre un sujet qui n'était ni de son choix ni de son goût, André Vigneras chercha, du moins, à éviter le type commun et banal de ces sortes de compositions. Il renonça pour Joseph à la tunique brune et au manteau jaune, pour Marie aux vêtements rouges et bleus, pour Jésus enfant, à la robe blanche immaculée. Il ne posa pas d'auroles derrière la tête de ses personnages.

Dans un beau paysage d'Orient roussi par le soleil couchant, il plaça un Arabe pensif, au burnous effrangé, appuyé sur un long bâton et qui regardait d'un air doux et attendri une jeune femme allaitant son enfant. Ainsi compris, ce tableau finit par intéresser André qui y travailla avec ardeur. Mercédès fut d'abord un peu déçue en ne reconnaissant pas les types et les couleurs auxquels elle était habituée. Mais elle n'osa pas faire d'observation à son mari. Elle lui demanda

seulement de mettre une colombe au-dessus de la Vierge. André s'y refusa absolument. Il la supplia de ne pas insister, lui affirmant que le caractère religieux de son tableau ressortirait de l'expression des visages et il lui cita plusieurs toiles célèbres où ces personnages ne sont entourés d'aucun symbole surnaturel.

La tête de Joseph était superbe, avec cette expression de résignation rêveuse qui est propre aux Orientaux et que justifiait bien, d'ailleurs, l'étrange destinée de ce patriarche. La figure de Marie ne satisfaisait pas le peintre. Il ne voulait pas suivre l'interprétation ordinaire de ce type de vierge blonde et joufflue dont tant de peintres, et des plus illustres, ont abusé. Il rêvait un beau visage de jeune juive, très pur et très chaste. Mais son pinceau vigoureux ne pouvait s'affiner jusqu'à l'idéal qu'il concevait vaguement. Il fit plusieurs études et les jeta, découragé, n'atteignant pas ce qu'il voulait. Alors, il eut recours à un procédé qui lui avait parfois réussi et qu'il devait à son amour de la vérité et à cette forte éducation artistique qui avait eu pour base l'étude constante de la nature. Il parcourut les rues de Paris, cherchant un visage qu'il pût placer sous le pan de laine brune qui devrait abriter la figure de Marie. Mais ses courses furent infructueuses. Deux ou trois fois, il crut avoir trouvé. Il arrêta brusquement dans la rue des jeunes filles qui passaient et les

regarda dans les yeux. Elles se mirent à rire ou se fâchèrent et leur physionomie lui déplut aussitôt.

Un matin, il était chez Maurice Campredon. Il le voyait assez souvent depuis quelque temps. Il lui parlait rarement de Mercédès et de ce qui se passait chez lui. Il causait peinture. Maurice lui donnait des nouvelles de leurs amis communs qu'il avait bien perdus de vue depuis son mariage, car Mercédès ne mettait aucun empressement à attirer les anciens camarades de son mari.

Ils vivaient ainsi de leur bonne vie d'autrefois. André s'oubliait jusqu'à faire des projets. Sa vive imagination se mettait en mouvement. Il rêvait tout haut. Puis, soudain, le rêve s'éteignait comme une flamme brusquement soufflée et semblable à un oiseau qui, voulant s'envoler, sent ses ailes coupées, il retombait lourdement à terre. Alors il poussait un soupir et parlait d'autre chose.

Ce matin-là, soit que Maurice eût deviné la visite de son ami ou qu'il voulût se donner à lui-même la jouissance d'une belle œuvre d'art, il avait mis sur un chevalet, en pleine lumière, l'esquisse de Vigneras qui d'ordinaire était retournée contre le mur.

Sous les rayons de soleil qui le caressaient, l'*Éternel Féminin* paraissait plus jeune et plus souriant que jamais. Les chairs roses prenaient la teinte appétissante d'un beau fruit, les étoffes

chatoyaient et les frottis d'or faisaient resplendir le fond de l'apothéose.

André, en entrant, demeura comme saisi. C'est à peine s'il dit bonjour à Campredon. Ses yeux allèrent immédiatement se fixer sur l'esquisse et il resta planté devant, sans bouger, étonné lui-même de son œuvre. Maurice l'étudia d'un rapide regard.

— Pourquoi avez-vous mis là cette esquisse? demanda-t-il enfin brusquement. Je vous avais prié de ne pas la montrer. Il y a là des choses dont je suis médiocrement satisfait.

— Vous me permettrez bien de l'exposer pour mon plaisir personnel? dit Maurice en souriant. Voyons, à quand le tableau? ajouta-t-il en mettant la main sur l'épaule d'André.

Le peintre se troubla et resta interdit, sans répondre.

Campredon devina son malaise et il en eut pitié. Il lui parla d'autre chose.

— Allez-vous quelquefois au théâtre? lui demanda-t-il.

— Pas souvent. Je travaille de bon matin et je n'aime guère à veiller. Et puis, ajouta-t-il en hésitant un peu, ma femme n'a aucun goût pour le théâtre.

— Je le regrette; j'aurais pu vous faire assister après-demain à des débuts intéressants.

— Où cela?

— Au Théâtre-Français.

— Un comédien?

— Non, une jeune fille... Oh! je lui porte un intérêt tout fraternel, ajouta-t-il en répondant au sourire de Vignerass.

Et en peu de mots, il lui raconta l'histoire de Maria Nardi.

— Cette petite a du talent?

— Un talent immense.

— Dans quelle pièce débute-t-elle?

— Dans *Iphigénie*.

La conversation prit un autre cours. Maurice Campredon organisait à cette époque une exposition pour venir en aide à un artiste malheureux. Il demanda à André Vignerass de lui envoyer quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez, répliqua le peintre avec empressement. Venez demain chez moi et vous choisirez ce qui vous fera plaisir.

— Je ne vous dérangerai pas?

— Non. Demain, c'est dimanche. Ma femme ira à l'église. Je serai seul tout l'après-midi.

XX

Au moment où André se levait pour sortir, la portière s'ouvrit timidement et Maria Nardi parut.

— Ah! mon petit prodige, je parlais de toi, dit gaiement Maurice en la faisant entrer. Tiens, je te présente M. Vigneras... Mademoiselle Nardi, la plus adorable des Iphigénies... Mon cher, je vous préviens que Maria est une de vos admiratrices. Elle est restée l'autre jour en extase devant votre esquisse.

— Ce tableau est de vous, monsieur? fit Maria en levant ses grands yeux sur André.

Le peintre s'inclina.

— Oh! monsieur, comme je suis heureuse de vous rencontrer et de pouvoir vous féliciter de tout mon cœur!

Et avec un charmant mouvement, elle lui tendit franchement la main.

André prit cette main et la serra doucement en exprimant combien il était touché de ces éloges.

— Vous viendrez après-demain, n'est-ce pas? poursuivit Maria. Je tiens beaucoup à l'avis des peintres, pour mon costume. J'enverrai à M. Campredon un fauteuil qu'il vous remettra.

Puis, s'arrêtant un peu confuse en voyant qu'André ne répondait pas :

— Oh! excusez-moi, monsieur, dit-elle. Je suis peut-être bien indiscreète en vous demandant cela. Mais, c'est que, voyez-vous, je vais jouer mon avenir après-demain et, dans ces occasions-là, on est bien heureuse d'être entourée de visages amis.

— Vous n'avez rien à craindre, mademoiselle, vous réussirez, dit André qui n'avait cessé de la regarder avec intérêt. Le public serait bien injuste et bien aveugle s'il vous refusait son admiration.

Maria rougit beaucoup. Son trouble était causé moins par les paroles du jeune artiste que par l'expression qu'il y avait mise. André s'inclina devant elle, serra la main de Campredon et disparut.

— C'est de ce jeune homme que vous parliez l'autre jour, n'est-ce pas? demanda Maria Nardi en s'asseyant un peu rêveuse à côté de Campredon.

Elle interrogea Maurice. Elle voulut se faire raconter encore l'histoire d'André, les détails de son mariage.

Campredon satisfit sa curiosité; mais il voila

discrètement la réalité. Il ne révéla pas la profonde douleur que ressentait André ni l'étendue de la malheureuse passion qu'il avait encore pour Mercédès.

Avec son instinct de femme, Maria Nardi devina ce que Maurice essayait de lui cacher.

— Il doit être bien malheureux, dit-elle. Mais pourquoi ne se révolte-t-il pas? Pourquoi ne reprend-il pas sa liberté?

— Que veux-tu, ma pauvre enfant : il l'aime.

— Cette femme est donc folle, ou stupide, ou méchante?

— Mon Dieu, non... elle est dévote.

Maria Nardi fixa sur lui ses grands yeux noirs et ne parut pas comprendre.

— Comme elle devrait être fière cependant d'être mariée à un homme pareil! dit-elle enfin avec un accent ému. Comme elle devrait l'aimer, le soutenir!...

— Prends garde, petite Maria, dit Maurice en levant le doigt. Tu parais t'intéresser beaucoup à mon ami Vigneras.

— Oh! monsieur Campredon, vous voulez rire, dit Maria en rougissant un peu. Tenez, vous me faites oublier le motif qui m'a amenée chez vous ce matin, je vous apporte un fauteuil pour après-demain.

Elle tira d'un petit portefeuille un coupon rose qu'elle remit à Campredon.

— Je te remercie, mon enfant.

Puis, après une courte pause :

— Tu sais, lui dit-il d'un air sérieux, une autre fois, tu m'enverras un commissionnaire. Cela vaudra mieux.

Maria le regarda un peu interdite.

— Vous ne voulez plus que je vienne vous voir? dit-elle vivement.

Et des larmes parurent dans le bleu profond de ses yeux.

— Tu n'es plus une enfant, Maria, dit Maurice, te voilà une belle jeune fille... Et moi, je ne suis pas encore assez vieux pour recevoir tes visites. J'irai te voir souvent chez toi, chez ta mère. Mais tu comprends que tu ne peux plus venir seule dans cet atelier? C'est imprudent; ce serait nous exposer à ce qu'on dise des choses qui ne sont pas, qui ne seront peut-être jamais entre nous... Tu comprends?

— Oui, monsieur Maurice, je comprends, dit Maria un peu pensive. Je vous remercie. Je me voyais toujours petite fille, lorsque je vous apportais mon bouquet. Mais je sens que vous devez avoir raison. Vous viendrez nous voir souvent?

— Très souvent.

— Adieu, monsieur Campredon.

— Au revoir, mon enfant.

Maurice tint longtemps la main de Maria dans

les siennes. Il la regarda un instant avec trouble, comme hésitant.

Puis, il poussa un soupir, lâcha la petite main de la jeune fille en disant encore avec un accent plus tendre :

— Au revoir, mon enfant, et merci.

TROISIÈME PARTIE

I

Le lendemain, vers deux heures, Maurice Campredon allait sortir pour se rendre à l'invitation que Vignerass lui avait faite, lorsque précisément le peintre arriva chez lui.

Il paraissait avoir marché rapidement.

— Je suis bien heureux de vous rencontrer, dit-il, je craignais de vous manquer.

— J'allais chez vous.

— Ma femme est un peu souffrante. Elle reste à la maison. J'en ai profité pour prendre l'air et comme je passais devant votre porte, je suis monté... je vous enverrai demain pour votre exposition une petite toile qui, j'espère, vous fera plaisir.

Vignerass fit un tour dans l'atelier, examina quelques bibelots, regarda les tableaux qu'il con-

naissait par cœur; puis, se rapprochant de Campredon :

— A propos, lui dit-il, je ne sais que faire de ma soirée demain. Vous allez au théâtre, je crois?

— Oui, aux Français, pour les débuts de Maria.

— Vous êtes seul?

— Oui... Maria m'a précisément envoyé ce matin un fauteuil qui vous est destiné. Voulez-vous venir avec moi?

— Mon Dieu, volontiers, dit André après avoir hésité un instant. A moins que ma femme ne soit plus souffrante, reprit-il. En ce cas... je vous ferais prévenir dans la journée.

André ne sortait presque jamais le soir. Pour la première fois, il trompa Mercédès et invoqua un prétexte : un diner offert à l'un des anciens élèves de l'atelier qui avait eu une médaille au Salon précédent. Il passa rapidement son habit et sortit de chez lui de bonne heure.

Il alla s'attabler au cabaret, heureux de voir du mouvement, des lumières autour de lui. Il rencontra précisément un statuaire de ses amis, celui qui lui avait servi de témoin le jour de son mariage. Ils dinèrent gaiement en face l'un de l'autre, les coudes sur la table. André eut comme un souvenir de sa vie d'autrefois et pendant une heure, il oublia qu'il était marié.

— Où vas-tu ce soir? dit le sculpteur en se levant de table.

— Aux Français.

— Ah! bah! que joue-t-on?

— *Iphigénie*.

Le jeune artiste regarda son ami avec stupéfaction.

— Tu donnes donc dans la tragédie, maintenant?

— Campredon m'a invité à venir entendre une débutante qui a, paraît-il, beaucoup de talent.

— Qui cela.

— Maria Nardi.

— Ah! oui, Sansier m'a dit qu'il avait déjeuné un matin avec elle chez Campredon. Il paraît qu'elle est jolie.

— Très jolie.

— Ce diable de Campredon a toujours le truc pour dénicher de jolies maîtresses.

— Cette jeune fille n'est pas sa maîtresse.

— Vrai? On me l'avait dit pourtant. Après tout, cela m'est bien égal, et à toi aussi, n'est-ce pas?

Tandis qu'il s'acheminait vers le théâtre, André était soucieux, sans se rendre compte de ce qui le préoccupait. En passant devant les affiches de spectacle de la place Louvois, il s'arrêta et regarda quelques moments le nom de Maria Nardi inscrit en tête de l'affiche brune de la Comédie-Française. Un peu plus loin, il acheta un journal, le parcourut rapidement et lut avec attention la *Gazette des Théâtres*. La chronique des coulisses donnait

sur Maria des détails biographiques de haute fantaisie. Le seul alinéa de l'article qui fût vrai rendait hommage à la vertu de la jeune fille, à cette charmante candeur qui était sortie immaculée des sentiers dangereux du Conservatoire.

André relut deux fois ce passage. En relevant la tête, il aperçut devant lui, en l'air, les globes lumineux qui éclairaient le balcon du théâtre et dont la lumière paraissait plus jaune sur les teintes encore blanches du jour qui finissait. Il fut surpris de sentir un peu d'émotion.

Au dehors du théâtre, il y avait un grand mouvement de monde. Les voitures s'arrêtaient. Des femmes voilées de mantilles blanches descendaient vivement et couraient, leur coupon à la main, en montrant leurs petits pieds bien chaussés, vers la porte verte qui donnait accès au théâtre; tandis qu'à gauche la longue file patiente enserrée entre les barrières, s'avancait lentement, perdait ses méandres sous la haute colonnade et venait déboucher près du petit guichet où apparaissait, éclairée par la lumière vive d'une lampe, la main de la buraliste tenant des cartons grasseyeux.

En bas, dans le large vestibule, il y avait un grand va-et-vient, mais tranquille, posé, et qui ne ressemblait en rien à l'effarement des jours ordinaires, lorsque des provinciaux, encore tout étouffés par le diner à trente-cinq sous qu'ils viennent de faire à côté, se démènent devant les

quatre escaliers qui s'ouvrent sur le péristyle, ne sachant lequel prendre.

Ce soir-là, les spectateurs étaient tous des habitués du théâtre. Ils se retrouvaient devant le contrôle, se saluaient, causaient avec l'animation de gens qui se revoient après trois mois d'été et formaient des groupes qui montaient lentement le grand escalier. Tout ce monde était heureux de respirer la poussière du théâtre, de revoir les bustes connus de l'escalier et de sentir cette chère odeur de gaz qui rappelait les bonnes soirées de l'hiver à Paris. Dans les groupes, on voyait des critiques, des reporters, des comédiens du théâtre auxquels l'affiche du soir faisait des loisirs et qui venaient juger la débutante que les plus célèbres d'entre eux avaient déjà entendue et couronnée au Conservatoire. Et ce monde spécial était comme perdu au milieu de cet autre monde qui n'appartient à aucune catégorie, mais que l'on retrouve à toutes les premières, les hommes gourmés et poseurs, les femmes parlant haut et cherchant à se faire remarquer par quelque reporter, qui, le lendemain, mettra leur nom dans un journal.

Lorsqu'André entra dans la salle, elle était aux trois quarts remplie. Outre les débuts de Maria Nardi, on offrait ce soir-là aux spectateurs privilégiés la primeur d'un petit acte joué en lever du rideau.

André s'assit au milieu des rangs assez bien garnis de l'orchestre. A côté de lui, le fauteuil de Campredon était vide. Au bout d'un quart d'heure environ, trois coups solennels retentirent en soulevant un nuage de poussière sous la frange dorée du rideau. Puis ce rideau se leva lentement, dignement, comme il convient à la toile du premier théâtre du monde et la petite pièce commença.

Pendant tout cet acte, André fut distrait. La pièce lui parut ennuyeuse et surtout trop longue. Les acteurs lui semblèrent exagérer encore la préciosité de leur jeu. Lorsque la toile se baissa, il eut un soupir de satisfaction. Il sortit pour respirer, car il croyait étouffer dans cette salle qui peu à peu était devenue comble.

Les couloirs étaient bondés. Dans l'étroit corridor, coupé par le vestiaire, un gros critique était debout, appuyé contre le mur les pieds en avant et le pantalon trop court. Il donnait son avis sur la pièce qui venait d'être jouée et deux ou trois jeunes gens, nouveaux venus du journalisme, l'écoutaient gravement.

Cet entr'acte fut assez long. Bien avant la fin, André s'installait à sa place. L'orchestre était presque désert. Il avait émigré dans les couloirs et dans les loges d'où partait un bruit animé de conversations. Il y avait cet air de fièvre qui est toujours dans une salle les jours de première. Tout ce monde était nerveux, parlait vite et haut. Les

femmes, animées, le regard brillant, bien dans leur élément; les comédiens échangeant des poignées de main avec une effusion exagérée, se prenant dans les coins et gesticulant comme s'ils mimaient un rôle.

Le bruit de la sonnette électrique s'éleva au-dessus des conversations. Peu à peu, les couloirs se vidèrent et on entendit claquer les portes des loges. Les spectateurs reprenaient leurs places, lentement, comme des gens qui sont chez eux et qui savent bien qu'on ne commencera pas avant qu'ils soient tous casés.

Enfin le silence s'établit et le rideau se leva, découvrant les tentes d'Agamemnon éclairées par une aurore indécise. Au même moment, Maurice Campredon se glissa à l'orchestre et vint s'asseoir auprès d'André.

Le premier acte fut écouté silencieusement, avec la résignation froide de gens qui savent s'ennuyer poliment. Au second acte, quand Iphigénie parut, il courut comme un frisson dans la salle et le silence devint plus profond.

Du premier coup, Maria Nardi ravit le public. Elle était adorablement costumée. Son péplum blanc tombant autour d'elle en plis harmonieux, dessinait son corps jeune et robuste et laissait découvert le modelé de son cou et de ses bras. Des bandelettes d'argent retenaient ses cheveux noirs et accusaient la forme charmante de sa tête. C'était

la statue de l'Innocence et de la Pudeur qui se présentait tout à coup, animée et vivante, aux yeux du public le plus frivole et le plus blasé. Dès les premiers mots qu'elle prononça, sa voix enchanteresse remplit comme une suave musique le vaisseau du théâtre et une profonde émotion s'empara de la salle. Dans la scène avec Eriphile, lorsqu'elle reproche à l'ardente fille d'Hélène son amour pour Achille, elle se montra touchante comme une élégie. Elle ne suivit pas la tradition de la plupart des comédiennes et ne se laissa pas emporter par les transports d'une jalousie violente. Elle exprima sa douleur avec dignité, comme il convient à la fille du Roi des Rois, mais aussi avec un sentiment profond qui montrait que son cœur se déchirait.

Une double salve d'applaudissements accueillit la fin de cette scène. Maria Nardi pâlit. Rentrée dans la coulisse, elle tomba à demi évanouie entre les bras d'une aimable femme qui l'avait protégée, encouragée, et à laquelle elle devait en grande partie ses précoces débuts sur la scène de la Comédie-Française.

Lorsque l'acte fut fini, Campredon dit à André :
— Voulez-vous venir avec moi? nous allons féliciter la petite Maria. Elle l'a bien mérité.

André Vigneras suivit son ami. Ils montèrent au premier étage et arrivèrent en face du foyer, devant la grande porte aux panneaux de glaces

auprès de laquelle veille gravement un huissier à chaîne d'argent.

L'huissier les laissa passer sur un signe que lui fit Campredon. Ils montèrent deux étages par un étroit petit escalier à rampe de fer et arrivèrent dans un couloir où se profilait une rangée de portes.

Maurice frappa à une des petites portes.

Il fut reçu par la comédienne qui, durant cette soirée émouvante, soutenait et consolait Maria.

— Elle est bien fatiguée, dit-elle, je vais lui demander si elle veut vous recevoir.

Leur attente ne dura qu'un instant. La porte s'ouvrit de nouveau et ce fut Maria elle-même qui vint au-devant d'eux.

— Entrez vite, dit-elle d'une voix fiévreuse, je n'ai qu'un instant à vous donner.

Ils entrèrent. Maria restait un peu interdite devant les deux hommes qui l'admiraient.

— Tu as été superbe ! s'écria Campredon en lui serrant les mains.

André joignit ses compliments à ceux de Maurice. Il était ému. Sous la lumière éclatante de la loge, Maria resplendissait de jeunesse, de beauté, de bonheur.

Ils ne purent échanger que quelques mots, l'entr'acte étant fort court et Maria devant entrer en scène au commencement de l'acte suivant.

— Comment trouvez-vous mon costume ? C'est

elle, c'est ma bonne fée qui me l'a combiné, dit-elle en adressant un sourire reconnaissant à la comédienne qui se tenait un peu en arrière et la regardait affectueusement, se rappelant le jour lointain de ses propres débuts. Suis-je à votre goût, monsieur Vigneras? ajouta Maria en s'adressant à André.

— Vous êtes divinement costumée, répondit le peintre. Jamais plus joli marbre ne fut mieux drapé.

— Maria rougit un peu.

— Des critiques, je vous demande des critiques, dit-elle. Les compliments, vous me les adresserez tout à l'heure avec vos deux mains, en m'applaudissant de votre stalle.

— Eh bien! si vous voulez me le permettre...

Et son œil d'artiste ayant trouvé un léger défaut dans les plis du péplum, il prit quelques épingles sur la toilette et vint rectifier le détail qui l'avait choqué.

— Maria le regardait faire en souriant. Les mains d'André tremblaient un peu; il était troublé de sentir au bout de ses doigts, sous la fine étoffe, cette chair virginale, tiède et palpitante.

— Quand il eut fini, Maria alla se regarder dans la glace.

— Vous avez raison, s'écria-t-elle, c'est mille fois mieux ainsi... Comme je vous remercie!

— Elle lui adressa un charmant regard mouillé en

lui tendant la main. André baisa cette main. L'appel de l'avertisseur les interrompit.

La vision disparut. Quelques instants après, André se retrouvait à sa place, sans trop savoir par où il avait passé pour y revenir.

La suite de la représentation affirma le grand succès de Maria Nardi. Elle se montra la personification idéale d'Iphigénie.

A chaque entr'acte, Vigneras et Campredon allèrent la voir. Cela lui faisait du bien d'être ainsi encouragée et d'avoir comme un écho de l'admiration qu'elle excitait dans la salle. Elle était cependant toujours timide et modeste, doutant encore d'elle-même, sollicitant des conseils.

— A propos, dit tout à coup Campredon après le troisième acte, et ta mère? Je ne l'ai pas vue.

— Elle est pourtant dans la salle. Mais je l'ai priée de ne pas venir ici. J'avais peur que son émotion ne me gagnât. Mais voyez ce qu'elle m'a envoyé! Tout son magasin de fleurs y a passé.

Elle montra des bottes de roses et de lilas qui s'étagaient dans le fond de la loge sur une table.

— Pauvre mère! je suis sûre qu'elle est bien impatiente que cela soit fini, continua Maria. Et moi donc! acheva-t-elle avec un sourire.

— Vous devez être cependant très fière et très heureuse, mademoiselle, du triomphe que vous remportez ce soir, dit Vigneras.

— Oui, je suis heureuse... Ce public est bien

bon pour moi. Mais cependant j'ai une peur horrible et je ne respirerai que quand tout sera terminé.

La grande tirade du IV^e acte marqua l'apogée de ce beau succès.

Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
 Quand vous commanderez, vous serez obéi.
 Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre :
 Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
 D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis,
 Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
 Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente;

.....

Jamais on n'avait mis dans ces beaux vers une grâce plus attendrie, une fierté plus résignée, un accent plus touchant. Lorsque Maria eut dit le dernier vers, une acclamation retentit et les applaudissements éclatèrent en salves étourdissantes. Pendant quelques minutes, on put assister à ce spectacle émouvant de toute une salle, quelques heures auparavant froide et indifférente, portant tout à coup aux nues un talent qui l'enthousiasmait. Paris seul a le secret de telles ovations, qui, en quelques minutes, paient un artiste de ses épreuves, de ses misères, de ses déceptions passées, en lui ouvrant toutes grandes les portes de la gloire.

La salle était transportée. Les hommes debout applaudissaient; les femmes agitaient leurs mou-

choirs et se penchaient vers la comédienne, les bras tendus, comme pour donner un baiser à cette jeune fille pure et attendrissante qui promettait d'être l'honneur de leur sexe.

Maria, très pâle, se tenait à peine. Elle s'inclinait confuse, saluant ce grand public qui l'acclamait. Par hasard, son regard rencontra Vignerass et Campredon applaudissant à tout rompre. Elle leur sourit et un peu de rose vint à ses joues.

Entre le quatrième et le cinquième acte, il n'y eut pas d'entr'acte. Une demi-heure après, le rideau se baissait, puis remontait aux applaudissements du public et Maria paraissait une dernière fois entre les comédiens heureux de son succès et qui l'entouraient comme une garde d'honneur.

Campredon et Vignerass sortirent des premiers. Ils allèrent attendre place du Théâtre-Français devant la porte des artistes. Une double rangée de curieux se pressait à cet endroit. On y remarquait surtout de tout jeunes gens à peine échappés du collège et des spectateurs des petites places. Tout ce monde, fanatique de théâtre, voulait assister au dernier épilogue de la soirée, la sortie des comédiens, et voir de près, en habits bourgeois, ces héros qu'ils venaient d'applaudir.

Quelques acteurs sortirent, les mains dans les poches, un foulard blanc autour du cou, le visage blême sous l'ombre noire de leur chapeau. Au bout d'un quart d'heure, une habilleuse parut,

tenant dans ses deux bras des montagnes de fleurs. Elle vint les déposer dans une voiture qu'un des garçons du théâtre avait fait avancer. Aussitôt on vit passer deux ombres bien enveloppées, l'une mince et svelte, l'autre plus lourde et plus lente. Campredon reconnut Maria Nardi et sa mère qui avait été chercher la jeune fille dans sa loge après le spectacle.

Il écarta les curieux et s'avança avec Vignerass vers la voiture. Maria était déjà montée. En les voyant, elle mit sa jolie tête à la portière et écarta le voile noir qui cachait son visage.

— Adieu, adieu, et à demain, dit-elle en leur tendant une main brûlante, vous viendrez me voir, n'est-ce pas?

Au moment où la voiture s'éloignait, elle leur jeta une poignée de fleurs.

Vignerass reconduisit Maurice chez lui, à pied. En route, ils parlèrent beaucoup de Maria. André voulut entendre encore une fois son histoire.

Tout à coup il s'arrêta et interrompant Campredon :

— Mon cher ami, dit-il, j'ai envie de faire une étude d'après elle. Je cherche en ce moment une Vierge. Jamais je n'en trouverai une plus idéale.

— Je suis sûr que Maria serait très heureuse et très flattée d'être peinte par vous.

— Mais la difficulté serait de la faire poser. Vous

comprenez qu'elle ne peut guère venir dans mon atelier.

— En effet... Eh bien ! voulez-vous que les séances aient lieu chez moi ? Demain nous irons ensemble voir Maria et nous arrangerons cela.

Après avoir reconduit Campredon jusqu'à sa porte, André revint chez lui lentement. L'air frais de la nuit lui faisait du bien. Il tenait toujours à la main la fleur que la jeune fille lui avait jetée et il la respirait de temps en temps, longuement.

Un mois après, on pouvait admirer chez Goupil la nouvelle œuvre d'André Vigneras.

Elle fit sensation. La figure de la Vierge avait une expression pénétrante. Ce n'était pas ce visage mou et incolore que les peintres prêtent d'ordinaire à la mère du Christ. La vie et l'enthousiasme rayonnaient dans cette physionomie d'une idéale pureté. C'était bien la belle Juive inspirée qui, dans un élan de foi naïve, croyait être la mère d'un Dieu.

Tout en donnant à cette figure l'expression même de Maria Nardi, le peintre avait su modifier habilement les traits de la jeune fille, de façon qu'il n'y eût entre la toile et le modèle qu'une ressemblance éloignée, à peine perceptible.

Pendant le mois qui venait de s'écouler, André avait passé tous ses après-midi chez Campredon. Maria y venait avec sa mère et il travaillait pendant deux ou trois heures d'après la jeune fille. Il

avait d'abord fait une étude pour sa Sainte Famille. Puis, l'étude finie, il avait voulu peindre Maria dans son costume d'Iphigénie.

Ce mois passa comme un rêve. Une grande intimité avait bientôt régné entre la jeune comédienne et le peintre. André ne se pressait pas trop de travailler. Il faisait souvent reposer Maria pour ménager ses forces et, lorsqu'elle devait jouer le soir, la séance se passait généralement en conversation. Mais il lui demandait toujours de mettre son costume antique. Il aimait à la voir ainsi et elle-même se trouvait plus à l'aise avec ses vêtements larges; elle en prenait l'habitude et elle était arrivée à marcher et à se draper dans ces légères étoffes avec une grâce inimitable.

Quand elle avait posé pendant quelque temps et qu'elle éprouvait le besoin de se délasser un peu, elle montait sur la petite estrade et elle disait les plus beaux passages de ses rôles.

Rentré chez lui, André se retrouvait en face de sa femme. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de faire une comparaison qui n'était pas à l'avantage de Mercédès. La jeunesse, l'enthousiasme de Maria Nardi formaient un contraste frappant avec la jeune femme qui semblait se détacher de tout ce qui l'entourait et se renfermait de plus en plus dans ces rêveries qui la rongeaient. En regardant attentivement Mercédès, le soir, sous la lumière de la lampe, André s'aperçut que son visage jaunis-

sait comme celui d'une personne cloîtrée, que sa belle taille se déformait et que les traces d'une grande lassitude paraissaient sur son visage. Depuis longtemps, elle ne prenait aucun soin de sa toilette. André remarqua que cette insouciance ne faisait qu'augmenter et que Mercédès était habillée de la façon la plus disgracieuse. Rien de triste comme leurs soirées. A table, ils causaient à peine. Il n'y avait entre eux aucune communauté de sentiments, aucun lien, aucun terrain sur lequel ils pussent se rencontrer. Mercédès ne parlait jamais à André de sa peinture à laquelle elle entendait peu de chose. Il lui suffisait de savoir qu'il s'était conformé à ses désirs. Il ne peignait plus de sujets profanes, plus de chairs de femme; il travaillait avec ardeur à sa Sainte Famille; elle se trouvait satisfaite. Son intelligence était ordinaire; son goût pour les arts absolument nul. L'amour d'André, si elle s'y était abandonnée tout entière, aurait pu développer son esprit un peu lent et lui inspirer la passion des belles choses et des belles œuvres. Mais la direction qu'elle subissait atrophiait peu à peu toutes ses facultés. Ce rêve perpétuel, que les dévots nomment la méditation, anéantissait les forces vives de son intelligence. Elle s'endormait les yeux fixés sur le point unique qui l'absorbait.

La doctrine catholique, poussée à l'extrême, mène forcément au désintéressement absolu. Du moment où il est admis que la vie n'est qu'un

temps d'épreuves et que notre véritable existence commence après la mort, à quoi bon prendre un intérêt quelconque à ce qui se passe ici-bas? Toutes les choses se rapetissent et s'annihilent devant ce lointain idéal. Tout devient inutile ou dangereux. Le détachement complet est proposé aux fidèles comme la perfection la plus rare. Cela tue le cœur, l'intelligence; cela fait qu'on voit d'un oeil sec la mort de sa mère ou l'écroulement de sa patrie et qu'enfermé dans l'égoïsme de son salut futur on renonce à tous les devoirs et à tous les dévouements.

C'est ce qu'on appelle une sainte vie.

Dans l'atelier de Maurice Campredon, les heures s'envolaient rapides et légères. Chez lui, au contraire, André trouvait le temps d'une insupportable longueur. Il restait silencieux et inoccupé, ce qui était contraire à sa nature et lui faisait beaucoup de mal. Mercédès, en face de lui, ne parlait pas davantage. Elle pensait à Dieu et au Père Vérat. Lui, songeait à Maria Nardi.

Il venait de peindre, d'après Maria, une petite toile qu'il avait envoyée à l'exposition d'un cercle, sous le titre de la *Vestale*. C'était la jeune comédienne drapée dans ses vêtements blancs, rêvant pensive devant le brasier où se consumaient ses jeunes espérances et ses chastes désirs. La tête avait une adorable expression; mais cette fois,

André ne sut pas assez éviter la ressemblance. Un journal, tout en prodiguant ses éloges à cette composition exquise, fit remarquer le singulier rapport qui existait entre cette Vestale, la Vierge exposée avenue de l'Opéra et la physionomie de la jeune comédienne qui avait eu récemment des débuts si remarquables au Théâtre-Français.

Huit jours après, Mercédès savait tout. La soirée passée par André à la Comédie-Française, les visites quotidiennes qu'il faisait à l'atelier de Maurice Campredon où il retrouvait Maria Nardi, les séances données à la jeune fille, tout cela lui avait été raconté en détail par les personnes avec lesquelles elle entretenait de mystérieuses relations. En même temps, on lui avait suggéré la conduite qu'elle avait à suivre. Elle devait se montrer très digne, très froide, et menacer André de se retirer au couvent, s'il ne rompait pas immédiatement toutes relations avec cette fille.

III

Avec un désintéressement qui l'honorait d'autant plus qu'il lui aurait peut-être été facile de prendre place dans le cœur de Maria Nardi, Maurice Campredon avait tout mis en œuvre pour développer la secrète inclination qui était née entre Vigneras et la jeune fille. Il voyait là pour son ami une chance de salut. Seul, un amour heureux pouvait rétablir ce qu'un malheureux amour avait brisé. Il fallait arracher André à la funeste influence de sa femme; il fallait qu'un dévouement tendre et souriant vint soutenir le pauvre artiste, lui rendre la foi en lui-même, l'affranchir de la servitude où le tenait Mercédès.

Quant à Maria, Campredon se disait qu'avec son âme ardente, elle ne pourrait pas rester longtemps ignorante de l'amour et qu'elle ne rencontrerait jamais un plus noble cœur à aimer que celui d'André Vigneras.

Une morale rigoureuse aurait peut-être trouvé à redire à cette combinaison. Mais il s'agissait de sauver son ami, de rendre un grand artiste à lui-même et Maurice croyait pouvoir ne pas être trop scrupuleux sur le choix des moyens.

Un jour, la mère de Maria dut la quitter après l'avoir conduite chez Campredon et, vers trois heures, Maurice, qui lui-même avait un rendez-vous, demanda à Maria et à André la permission de s'absenter pendant une heure ou deux.

Ils restèrent seuls.

Il faisait un peu froid ce jour-là. On avait allumé du feu dans la haute cheminée Henri II de l'atelier.

Le ciel était gris et le jour baissait.

Maria s'était assise près de l'âtre élevé, dans une grande chaise en chêne sculpté et elle s'y tenait un peu ramassée, regardant en souriant la flamme qui mettait un reflet rose sur son costume de laine blanche et sur ses bras nus.

Vignerac fixait sur elle son regard profond. Il y eut quelques minutes de silence. Alors, se rendant compte de la situation, se voyant seule avec André dans la grande paix de l'atelier, Maria rougit et un peu d'angoisse lui serra le cœur.

— Je voudrais vous peindre ainsi, dit Vignerac dont l'œil ravi embrassait les contours de ce jeune corps replié, les deux jambes croisées aux chevilles, et la pointe des pieds enfoncée dans un

coussin qui montait très haut. Vous avez l'air d'une petite colombe tapie dans le creux d'un chêne.

— Voulez-vous me passer un écran, mon cher peintre? la petite colombe se grille.

Il lui remit un écran japonais et aussitôt une ombre large s'étendant sur le visage, le cou et les épaules de Maria, lui fit un voile et cacha sa rougeur qui n'était pas seulement causée par l'ardeur de la flamme.

— Viendrez-vous ce soir au théâtre? dit-elle.

— Vous jouez?

— Oui.

— Je tâcherai d'aller vous applaudir pendant une heure.

— Vous me ferez grand plaisir. Vous venez bien rarement à la Comédie.

— Vous savez que je ne m'appartiens pas entièrement.

— Oui, je le sais, dit Maria, et je vous assure que je ne vous en veux pas.

— Si j'étais libre de mon temps, je passerais toutes mes soirées au Théâtre-Français, quand vous jouez, comme je passe toutes mes journées ici, et je prolongerais ainsi le plaisir que j'éprouve à vous admirer.

— Oh! monsieur Vigneras! dit Maria confuse.

Et l'écran se rapprocha un peu plus de son visage troublé.

— Est-ce que ce que je vous dis là vous offense?

— Oh! non. Vous êtes bon et indulgent pour moi. Je le sais et je vous en remercie.

— C'est vous qui êtes une douce et aimable créature de venir ainsi chaque jour me donner la joie de votre jeunesse et de votre sourire, dit André avec un accent pénétré. Vous voulez bien satisfaire toutes mes fantaisies d'artiste, me prêter votre beauté, me prodiguer votre talent, toutes les fois que je vous le demande...

— Je suis trop heureuse de vous aider à faire de belles choses.

Il y eut encore un moment de silence. Tout à coup, avec l'impétuosité de sa nature enthousiaste :

— Ah! pourquoi ne vous ai-je pas connue plus tôt! s'écria André en se rapprochant d'elle. Vous êtes la femme rêvée, la femme idéale, celle qui aurait dû partager ma vie, mes travaux, mes espérances...

— Monsieur Vigneras! dit encore Maria en se faisant plus petite dans l'encadrement noir du chêne, comme si cet enthousiasme l'eût effrayée.

— N'ayez pas peur de moi, dit André avec un sourire en prenant sa main qu'elle lui abandonna. Je vous respecte beaucoup, Maria.

Le jour finissait; la nuit était presque venue. Le vaste atelier s'emplissait d'ombre. Le feu jetait de temps en temps des notes vives sur le grand lustre de cuivre et sur les cadres dorés des tableaux.

Un silence profond régnait autour d'eux. Maria

crovait entendre les mouvements de son cœur qui battait fiévreusement.

— Je veux être votre ami, dit André avec émotion.

La main qu'il tenait entre les siennes eut une faible pression.

André releva les yeux. Il rencontra les regards de Maria qui plongeaient dans les siens comme s'ils eussent voulu lire jusqu'au fond de son âme.

— Voulez-vous me permettre de vous aimer? reprit-il d'une voix plus basse en se rapprochant encore.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi, vous me troublez! dit Maria.

Elle lui mit ses deux mains sur les épaules pour les éloigner.

André sentit l'impression de ces mains. Il vit ces bras nus de chaque côté de son cou. Il s'avança un peu. Les bras restèrent à leur place. Il se pencha encore plus avant et sa tête vint s'appuyer sur ce sein virginal qui battait à se rompre.

Tous deux étaient anéantis, perdus en un rêve, sans parole et sans idée.

Puis, doucement, Maria inclina la tête et André sentit son front effleuré par deux lèvres fraîches.

Le feu avait jeté ses dernières lueurs. La nuit et le silence les enveloppaient tous deux.

Au même moment, la porte s'ouvrit et Maurice Campredon parut.

— Ah! mes amis, c'est l'hiver! dit-il tout gelé en marchant un peu à tâtons vers la cheminée.

Maria et André s'étaient rejetés loin l'un de l'autre. Il devina cependant leur groupe confus noyé dans l'ombre.

— Non, je me trompe, murmura-t-il avec un sourire... c'est le printemps!

Et, s'éloignant discrètement, il alla sonner à l'autre bout de l'atelier pour demander de la lumière.

IV

Le soir, après le diner qui avait été, comme à l'ordinaire, silencieux et triste, André s'esquiva quelques instants. Il revint en habit de soirée.

— Où allez-vous? demanda Mercédès en le regardant curieusement.

Il hésita un instant.

— Mon Dieu, ma chère amie, dit-il en mettant ses gants dans l'ombre, j'ai rencontré cet après-midi un de mes anciens camarades, un pauvre diable qui donne ce soir un concert. Il m'a prié d'y assister. Je vais lui porter l'aumône de mes dix francs... Mais je serai revenu de bonne heure, ajouta-t-il aussitôt.

— Et où avez-vous rencontré cette personne? Est-ce chez monsieur Campredon? demanda Mercédès d'une voix lente.

— Pourquoi cela? De quel ton vous me faites cette question!...

— Et cet ami... ce camarade... ne donne-t-il pas des représentations au Théâtre-Français?

André resta un peu interdit. Il avait horreur du mensonge. Mercédès savait tout; cela valait peut-être mieux. Il y avait longtemps qu'il désirait avoir avec elle une explication décisive. L'occasion se présentait. Eh bien! tant mieux! Au surplus, il était encore plein du bonheur qu'il avait goûté dans la journée, encore grisé par le frais baiser qui lui avait caressé le front. Il se sentait prêt à tout braver pour cette adorable créature.

— Soyez donc franc et ne chargez pas votre conscience d'un nouveau péché, dit Mercédès d'un ton froid et sévère.

— Votre police vous a bien renseignée. Je vais, en effet, au théâtre, répliqua André sans s'émouvoir.

Mercédès le regarda fixement. Puis des larmes remplirent ses yeux. Malgré toutes les recommandations qui lui avaient été faites, elle ne pouvait pas rester maîtresse d'elle-même. Jamais elle n'avait pensé qu'André pût la trahir. Elle se croyait sûre de lui. Il s'était montré jusqu'à présent si docile, qu'elle ne supposait pas que la révolte fût possible. A force de vivre dans un monde imaginaire, elle n'avait pas compris ce qui se passait autour d'elle, sous ses yeux, et elle n'avait pas vu l'abîme, qui, tous les jours, se creusait plus profond entre elle et son mari.

Maintenant elle était surprise, anéantie par ce

coup imprévu et elle avait en même temps un amer ressentiment contre lui parce qu'il avait osé emprunter le visage d'une comédienne pour peindre la Vierge Marie.

— Je n'ai pas voulu croire ce qu'on m'a dit... il faut pourtant que cela soit vrai... vous avouez... vous m'avez trompée... vous aimez une autre femme...

— Au lieu de m'interroger, Mercédès, vous feriez mieux de vous demander comment vous avez répondu à mon amour... quelle part de bonheur vous m'avez donnée.

— Ma conscience n'a rien à se reprocher, dit Mercédès. Que voulez-vous dire? N'ai-je pas été une épouse fidèle et dévouée?... N'ai-je pas promis pour vous mon salut éternel?...

Elle prononça ces derniers mots avec une sorte de terreur sourde.

— Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas pour vous la séduction d'une fille de théâtre, ajouta-t-elle d'un ton de mépris, les yeux toujours humides de larmes.

Puis, ne pouvant plus se contenir :

— Ah! je suis bien malheureuse! s'écria-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

André se sentit ébranlé. Il ne pouvait pas, de sang-froid, voir pleurer à cause de lui cette femme qu'il avait tant aimée.

Si elle lui avait adressé des reproches, si elle lui avait montré de la colère, il était tout prêt à lui

répondre et à lui prouver qu'elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même de ce qui arrivait.

Mais il était impuissant à lutter contre les armes qu'elle employait. Cette nature incapable d'un raisonnement et d'une idée juste avait recours à l'argument féminin qui est toujours sans réplique. Elle pleurait ! Et le cœur généreux d'André s'attendrissait devant cette douleur. Il ne songeait plus à ce que cette femme lui avait fait souffrir ; les reproches expiraient sur ses lèvres. Il n'avait plus la force de l'accuser.

Il restait là, devant elle, un peu pâle, très troublé, ne trouvant rien à dire pour la consoler.

Enfin, il s'assit à ses côtés et prenant une de ses mains.

— Mercédès, lui dit-il, il ne tient qu'à toi que je t'aime comme au jour de notre mariage. Réfléchis et vois quelle vie tu m'as faite. As-tu été pour moi la femme que j'espérais trouver ? Ne m'as-tu pas éloigné par ta froideur, glacé par tes refus ? Tu t'es livrée à une influence maudite qui avait déjà voulu nous séparer avant notre mariage et qui a continué, dans je ne sais quel but mauvais, à t'écarter de moi... Ah ! si tu voulais, Mercédès, nous pourrions encore être heureux !!

— Je ne comprends sans doute pas le bonheur comme vous, dit Mercédès en étouffant ses sanglots. Je vous avais prévenu ; vous n'aviez qu'à ne pas m'épouser si la vie que je vous offrais ne vous

convenait pas. Je vous ai dit que je serais préoccupée de pensées sérieuses et que je n'aurais devant les yeux que cette seule idée importante ici-bas : l'idée de mon salut. Je supposais que vous m'aimiez assez pour accepter une telle existence qui vous laissait, du reste, toute votre liberté. Vous devez me rendre cette justice, que je n'ai pas cherché à vous influencer, à vous faire partager mes croyances. Vous vous plaignez d'avoir souffert par ma faute. Croyez-vous donc que je n'ai pas souffert, moi, en voyant votre indifférence religieuse, en pensant que vous perdiez votre âme? Je ne me suis pas plainte cependant. J'espérais vous rendre peu à peu à des sentiments meilleurs, vous détacher des choses terrestres et faire de vous un chrétien. Je vois que je me suis trompée. Mais jamais je n'aurais supposé que vous vous perdriez d'une manière aussi indigne!

— Il est inutile de continuer, Mercédès; nous ne parlons pas le même langage; nous ne pourrions pas nous entendre. Je vous dis, moi, que si vous étiez toujours restée la jeune fille joyeuse, tendre et passionnée que j'ai connue autrefois, rien de ce qui vous blesse aujourd'hui ne serait arrivé.

Il se leva pour sortir.

— Où allez-vous? reprit Mercédès en lui saisissant la main par un mouvement rapide.

— Peu vous importe. Dans un ménage comme le nôtre, lorsqu'il n'y a ni confiance ni amour, il

doit y avoir, du moins, liberté complète des deux côtés. Je vous laisse libre de remplir ce que vous appelez vos devoirs. Je ne vous ai jamais demandé où vous alliez lorsque vous restiez absente des journées entières. Je vous prie aussi de respecter mon indépendance.

Il fit un mouvement pour se dégager. Mercédès le regarda avec des yeux fixes, étonnée de cette volonté subite à laquelle elle n'était pas habituée. Comme il devait aimer cette femme pour se détacher ainsi tout à coup de son premier amour et oublier tous ses serments !

Elle en fut effrayée ; une affreuse angoisse lui serra la gorge. Elle n'essaya plus de raisonner, d'accuser André. Elle ne put rester dans ce rôle froid et dédaigneux qu'elle s'était efforcée de jouer. Son cœur de femme se réveillait encore une fois.

André l'avait repoussée. Il était déjà sur le seuil, prêt à sortir.

Elle bondit vers lui et l'entourant de ses deux bras :

— Non ! non ! non ! tu ne me quitteras pas !
s'écria-t-elle.

Il tressaillit. Mercédès — sa Mercédès d'autrefois — venait de renaître dans cet élan de passion.

Elle était belle et déchevelée, les bras raidis autour de son cou qu'elle étreignait violemment, les yeux mourants et pleins de larmes.

— Reste... reste, je t'en prie, je t'aimerai... tu

verras!... je ferai ce qu'il te plaira... Mais dis-moi que tu ne veux pas me tromper... Dis-moi que tu n'aimes pas cette femme!...

— Mercédès, il est trop tard, dit André d'une voix triste en essayant de détacher les beaux bras qui l'enveloppaient.

— Non, il n'est pas trop tard... non, tu verras, tu seras heureux... N'ai-je pas été bonne pour toi, mon Dieu!... Qu'as-tu donc à me reprocher? Je tâcherai d'être plus gaie... je ne te quitterai plus... André!... André!... mais je t'aime, moi!!

— Laisse-moi! laisse-moi! s'écria Vignerac en faisant encore un effort pour la repousser.

Il n'avait pas prévu cette transformation de Mercédès. Tout son amour ancien revint à son cœur comme une bouffée brûlante.

— Ah! Mercédès! s'écria-t-il, comme nous pourrions être heureux!

— Aime-moi, aime-moi, dit-il toute nerveuse en lui tendant ses lèvres qui étaient redevenues roses et entre lesquelles brillait la nacre de ses dents.

Et dans le long baiser qu'ils échangèrent :

— Jure-moi que tu ne reverras jamais cette femme! murmura Mercédès.

— Je te le jure, dit André.